

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

*Le théâtre cruel de la répétition à l'œuvre dans Le Cri du sablier de Chloé Delaume
suivi de
Érosive Thana*

par
Isabelle Dumont

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maîtrise (M.A.)
en Littératures de langue française
option Création littéraire

Août 2007



© Isabelle Dumont, 2007

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

*Le théâtre cruel de la répétition à l'œuvre dans Le Cri du sablier de Chloé Delaume
suivi de
Érosive Thana*

présenté par :

Isabelle Dumont

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Andrea Oberhuber
présidente-rapporteure

Catherine Mavrikakis
directrice de recherche

Marie Carrière
membre du jury

RÉSUMÉ

Le théâtre cruel de la répétition à l'œuvre dans Le Cri du sablier de Chloé Delaume est un essai qui explore, selon une perspective psychanalytique, les rapports entre les notions de « cruauté » et de « répétition » (caractère répétitif de la cruauté et cruauté de la répétition) dans *Le Cri du sablier*, deuxième récit de l'écrivaine française Chloé Delaume, à partir des deux axes qui définissent sa démarche créatrice, telle qu'elle la définit elle-même : « la réappropriation de l'expérience par le verbe et l'expérimentation parallèle du verbe ». Cet examen nous permettra de poser certaines analogies entre l'écriture d'Artaud et celle de Delaume, notamment dans cette idée artaudienne d'un « théâtre de la cruauté ».

Érosive Thana est un projet d'écriture prolongeant les réflexions sur la cruauté amorcées dans la partie « essai » de ce mémoire. Prenant la forme d'un récit, il cherche à travailler la problématique d'une violence *par* et *contre* le féminin. Cherchant à faire entendre les voix de la folie, il privilégie la syncope ; l'interruption, la répétition et l'enchevêtrement discursifs. Ce récit met en scène une jeune femme, Thana, qui est internée à l'Institut Albert-Prévost à Montréal après qu'elle ait perdu la mémoire à la suite d'un stress post-traumatique. Retranchée dans la salle commune de l'Institut où se trouve la bibliothèque, Thana « dévore » tous les livres qu'elle y trouve. C'est de cette manière qu'elle fait la « rencontre » d'Hubert Aquin et de son univers livresque (Aquin ayant été interné en 1964 dans ce même Institut) et en qui elle trouvera les motivations et les justifications à ses propres révoltes, ce dernier croyant en une « beauté homicide ».

MOTS-CLÉS : LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE – PSYCHANALYSE – THÉÂTRE DE LA CRUAUTÉ – ANTONIN ARTAUD – FILIATION – VIOLENCE – LANGUE – CRÉATION LITTÉRAIRE – FOLIE – FEMME.

ABSTRACT

Le théâtre cruel de la répétition à l'œuvre dans Le Cri du sablier de Chloé Delaume is an essay that explores, based on a psychoanalytic perspective, the interrelations between the notions of « cruelty » and of « repetition » (repetitive aspect of cruelty and cruelty of repetition) in *Le Cri du sablier*, second write-up of French writer Chloé Delaume, based on two issues that define her creative approach, as she personally explains: “the re-appropriation of the experience through the words and the comparable experimentation of the words”. This analysis will allow us to establish some analogies between the writings of Artaud and that of Delaume, namely in this ‘artaudian’ concept of a “théâtre de la cruauté”.

Érosive Thana is a writing project that expands the thoughts on cruelty initiated in the “essay” portion of this dissertation. Taking the form of a write-up, it tries to elaborate the problematic of violence *by* and *against* the feminine. Trying to make heard the voices of madness, it favours fainting; the interruption, the repetition and the discursive tanglings. This write-up features a young woman, Thana, who is sectioned at the Institut Albert-Prévost of Montréal after loosing memory following a posttraumatic stress. Installed in the common hall of the Institute where the library is located, Thana “avidly reads” all the books she finds. It by doing so that she “meets” Hubert Aquin and his writings (Aquin having been interned at that same Institute in 1964) and in which she will find the motivations and the justifications for her own revolts, the latter strongly believing in an “homicidal beauty”.

KEY WORDS: CONTEMPORARY FRENCH LITERATURE – PSYCHOANALYSIS – *THÉÂTRE DE LA CRUAUTÉ* – ANTONIN ARTAUD – FILIATION – VIOLENCE – LANGUAGE – CREATIVE WRITING – MADNESS – WOMAN.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	iii
Abstract.....	iv
Remerciements.....	vi
<i>Le théâtre cruel de la répétition à l'œuvre</i>	
<i>dans Le Cri du sablier de Chloé Delaume (Essai).....</i>	1
Liste des sigles.....	2
Introduction.....	3
1. L'héritage d'un « théâtre de la cruauté ».....	6
1.1. Le « théâtre de la cruauté ».....	6
1.2. Puissance de la répétition.....	8
1.3. Delaume : l'héritière du pestiféré Artaud.....	10
2. La (ré)appropriation de l'expérience par le Verbe : Cruauté de l'expérience.....	14
2.1. Le « théâtre du soi ».....	14
2.2. « Autopsy » de la « scène primitive ».....	17
2.3. Violence contre et par le double.....	19
2.4. Le cruel héritage du pestiféré.....	22
3. L'expérience du Verbe : Cruauté du langage.....	31
3.1. L'expérience du langage.....	31
3.2. Parasitage langagier : Maladie du langage.....	33
3.3. Le cri des pestiférés lucides.....	36
3.4. Le meurtre de la langue.....	40
3.5. La répétition dans la différence.....	42
3.6. L'éternel supplice de la langue.....	43
Conclusion.....	47
<i>Érosive Thana (Récit).....</i>	49
Note liminaire.....	50
Prologue.....	51
Premier reniement.....	52
Deuxième reniement.....	109
Troisième reniement.....	139
Épilogue.....	162
<i>In memoriam.....</i>	165
Bibliographie.....	166
Curriculum vitæ.....	vii

REMERCIEMENTS

Merci à toi, Catherine, directrice de recherche incomparable, amie chère et sœur de combat. Alliage de rigueur et de folie. Tu as su croire en moi. Dès le début. Alors que je n'y croyais pas. Ou si peu. Tu m'as poussée à oser tout défier. Aussi. Il faut aller contre sa nature me disais-tu souvent. À défaut d'être autre chose. Je me rappelle le jour où nos chemins se sont croisés pour la première fois en 1999. Entre mes yeux et tes mots. Entre ta rage et la mienne. Nous étions alors, je l'appris plus tard, à des kilomètres l'une de l'autre. Mais déjà tu me permettais de croire. De croire qu'il y avait une place pour moi, en ce monde. Mais surtout que je devais me faire cette place. De croire aussi qu'il me serait possible un jour de maîtriser et de partager un peu de cette folie qui m'habite. Qu'il le fallait. À défaut d'autre chose.

Merci à toi, Stéphanie, ma belle et bonne AmourE et AmiE, qui partage mes jours et mes nuits, mes joies et mes angoisses, mes sourires et mes larmes. Nous nous sommes rencontrées alors que j'entreprenais les premiers balbutiements de ce projet. Et ce fut pour moi en quelque sorte une révélation. Tu as su terrasser la bête qui s'ébroue en moi. Merci de croire en moi. Et en nous. Aussi. Même quand mon ciel s'assombrit. Tu es probablement la seule personne en ce monde à savoir occulter ma folie. Mille fois merci d'être là. Dans ma vie. Sur cette route, ma route et ta route, qui s'entremêlent, se croisent et se déchirent aussi parfois. Notre chemin désormais. Vers cet utopique monde dont nous ne cessons de rêver jour après jour. Malgré tout.

Merci à toi aussi, celle dont je n'arrive plus à dire le nom. Tu n'auras su que me léguer ta folie en héritage, car tu n'auras pas cru en notre amour. Depuis toi, depuis nous, je sais ce que voudrait dire désormais être marquée au fer rouge. Le rouge de la honte ? Non. Celui des révoltes. Depuis ton éclatant départ, j'ai appris la nécessité de continuellement foncer. Droit devant. À fond de train. La tête baissée et cuirassée. Le cœur armé de courage. Et de rage. Aussi.

J'aimerais remercier, enfin, le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) pour son soutien financier ; soutien qui m'aura permis bien sûr de payer mon loyer, mais qui m'aura surtout donné le bien le plus précieux qui soit et qui m'était nécessaire pour mener à bien ce projet de mémoire : « un peu de *temps* à l'état pur ».

*Le théâtre cruel de la répétition
à l'œuvre
dans « Le Cri du sablier » de Chloé Delaume
(Essai)*

Liste des sigles

Pour des raisons de clarté, de limpidité et de concision, voici les sigles que nous utiliserons quand nous ferons référence aux récits de Chloé Delaume. Ces sigles, suivis du numéro de la page à laquelle nous renvoyons, seront intégrés directement dans le corps de l'essai :

Cri : *Le Cri du sablier*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003 [2001].

CP : *Certainement pas*, Paris, Verticales/Le Seuil, 2004.

CS : *Corpus Simsi*, Paris, Léo Scheer, 2003.

JP : *Les Juins ont tous la même peau. Rapport sur Boris Vian*, Jaignes, La Chasse au Snark, 2005.

JT : *J'habite dans la télévision*, Paris, Gallimard, coll. « Verticales/Phase Deux », 2006.

MA : *Les Mouflettes d'Atropos*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003 [2000].

VS : *La Vanité des Somnambules*, Tours, Farrago/Léo Scheer, 2002.

La cruauté, c'est comme une maladie, ça s'attrape.

Claire Martin
La Joue droite

Introduction

« La ré-appropriation de l'expérience par le verbe et l'expérimentation parallèle du verbe »¹ : c'est ainsi que l'écrivaine française Chloé Delaume avait défini son travail d'écriture en 2001 en parlant de son dernier récit paru alors, soit *Le Cri du sablier*.² La (ré)appropriation de l'expérience de vie par le langage et l'expérimentation de ce même langage semblent donc être les deux entités qui veulent définir et justifier la nécessité de la démarche créatrice de Delaume. Ces deux entités, bien qu'elles semblent séparées l'une de l'autre, sont en fait dépendantes l'une de l'autre, car l'expérience de vie d'un écrivain a besoin d'un langage pour se dire – qui plus est, d'un langage lisible, ou du moins à peu près compréhensible pour le lecteur – et le langage ne peut tout à fait vivre *de et par* lui-même, indépendant qu'il serait de toute histoire, au risque de sombrer dans l'illisibilité la plus totale.³ Un jeu cruel sera mis en place par Delaume dans ses récits, et

¹ « Interview Chloé Delaume », *Fluctuat.net*, [en ligne].
[<http://www.fluctuat.net/livres/interview/delaume.htm>] (20 août 2007).

² Récit pour lequel elle a obtenu le Prix Décembre en 2001 et qui l'a, en quelque sorte, propulsée sur la scène littéraire.

³ Certes, certaines tentatives littéraires se réclamant d'une démarche « expérimentale » ont déjà vu le jour, mais ceci ne nous semble pas s'appliquer aux récits de Delaume, bien que cette dernière ait revendiqué ce statut de « roman expérimental » : « Je pense qu'on peut appeler ça du roman expérimental, même si le terme peut paraître ronflant ou suranné » (Voir <http://www.fluctuat.net/livres/interview/delaume.htm>, *loc.*

notamment dans *Le Cri du sablier*, se jouant entre ces deux types d'expériences. Le langage prôné par Delaume cherchera ainsi à reproduire la violence de ce qui s'énonce dans les récits, de ce qui cherche à se dire. Cette violence se traduira donc par des mises en scène répétées de meurtres⁴ : réminiscence et expression du meurtre de la mère et travail d'écriture cherchant à meurtrir la langue. Ces divers meurtres sont en fait une seule et même chose, soit le désir de meurtre du père, qui est le digne représentant du Logos.

La question d'une filiation patrilinéaire jouera donc un rôle important dans cette analyse, car nous postulons que le travail littéraire de Delaume s'inscrit dans une écriture de la répétition, c'est-à-dire une écriture sous le joug, conscient et/ou inconscient, d'une filiation littéraire : celle d'Antonin Artaud. L'écriture delaumienne puise en effet à même la figure, légitimée à présent par l'Institution littéraire, l'univers et les idées littéraires d'Artaud. Reprenant à notre compte pour les besoins de l'analyse les réflexions d'Artaud sur ce qu'il nomma « le théâtre de la cruauté », nous chercherons à tracer des parallèles entre l'écriture de Delaume et celle d'Artaud. Notre propos n'est bien entendu pas de refaire l'examen du « théâtre de la cruauté » artaudien. Notre démarche s'inscrit plutôt dans une volonté d'entrevoir l'actualité et l'héritage possible de cette vision théâtrale – qui s'avérait en fait une véritable esthétique littéraire – et de voir ce que *peut être* un « théâtre de la cruauté » dans la littérature contemporaine, car

cit.). D'ailleurs, Delaume reconnaît elle-même qu'il y a malgré tout dans ses récits une certaine soumission à une « histoire » : « Il y a bien une trame romanesque mais dans sa forme et son agencement je fais des tentatives de laboratoire » (*Ibid.*).

⁴ *Le Cri du sablier* se construit en effet sur cette idée du meurtre. Ce récit est l'histoire d'une femme, la narratrice, qui se remémore un passé oppressant. Ce passé se concentre essentiellement sur une scène décisive, un meurtre en trois temps nous dirions, où à peine âgée de dix ans, elle voit : son père tuer sa mère avec un fusil, son père se tourner vers elle pour la cribler à son tour, son père se raviser et retourner finalement son arme contre lui et se suicider. Le récit prendra donc la forme du *cri* : la narratrice cherchant à expulser le mal qui la ronge, c'est-à-dire la réminiscence perpétuelle de cet événement et de la haine qui en découle. Dans ce récit, il y a donc la prégnance des meurtres accomplis, du projet de meurtre suspendu ou avorté et du désir du meurtre.

nous croyons fermement que toute démarche littéraire, quelle qu'elle soit, s'inscrit dans une descendance plus ou moins affirmée. Plutôt que d'exposer des exemples de théâtres ou de pièces modernes qui seraient les descendants directs ou qui seraient reconnaissants des réflexions d'Artaud sur le théâtre, nous avons cherché du côté du récit contemporain la trace de cette forme à la fois pulsionnelle et maîtrisée d'une idée de « théâtre de la cruauté ». C'est ainsi que nous en sommes venue à postuler que les récits de Delaume, et notamment *Le Cri du sablier*, sont une forme possible de l'incarnation de ce « théâtre de la cruauté » artaudien et une (ré)appropriation par Delaume du travail d'Artaud.

Nous concentrerons essentiellement notre analyse sur *Le Cri du sablier*, car il est de tous les récits de Delaume celui qui se rapproche le plus d'une mise en scène théâtrale. D'ailleurs, ce récit a fait l'objet d'une adaptation pour le théâtre français en 2003 et en 2004.⁵ Néanmoins, nous ferons intervenir à certains moments précis de notre analyse les autres récits de Delaume qui prolongent souvent les réflexions amorcées dans *Le Cri du sablier*.

Nous partirons donc des idées d'Artaud sur le « théâtre de la cruauté » dans *Le Théâtre et son double* afin d'amorcer notre analyse de la (ré)appropriation des expériences entreprise par Delaume dans *Le Cri du sablier* : soit le fait qu'elle tente de réappréhender par l'écriture l'expérience qui aura marqué sa vie et celui de se livrer à une expérience *de* et *sur* la langue à partir de cette même expérience de vie. Nous verrons que Delaume, un peu à la manière d'Artaud, travaille ces deux types d'expériences en prônant une certaine violence discursive, notamment en privilégiant

⁵ Dans une mise en scène de Thierry Moral présentée en mars et avril 2003 au théâtre de L'Élan à Lille ainsi qu'au théâtre de Feignis et à l'automne 2004 à la Maison de la Poésie de Saint Quentin en Yvelines (Voir « Le Cri du sablier », *chloedelaume.net*, [en ligne]. [<http://www.chloedelaume.net/publications/le-cri-du-sablier.php>] (20 août 2007)).

l'emploi du parasitage langagier. Nous verrons finalement comment ces tentatives de (ré)appropriation, passant par la destruction des figures parentales et d'une certaine structure narrative, sont irrémédiablement condamnées à la répétition. *Le Cri du sablier* de Delaume est donc (tout comme ce texte d'ailleurs) travaillé par les idées de cruauté, de peste et de répétition ; idées qui se trouvent déjà dans les textes d'Artaud ou qui s'y glissent en filigrane et qui définissent bien son écriture.

1. L'héritage d'un « théâtre de la cruauté »

1.1. Le « théâtre de la cruauté »

Artaud décrivait le « théâtre de la cruauté » comme étant la forme idéale afin de retrouver l'essence même du théâtre qui, à ses yeux, se serait perdue. Il entendait ce dernier non pas dans le sens d'une monstration de sang sur la scène du théâtre, mais bien plutôt comme un théâtre où « la cruauté est avant tout lucide, [où règne] une sorte de direction rigide, la soumission à la nécessité. [Où il n'y a] pas de cruauté sans conscience, sans une sorte de conscience appliquée. C'est la conscience qui donne à l'exemple de tout acte de vie sa couleur de sang, sa nuance cruelle puisqu'il est entendu que la vie c'est toujours la mort de quelqu'un »⁶. Artaud, par cette définition de la cruauté, revient à la source même du terme (*cruor*) qui articule à la fois la vie dans la mort et la mort dans la vie, comme le souligne Camille Dumoulié dans *Nietzsche et Artaud. Pour une éthique de la cruauté* :

⁶ Antonin Artaud, « Lettre sur la cruauté » dans *Le Théâtre et son double*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2001 [1964], p. 158-159.

Cruor, le sang qui coule, est le signe de la vie et signifie : « vie, force vitale » ; mais c'est aussi, et par là même, signe de violence infligée à cette chair – et *cruor* signifie encore : « meurtre, carnage ». *Cruor*, c'est la vie, et la vie, selon de nombreuses formules de Nietzsche et d'Artaud, est cruauté.⁷

Le « théâtre de la cruauté » se veut donc chez Artaud un véritable travail : c'est-à-dire une totale prise en charge par le metteur en scène (qui remplace désormais l'auteur)⁸ des pulsions qui surgissent dans la vie d'un être, dans la conscience même de la vie. *Éros* et *Thanatos* s'imbriquent l'un dans l'autre, les pulsions de vie se mêlent aux pulsions de mort. Il n'y a donc pas d'opposition dualiste entre ces pulsions comme on peut le ressentir à la lecture des textes freudiens. Elles se nourrissent, au contraire, mutuellement les unes des autres. Mais à l'encontre du rêve⁹ qui est surgissement involontaire d'un travail inconscient d'élaboration, le « théâtre de la cruauté » se veut le lieu où les pulsions, les images qui surgissent sont travaillées volontairement, détournées esthétiquement de leur tendance naturelle à envahir sans structure préalable l'espace scénique de la conscience. Il ne s'agira donc pas pour le metteur en scène de simplement simuler l'inconscient, mais il lui faudra aussi diriger le spectacle (et dans une certaine mesure le spectateur) vers une forme aboutie, réfléchie de vie. Dans ce théâtre, Artaud désirait aussi laisser libre cours au langage : qu'il ne serve pas qu'à raconter une histoire, mais qu'il soit partie prenante du spectacle, « c'est-à-dire que les mots au lieu d'être pris uniquement pour ce qu'ils veulent dire grammaticalement parlant soient entendus sous

⁷ Camille Dumoulié, *Nietzsche et Artaud. Pour une éthique de la cruauté*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophie d'aujourd'hui », 1992, p. 18-19.

⁸ Le « théâtre de la cruauté » d'Artaud met à l'avant-scène de la production du texte et de la mise en scène de ce texte le metteur en scène, reléguant ainsi au second plan le rôle de l'auteur. Mais le metteur en scène artaudien n'est-il pas finalement l'auteur et dans une certaine mesure l'acteur ? Nous pourrions rapprocher cette vision de celle de l'autofiction de nos jours où l'auteur est également le protagoniste, le narrateur et le premier spectateur de son récit.

⁹ Artaud, bien que réticent à rapprocher son travail de celui de la psychanalyse, ne pouvait renier les ressemblances entre son théâtre et le travail psychanalytique où le rêve, en tant que sujet et en tant qu'outil de travail analytique, possède un statut privilégié, notamment à cause de la puissance d'évocation qui s'en dégage.

leur angle sonore, soient perçus comme des mouvements »¹⁰. Le « théâtre de la cruauté » artaudien se voulait donc un espace organisé d'anarchies contrôlées. Pour Artaud, la métaphore de la peste était celle qui définissait au mieux la vision du théâtre à laquelle il tendait, soit celle « d'une anarchie qui s'organise »¹¹. Il voyait d'ailleurs des rapports analogiques entre le théâtre et la peste : « Comme la peste, le théâtre est donc un formidable appel de forces qui ramènent l'esprit par l'exemple à la source de ses conflits »¹². Et comme le délire fiévreux qui épuise et pousse à bout le pestiféré, le théâtre doit selon Artaud chercher à pousser à bout des gestes, des sons, des images. La peste, ce « mal qui répand la terreur »¹³ dans les corps et les esprits – comme la folie dans une certaine mesure – aura décimé des populations entières et elle est, en ce sens, cruauté.

1.2. *Puissance de la répétition*

Évidemment, le « théâtre de la cruauté », tel que l'aurait désiré Artaud – dans lequel tout ce qui se dit et tout ce qui sera mis sur et en scène est novateur et en dehors de toutes références à un théâtre antérieur ou actuel –, n'existe pas à proprement parler puisqu'il y aura toujours dans cette recherche presque métaphysique d'un théâtre libéré de toutes entraves, une certaine soumission au langage et un asservissement aux nécessités du théâtre. Ces deux obstacles sont en fait déterminés par un seul et même asservissement : celui de la répétition. Car le théâtre y puise sa source : récitations par

¹⁰ A. Artaud, « Lettres sur le langage » dans *Le Théâtre et son double*, op. cit., p.185-186.

¹¹ A. Artaud, « Lettre à Jean Paulhan. Septembre 1932 » dans *Œuvres complètes*, tome IV, Paris, Gallimard, 1964, p. 62.

¹² A. Artaud, « Le théâtre et la peste » dans *Le Théâtre et son double*, op. cit., p. 43.

¹³ Jean de La Fontaine, « Les animaux malades de la peste » dans *Fables*, Paris, Flammarion, coll. « GF-Flammarion », 1995 [1678], p. 203.

l'acteur d'un texte (à défaut de pouvoir improviser)¹⁴, répétitions en vue de la représentation, répétition soir après soir de la représentation elle-même. De plus, « l'écriture est, écrit Derrida, l'espace même et la possibilité de la répétition en général »¹⁵. Même si Artaud aurait désiré s'affranchir de la répétition, par le refus de la notion de *re-présentation* par exemple¹⁶, il n'en reste pas moins que son théâtre (à en prendre pour preuve *Les Cenci*, pièce qui devait exprimer ce théâtre hors-langage, hors-déjà-vu-et-entendu, mais qui s'y soumettra *par nécessité* dirions-nous) et l'insistance du *double* dans son travail (il ne faut pas oublier que le titre de son essai sur le théâtre est *Le Théâtre et son double*)¹⁷ en font une écriture de la répétition ; une écriture qui s'inscrit dans un *déjà-là* du discours et des formes. La pièce *Les Cenci*, par ailleurs, s'inspire largement de la tragédie éponyme de Shelley et d'un récit que Stendhal inséra dans ses *Chroniques italiennes*.¹⁸ De plus, il s'agit d'une tragédie en quatre actes et dix tableaux dans laquelle le langage *raconte* une histoire.

Mais les réflexions d'Artaud, soumises malgré tout à un certain héritage, ne perdent pas en cela leur intérêt. En fait, nous croyons, à la suite des analyses de Deleuze

¹⁴ Artaud refusait que son théâtre soit le lieu de l'improvisation. Il se voulait maître absolu de ce qui s'énonce (ou se joue) sur la scène : « Mes spectacles n'auront rien à voir avec les improvisations de Copeau. Si forts qu'ils plongent dans le concret, dans le dehors, qu'ils prennent pied dans la nature ouverte et non dans les chambres fermées du cerveau, ils ne sont pas pour cela livrés au caprice de l'inspiration inculte et irréfléchie de l'acteur ; surtout de l'acteur moderne qui, sorti du texte, plonge et ne sait plus rien. Je n'aurais garde de livrer à ce hasard le sort de mes spectacles et du théâtre. Non. » (Voir A. Artaud, « Lettre à Jean Paulhan. Septembre 1932 » dans *Œuvres complètes*, tome IV, *op. cit.*, p. 131).

¹⁵ Jacques Derrida, « Le théâtre de la cruauté et la clôture de la représentation » dans *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1979 [1967], p. 364.

¹⁶ Le « théâtre de la cruauté » d'Artaud, comme le souligne et insiste Derrida, ne se veut pas une *représentation* : « C'est la vie elle-même en ce qu'elle a d'irreprésentable. La vie [en tant qu'] origine non représentable de la représentation [...] Cette vie porte l'homme mais elle n'est pas d'abord la vie de l'homme. Celui-ci n'est qu'une représentation de la vie [...] » (*Ibid.*, p. 343).

¹⁷ Le *double* est vie par sa définition dans la réflexion d'Artaud puisque le théâtre est vie. L'idée du *double* inscrit donc la répétition dans le processus scripturaire. Mais le *double* n'est pas une répétition de l'*identique* – pour reprendre les nuances apportées par Michel de M'Uzan sur la conception freudienne de la répétition –, qui serait une répétition absolument semblable au premier terme, mais une répétition du *même*, c'est-à-dire une répétition qui suppose un travail d'élaboration (Voir Michel de M'Uzan, « Le même et l'identique » dans *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977 [1969], p. 83-97).

¹⁸ Évelyne Grossman dans Antonin Artaud, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 503.

dans *Différence et répétition*, qu'il existe une « puissance de la répétition » et que toute répétition, même « la plus exacte, la plus stricte a pour corrélat le maximum de différence »¹⁹. Puisque l'écriture est une transposition nécessairement infidèle du réel – même dans les formes de l'écriture intime qui se targuent d'incarner la plus fidèle description de la réalité du « sujet-s'écrivain » –, toute réapparition d'un événement premier dans les textes et toute réinscription littérale d'un syntagme ou d'une idée dans un récit ou d'un récit à l'autre, recèlent un travail d'élaboration, à l'image de la cure psychanalytique, de ce qui doit et cherche à s'énoncer dans l'univers du discours. L'utilisation du procédé rhétorique qu'est la répétition ne se veut pas chez Artaud, et dans l'écriture en général, le signe d'une stagnation intellectuelle, mais elle est bien plutôt celui d'une perpétuelle quête de la Vérité, d'une vérité : celle de l'écrivain qui pose les yeux sur le monde qui l'entoure et le stylo sur la feuille blanche qui angoisse.

1.3. Delaume : l'héritière du pestiféré Artaud

Les récits de Delaume souscrivent bien à cette écriture de la répétition, car ils sont toujours imprégnés d'un héritage littéraire. Chez Delaume, on pourrait même parler d'une contagion. Ce sera une contagion *du* texte. Une contagion inscrite *dans* le texte, dans le processus énonciatif même. Une contagion qui passe d'abord par Artaud, le pestiféré lucide, car il se trouve déjà présent dans son nom d'auteure, « Delaume »²⁰, car la référence à l'« aume » renvoie à la « traduction-variation » qu'Artaud a faite du chapitre VI de *La Traversée du miroir* (1865) de Lewis Carroll et qui s'intitule *L'Arve et l'Aume* (1943). De plus, dans *Les Juins ont tous la même peau* (2005), qui est un récit-

¹⁹ Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, 3^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, coll.

« Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1976 [1968], p. 5.

²⁰ Qui est en fait un pseudonyme, on l'aura compris.

témoignage sur son rapport à l'écriture, Delaume présente l'origine de son pseudonyme où le patronyme fait directement référence à Artaud : « Je ne serais pas Chloé Delaume, je serais peut-être Delaume, patronyme torrentiel giclé le septentrional, préservation seconde moitié, l'aume, Alice, l'œuf blanc translucide du bardot, mais pas Chloé, évidemment » (*JP*, p. 7). Le prénom de Chloé, quant à lui, renvoie à la Chloé de Boris Vian, personnage principal de *L'Écume des jours* (1947) ; Vian étant l'autre « père » littéraire de Delaume.²¹

L'écriture de Delaume est l'« expérience cruelle des limites »²², comme l'a défini Camille Dumoulié en décrivant les écritures de Nietzsche et d'Artaud, puisqu'elle cherche à travailler, à retravailler et à pousser à bout, avec une certaine rigueur, tous les types d'expériences. On peut donc affirmer que Nietzsche et Artaud, chacun à leur manière, auront laissé une marque dans l'univers delaumien. À tout le moins, nous croyons que Delaume s'inscrit dans leur lignée.²³ Une lignée hantée par la répétition, par

²¹ Les références à Vian et à son univers livresque pullulent dans les récits de Delaume. Par exemple, dans le dernier chapitre de *La Vanité des Somnambules* (Voir *VS*, p. 135-147), Delaume reproduit textuellement des phrases du dernier chapitre de *L'Écume de jours* de Vian (Voir Boris Vian, « Chapitre LXVIII » dans *L'Écume des jours*, Paris, Pauvert, 2006 [1947], p. 299-301) qu'elle intercale avec son propre récit et qui met en scène une souris qui discute avec un chat : « Vraiment, dit le chat, ça ne m'intéresse pas énormément. Tu as tort, dit la souris » (Voir *VS*, p. 137 et B. Vian, *op. cit.*, p. 299). La toute dernière phrase de *La Vanité des Somnambules*, quant à elle, sera une version légèrement modifiée de la phrase finale « Il venait, en chantant, onze petites filles aveugles de l'orphelinat de Jules l'Apostolique » de *L'Écume des jours* de Vian (Voir B. Vian, *op. cit.*, p. 301) : « Car il était venu, en chantant, les onze petites élèves de Jules l'Apostolique, qui cette fois coupaient par les bois » (*VS*, p. 147). De plus, dans *Les Juins ont tous la même peau. Rapport sur Boris Vian*, Delaume présente l'apport de Vian dans son écriture et dans son rapport à l'écriture. Le titre même de ce texte, *Les Juins ont tous la même peau*, tire sa structure du titre d'un des récits de Vian, *Les Morts ont tous la même peau*.

²² C. Dumoulié, *op. cit.*, p. 11.

²³ D'ailleurs, le même rapport de filiation qu'on suppose entre Delaume et Artaud se présente entre Artaud et Nietzsche, car Artaud doit beaucoup à Nietzsche et probablement à son insu. L'écriture d'Artaud, régie par le pulsionnel, rappelle l'extase dionysiaque nietzschéenne. Dans *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche rappelle les origines libératrices du théâtre, représentées par le chœur tragique ; théâtre qui permettait la purgation sur la scène des conflits régissant la vie des hommes. Ce théâtre, selon Nietzsche, se serait perdu à la suite d'Euripide au profit d'un théâtre psychologique. C'est ainsi qu'il propose le retour de l'extase dionysiaque sur la scène. Ce théâtre métaphysique où il n'y a pas de véritable dichotomie entre le corps et l'esprit rappelle le « théâtre de la cruauté » artaudien. D'ailleurs, là où Nietzsche voyait le pouvoir épidémique de cette extase dionysiaque, Artaud posera des analogies entre sa vision du théâtre et un autre terme du champ sémantique de la contagion : la peste. (Voir Friedrich

le spectre de la cruauté, mais aussi par un autre spectre tout aussi cruel : celui de la folie. De ce fait, toutes les narratrices présentées par Delaume, qui se révèlent en fait être ses doubles fictionnels, nous y reviendrons, sont des êtres conscients d'être passés de l'autre côté du miroir, le revendiquant fortement (« oui je suis psychotique » (*JP*; p. 59)), qui ingurgitent plusieurs types d'antidépresseurs et de façon machinale, en véritables automates. Delaume ira même jusqu'à inscrire ses narratrices dans des espaces *inhospitaliers* : que ce soit un asile d'aliénés, Sainte-Anne, dans *Certainement pas* (2004) ; un corps parasité dans *La Vanité des Somnambules* (2002) ou les espaces virtuels dans *Corpus Simsi* (2003) et *J'habite dans la télévision* (2006). De plus, Delaume demandera aussi à son lecteur de maîtriser une certaine « folie du langage », comme c'est le cas pour la lecture des textes d'Artaud, puisqu'il doit se confronter à des textes semi-hermétiques. L'écriture chez Delaume est avant toute chose une expérience langagière, comme elle le mentionne elle-même, qui engage néanmoins le corps tout entier. Reprenant cette idée de la peste prônée par Artaud, l'écriture delaumienne cherche à pousser à bout les gestes, les sons et les images. On ne sort pas indemne, de toute évidence, de la lecture de ces textes, qui répondent en cela à la « prescription » de Kafka : « On ne devrait lire que les livres qui vous mordent et vous piquent. Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le

Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, traduit de l'allemand par Michel Haar, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2000 [1872]. De plus, la notion de « répétition » se retrouve chez Nietzsche et chez Artaud. Chez Nietzsche, elle se présente par une réflexion théorique sur ce qu'il nomma « l'éternel retour » et qui s'est disséminée dans toute son œuvre, alors que chez Artaud, cette notion de « répétition » s'inscrit *par* et *dans* son écriture, se dissémine dans ses textes et d'un texte à l'autre.

lire ? ».²⁴ Et cette demande exigeante faite au lecteur apparaît pour plusieurs comme étant une véritable épreuve de cruauté.

Cette « expérience cruelle des limites » se traduira donc dans *Le Cri du sablier* par un travail sur la cruauté qui touche à la fois à la forme et au contenu de ce récit. Cela se traduira plus spécifiquement par la mise en scène de son histoire de vie travaillée et re-travaillée par la cruauté, re-présentée cruellement et un travail sur le langage, sur toutes les limites propres à l'expression, où la langue elle-même se trouvera malmenée dans le récit. Ces deux types d'expériences – qui, chacun à sa façon, subiront ou feront subir au récit, mais aussi au spectateur-lecteur, une épreuve de cruauté – constitueront l'objet des deux prochaines sections de notre analyse. L'écriture de Delaume est donc fidèle en ce point à la conception d'Artaud du théâtre : « [que] là où règne la simplicité et l'ordre, il ne puisse y avoir de théâtre ni de drame, et le vrai théâtre naît, comme la poésie d'ailleurs, mais par d'autres voies, d'une anarchie qui s'organise... »²⁵, c'est-à-dire un théâtre qui se veut un amalgame *organisé* de tous les types d'expériences.

²⁴ Franz Kafka, « Lettre à Oskar Pollak. 27 janvier 1904 » dans *Œuvres complètes*, tome III, traduit de l'allemand par Marthe Robert, Claude David et Jean-Pierre Danès, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1984, p. 575.

²⁵ A. Artaud, *Œuvres complètes*, tome IV, *op. cit.*, p. 61-62.

2. La (ré)appropriation de l'expérience par le Verbe : Cruauté de l'expérience

2.1. Le « théâtre du soi »

Nous nous permettons ainsi de parler de « théâtre », et plus particulièrement de « théâtre du soi », en cherchant à caractériser l'écriture delaumienne, parce qu'il y a dans tous les récits de Delaume une mise en scène et, qui plus est, une mise en scène de soi par soi. Ce « théâtre du soi » s'avère cruel dans *Le Cri du sablier*, car Delaume-auteure se fait la metteuse en scène d'elle-même et de son histoire de vie ; la « cruauté » étant entendue dans le sens que lui donnait Artaud, c'est-à-dire celle d'une conscience lucide. Delaume, en se voulant le propre sujet de ses récits, cherche d'une certaine manière à mettre à mal son *moi*. Elle instaure pour ce faire des *doubles* fictionnels d'elle-même.²⁶ Les narratrices porteront parfois de façon marquée le même nom que leur auteure, comme dans *La Vanité des Somnambules* (« Je m'appelle Chloé Delaume. Je suis un personnage de fiction » (*VS*, p. 7)) et dans les récits ultérieurs (« Je m'appelle toujours Chloé Delaume. Je suis interminablement un personnage de fiction » (*CS*, p. 4)).

Entreprise cruelle que celle de s'exposer dans l'écriture ? En quelque sorte oui, car dans *Le Cri du sablier*, Delaume nous présente un univers particulier, celui d'une narratrice, d'un « je » qui assume d'emblée l'histoire qui est la sienne. Mais cette histoire, ce récit, n'est pas une pure fiction – si tant est qu'une telle expression existe dans les faits. L'auteure ne cachera pas le caractère autofictionnel de son écriture et notamment dans ce récit. « La notion d'autofiction est indéniable »²⁷, répond-elle en

²⁶ Dans *Les Juins ont tous la même peau*, Delaume affirmera l'inscription désormais indélébile de ce *double* dans son existence et dans son écriture puisqu'elle prend conscience de la présence à la fois tangible et abstraite de ce *double* : « Parce que devant la gare, sur le sol se dessine une ombre, aux pandores dégelées une ombre. Une ombre en forme de moi » (*JP*, p. 86).

²⁷ Voir <http://www.fluctuat.net/livres/interview/delaume.htm>, *loc. cit.*

entrevue à la question de savoir si on pouvait oser parler de récit autofictionnel en parlant du *Cri du sablier*. Delaume ne renie pas présenter à ses lecteurs une histoire qui est en fait dérivée de son histoire. Ainsi posés d'emblée comme étant des récits autofictionnels, c'est-à-dire répondant en cela à la définition donnée par Vincent Colonna de l'autofiction, soit « une œuvre littéraire par laquelle un écrivain s'invente une personnalité et une existence, tout en conservant son identité réelle (son véritable nom) »²⁸, les récits de Delaume ne cherchent pas à se soustraire du réel. Ils puisent au contraire à même la réalité et l'individualité de son auteure leur matière première puisque l'écriture est cette « pratique cruelle voire sacrificielle » qui « engage l'existence de manière radicale »²⁹. Mais cet engagement total de l'être dans l'écriture ne devra évidemment pas être pris au premier degré, car Chloé Delaume s'écrit, s'invente, réécrit son histoire et la fige dans une temporalité fictionnelle, une temporalité dont le canevas est prédéfini : celui de l'espace-temps du livre. En ce sens, l'identité de l'auteure et celle du sujet narratif ne peuvent que varier forcément, car comme l'écrit Régine Robin dans *Le Golem de l'écriture* :

l'autofiction est fiction, être de langage, ce qui fait que le sujet narré est un sujet fictif parce que narré, dit dans les mots de la langue maternelle ou supposée telle. [...] Fiction, car il n'y a jamais d'adéquation entre l'auteur, le narrateur et le personnage, entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation, entre un sujet soi-disant plein et le sujet divisé, dispersé, disséminé de l'écriture. Le problème est plus de se trouver une place de sujet que de trouver la place du sujet. Il s'agit de se constituer dans l'écriture un « effet-sujet ».³⁰

²⁸ Vincent Colonna, *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004, p. 239. Bien que dans le cas de Chloé Delaume, le nom posé sur la couverture du livre soit un nom d'emprunt, un pseudonyme, comme nous l'avons souligné précédemment.

²⁹ C. Dumoulié, *op. cit.*, p. 164.

³⁰ Régine Robin, *Le Golem de l'écriture. De l'autofiction au Cybersoi*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2005 [1997], p. 23.

Ainsi au lieu de parler d'autofiction, nous parlerons plutôt, cherchant à caractériser l'écriture delaumienne, de reprise et de jeu avec le réel, de *son* réel en tant qu'individu et surtout en tant qu'auteure.

L'idée du *jeu* (avec le réel et/ou avec la langue) nous semble d'ailleurs très importante, car Delaume le revendique en quelque sorte, comparant volontiers sa démarche créatrice avec les écrivains de l'OULIPO par exemple :

Je m'impose des contraintes en amont, comme dans les ateliers de l'OULIPO. Je prends des mots précis, des extraits d'hypotextes, parfois des bouts de chansons qui sont venus à moi en feuilletant des livres, en me promenant dans le dictionnaire ou en écoutant les disques qui tournent pendant que je travaille. Ces *cuts* peuvent être insérés dans le passage en cours, mais le plus souvent, comme il n'y a pas de hasard, ils deviennent la structure même de la page ou du paragraphe en question.³¹

L'écriture apparaît donc pour Delaume comme étant un espace ludique qui laisse à l'auteur une large place pour les manipulations formelles. C'est généralement à partir de références textuelles (intertextes) ou de contraintes formelles qu'elle s'impose que Delaume construit l'individualité de ses *doubles* fictionnels ainsi que leur histoire. Le caractère ludique de l'écriture delaumienne ira même jusqu'à l'inclusion dans les récits de jeux de société connus : le jeu virtuel *The Sims* dans *Corpus Simsi* et le jeu de société *Clue* dans *Certainement pas*. Ces derniers constitueront la structure de base des récits sur laquelle Delaume bâtira une histoire visant toujours à explorer son *moi* fictionnel. De plus, dans l'idée du *jeu*, il y a une autre idée qui lui est sous-jacente : celle d'une représentation organisée du réel comme c'est le cas aussi au théâtre. La notion de *jeu* semble donc tout à fait appropriée afin de faire le lien entre le théâtre et l'écriture de Delaume, car ce qui s'énonce dans les récits est organisé sur la page par Delaume-metteure-en-scène.

³¹ Voir <http://www.fluctuat.net/livres/interview/delaume.htm>, *loc. cit.*

2.2: « Autopsy » de la « scène primitive »

L'histoire du *Cri du sablier* est celle d'une femme qui effectue son « autopsy » (*Cri*, p. 117), c'est-à-dire qui entreprend son autoanalyse en pratiquant une sorte d'« autopsie » de son *moi*. Ce récit est donc l'histoire d'une anamnèse. Cette histoire puise sa matière événementielle dans une temporalité particulière : celle de la mémoire du passé, celle de la réinscription d'un passé dans le présent de l'écriture. Mais ce passé n'est pas spécifique à la narratrice. Quand cette dernière dit que « la madeleine toujours [lui] collera au palais » (*Cri*, p. 125), c'est à une réminiscence du passé littéraire que Delaume fait aussi référence : celle de Proust et de sa madeleine. Ainsi, en plus de travailler sur l'anamnèse de l'histoire de la narratrice, Delaume retrace l'anamnèse des écrits sur la mémoire qui auront marqué la littérature tels ceux de Proust et de Bergson. La démarche de Delaume est donc bien inscrite dans une écriture de la répétition : celle d'une répétition intertextuelle.

Pour pratiquer cette mise en scène d'une « autopsie » du *moi*, Delaume devra donner à sa narratrice un corps dans lequel s'incarner. Car farfouiller dans les tréfonds de l'être afin de trouver des réponses, afin d'élucider des faits, des mystères, c'est aussi en décoder les traces inscrites sur un corps. Ce corps sera trouvé : ce sera celui d'un corps-temps, d'un corps du temps, qui s'écoule, se retourne, se renverse. Nous serons donc conviés à lire et à entendre dans ce récit l'histoire du « sablier », car c'est ainsi que la narratrice décrit son corps infecté par le temps passé, par le père-grain-de-sable, sur lequel nous reviendrons, qui s'infiltré et s'égrène en elle, ramenant cruellement le passé au présent.

Le *corps-sablier* de la narratrice, empli de grains de sable, empli des sédiments du Temps qui s'écoule en elle, une fois couché sur le divan de l'écriture³², doit chercher à démêler un à un les fils de son histoire personnelle. La narratrice nous fera donc part des instantanés de vie, des vives et traumatiques réminiscences qui ont marqué au sceau du tragique son individualité. Elle reviendra donc tout au long du récit sur les événements qui l'ont menée là où elle est et ce qu'elle est maintenant, dans le présent de l'écriture. Ces événements se concentreront en fait essentiellement sur un événement originaire, sur un *flash-back* issu de l'enfance, que nous nous permettrons d'appeler « scène primitive » à la suite des analyses de Freud.³³ Ce *flash-back* est celui où la narratrice assiste au meurtre de la mère perpétré par le père et au suicide de ce dernier, et ce, devant ses yeux d'enfant de dix ans. Le père aura épargné la fillette qu'elle était à cette époque : « En fin d'après-midi le père dans la cuisine tira à bout portant. La mère tomba première. Le père visa l'enfant. Le père se ravisa, posa genoux à terre et enfouit le canon tout au fond de sa gorge. Sur sa joue gauche l'enfant reçut fragment cervelle » (*Cri*, p. 19).

C'est donc sur la base d'un *trauma* que se construit *Le Cri du sablier* et l'écriture de Delaume en général. Mais un *trauma* construit, travaillé par Delaume, car il ne s'agit pas simplement de faire ressortir de cette histoire qu'un pathos évident. Le travail sur le *moi* sert plutôt de structure à un travail plus important pour Delaume : celui de la forme. Chez Delaume, la reprise des événements de sa vie et la mise en scène de soi dans le récit n'est donc pas une entreprise de pure autoréflexivité. Delaume se sert en fait de *son*

³² Delaume semble d'ailleurs tout au long de ce récit s'adresser à un psychanalyste : « Vous n'êtes qu'une projection mon docteur feu follet. [...] Vous n'êtes qu'un docteur [...] Je vous congédie » (*Cri*, p. 117).

³³ Sigmund Freud, « L'Homme aux loups » dans *Cinq Psychanalyses*, traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et Rudolph M. Loewenstein, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1954 [1924], p. 325-420.

histoire – qui passe par l’exploration d’un sujet virtuel, c’est-à-dire de son *moi* projeté dans la fiction – pour explorer des voies méconnues, pour faire aboutir les possibilités narrative et imaginaire de cette histoire. Nous rejoignons en ce sens l’idée servant de fil conducteur au mémoire de maîtrise de Cindy Baril, *Entre le « même » et l’« identique » : trauma, répétition et autofiction dans l’œuvre d’Annie Ernaux*³⁴, qui est que « l’autofiction serait un laboratoire scripturaire à l’intérieur duquel le sujet biographique se contextualise dans une fausse vie et explore les possibilités de celle-ci »³⁵. Ainsi, c’est à partir de cette donnée « autofictionnelle » que Delaume s’autorise à explorer les innombrables possibilités de jeux avec la langue. Nous reviendrons sur ce point quand nous examinerons le traitement que Delaume réserve à la langue dans ses récits.

2.3. Violence contre et par le double

C’est à partir de l’exposition de son *double* fictif que Delaume mettra en scène dans *Le Cri du sablier* un « théâtre de la cruauté ». Ce sera sous les traits d’abord d’une violence exercée *par* et *contre* le *double* fictif, ramenant ainsi l’idée de « se faire violence » :

la cruauté [...] se caractérise par l’enfermement du sujet dans l’imaginaire, et par son aspect volontaire et spectaculaire. Comme l’écrivait Schopenhauer, elle

³⁴ Il est intéressant de noter la présence de la même obsession thématique de la « scène primitive » chez Chloé Delaume et Annie Ernaux. En effet, l’incipit de *La Honte* (1997) d’Ernaux se présente comme suit : « Mon père a voulu tuer ma mère un dimanche de juin, au début de l’après-midi. [...] C’était le 15 juin 52. La première date précise et sûre de mon enfance » (Voir Annie Ernaux, *La Honte*, Paris, Gallimard, 1997, p. 13-15). Une différence majeure s’impose néanmoins entre Delaume et Ernaux, car chez Delaume, il y a eu passage à l’acte de la part du père. Quoi qu’il en soit, ce n’est pas tant la véracité et le degré de violence de cet attentat du père contre la mère qui importent que la symbolique œdipienne, le fantasme, qui s’élabore dans la tête de l’enfant-*voyeur*.

³⁵ Cindy Baril, « Entre le *même* et l’*identique* : Trauma, répétition et autofiction dans l’œuvre d’Annie Ernaux », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, Faculté des Arts, Département des études littéraires, 2004, p. 3.

suppose une décharge d'agressivité contre l'*alter ego*, telle qu'elle procure au cruel une baisse de tension et un soulagement de sa souffrance propre.³⁶

C'est donc sous la forme d'un masochisme primaire, c'est-à-dire d'une pulsion de destruction dirigée d'abord contre elle-même, que Delaume nous présente sa narratrice qui cherche à se défaire de sa violence. Le masochiste cherche de cette manière à retrouver une sensation de bien-être, de plaisir, d'apaisement. Du moins, s'il n'y parvient pas, il aura grandement espéré parvenir à ce degré zéro de l'excitation. C'est en ce sens que tout le début du récit se passe sous le signe de la culpabilité. La narratrice retrace ainsi tous les moments où elle vivait dans la terreur du père qui « toujours sait » (« Car toujours il sait tout. Il voit. Et sait même lorsqu'il est au loin. Au vrai loin » (*Cri*, p. 34)), dans la terreur du père qui toujours frappe (« les coups assenés par le père surent meurtrir sa chair » (*Cri*, p. 31)), qui toujours menace la fillette (« *Tu n'aurais pas dû naître. Un jour je vais te tuer* » (*Cri*, p. 50)), mais aussi dans la terreur de la mère « qui était pédagogue » (*Cri*, p. 47) et qui la grondait quand elle ne récitait pas bien ses leçons :

L'enfant confia dans un sanglot combien la terreur la saisissait dès que les devoirs de calcul alignaient leurs cabalistiques symboles. C'est du chinois geignit-elle avant de se prendre une mandale qu'elle n'avait paraît-il pas volée. Ne sois pas crétine gronda la mère, ce sont des chiffres *arabes*. (*Cri*, p. 31)

Mais la terreur de la mère vient surtout du fait qu'elle finissait toujours par prendre le parti de son mari, se faisant le complice du père qui menaçait la fillette et la traitait de « mauvaise graine » (« L'enfant était poursuivie par le père qui en avait le droit. L'enfant était coupable car elle était une mauvaise graine » (*Cri*, p. 48)) puisqu'elle reprenait cette idée de la « mauvaise graine » elle-même pour punir, terroriser et

³⁶ C. Dumoulié, *op. cit.*, p. 20-21.

culpabiliser l'enfant : « La mère rétorqua qu'étant une mauvaise graine il ne serait pas surprenant que l'enfant le devienne [c'est-à-dire délinquante] » (*Cri*, p. 48).

Écrire sur la culpabilité qui a modulé son enfance, c'est aussi en quelque sorte pour l'auteure-narratrice chercher à « se faire violence », car c'est se reconnaître avoir été faible et sans défense. C'est une démarche cruelle que de chercher à se faire mal et encore mal tout en sachant que le « trauma pupillant resterait imprimé au secret de l'iris » (*Cri*, p. 17), que le père le désirait ainsi et que les mots ne viendraient apporter qu'un baume superficiel sur ce qui ne peut s'effacer, car « la parole ressurgit mais la saleté demeure. La tache indélébile qui colle dans les tissus intimes des orphelines » (*Cri*, p. 18) ne disparaît pas si facilement.

Néanmoins, cette violence de soi contre soi, cette « décharge », pour reprendre le terme de Schopenhauer, ne sera pas complète. Il s'agira d'une décharge partielle. Dumoulié parlera d'une « catharsis restreinte »³⁷. Et d'ailleurs, le terme même de « décharge » ne nous permet pas de véritablement comprendre le rapport qui s'instaure ici puisque la décharge suppose un apaisement total, un retour à une certaine sérénité, un degré zéro de l'excitation surgissant dans l'appareil psychique. Il n'y a pas dans *Le Cri du sablier* de véritable apaisement qui découle de cette décharge de violence contre soi. La tension demeure constante. Le récit ne laisse pas de répit aux lecteurs. Le rythme demeure pratiquement le même tout au long du récit, c'est-à-dire toujours très effréné. Il n'y a que la forme finie du récit³⁸, prescrite par l'arrêt volontaire de l'auteure de mettre fin à ce dernier, qui permet, non pas de trouver un apaisement dans la pensée, mais

³⁷ *Ibid.*, p. 62.

³⁸ Cette forme « finie » sera décelable par l'aspect « fini » de tout objet-livre, c'est-à-dire que ce dernier est délimité par une première page et une quatrième de couverture ; bien qu'en réalité certains récits demeurent volontairement inachevés et que tout récit est au fond le Grand Récit des origines et donc sans véritable fin.

plutôt de rester dans cette position haletante de l'impossibilité de reprendre son souffle. Même si les phrases sont ponctuées au final par un point, elles semblent se profiler sur des pages et des pages. La fin du récit est en ce sens très représentative de cette idée de souffle haletant :

Empourprés aux croisées s'éteignent martyrologes les petiotes équarries la girouette bec cloué de même que le cercueil paternels résidus. La fange se mascarpone les temps sont accomplis il était nécessaire que ça braille en gigogne. Car comme à la Villette les bouchers doivent valser pour dégraisser la carne et dégrainer l'aorte (*Cri*, p. 127).³⁹

L'idée qui définirait au mieux cet état, et qui conserverait l'aspect libidinal du masochisme, serait celle d'un coït suspendu, d'un coït interrompu puis repris, car à chaque (ré)énonciation de la haine de soi et de la haine des parents portée contre soi, il n'y a pas de tarissement de cette haine. Au contraire, elle semble s'amplifier. Le désir de l'auteure-narratrice d'une mise à mort de cette haine contre soi et la volonté d'en finir avec cette violence n'aboutit pas. La décharge de violence ne produit qu'un apaisement temporaire et partiel. Il en sera demandé plus la fois suivante et la narratrice devra redoubler d'ardeur ou, s'il n'y a pas eu d'apaisement temporaire, c'est qu'il y a eu non-satisfaction immédiate parce que la décharge aura été arrêtée dans sa montée, parce que la décharge aura été impuissante à débarrasser la narratrice du « grand mal ».

2.4. *Le cruel héritage du pestiféré*

Car cette pulsion cruelle contre l'*alter ego* repose en fait sur la pulsion de mort originaire ; ce qui cause en quelque sorte l'échec d'une « décharge » contre le *double*. Nous nous rappellerons que le masochisme est lié à la libido et uni à elle. Cette libido,

³⁹ Cette citation se révèle d'ailleurs presque illisible, une fois sortie de son contexte. Nous reviendrons brièvement sur ce point quand nous analyserons la cruauté du langage delaumien.

en tant qu'« énergie psychique », sexuelle ou non, implique la présence d'un ou des objet(s) vers le(s)quel(s) elle tend. Dans *Le Cri du sablier*, ces objets seront les parents, et plus particulièrement le père. Delaume, par le biais de la narratrice, cherchera dans la deuxième moitié du récit à saisir les fils de la signifiante et l'origine de cette cruauté d'elle-même contre elle-même, en agressant celui qui est à l'origine de cette cruauté et à l'origine en quelque sorte du processus créateur, reprenant en cela la conception de Didier Anzieu sur les conditions de création d'une œuvre littéraire :

Créer, c'est toujours tuer, imaginativement ou symboliquement, quelqu'un, le processus étant facilité si ce quelqu'un vient de mourir car on peut le tuer avec de moindres sentiments de culpabilité : ceux-ci restent en effet l'un des plus grands obstacles intérieurs au travail créateur [...] L'œuvre se construit sur la destruction d'une des figures constituant le Surmoi, figure non seulement inhibitrice et malédictive, mais aussi et surtout d'une insupportable fécondité.⁴⁰

La figure paternelle⁴¹ jouera donc dans le récit le rôle du *Surmoi*.⁴² Anzieu rappelle ici le rôle ambigu de la figure surmoïque dans la constitution de l'individualité d'un sujet et encore plus d'un sujet créateur : le *Surmoi* se posant à la fois comme une figure constructrice de l'individualité de ce sujet et signatrice en quelque sorte de sa singularité, mais aussi comme une figure inhibitrice, c'est-à-dire qui défend et culpabilise, qui refuse et impose. Tout cela se joue bien entendu de façon insidieuse, à l'insu même du « créateur ».

L'écriture delaumienne, pour ne pas dire l'écriture en général, sera donc régie par cette figure surmoïque du père. Mais le père sera aussi un *Ça* très présent, car plutôt que

⁴⁰ Didier Anzieu, *Le Corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1981, p. 31.

⁴¹ Dans une certaine mesure, la mère jouera également ce rôle, car la mère, nous y reviendrons, c'est aussi la symbolique de la langue : ce qu'on nomme précisément la « langue maternelle ». Quand on malmène cette langue dite maternelle, c'est qu'on cherche en quelque sorte à se défaire d'un *Surmoi* trop envahissant : la Loi (ou le Logos) qui se trouve derrière la figure du père.

⁴² Le *Surmoi* vient d'ailleurs jouer un rôle primordial dans l'élaboration stylistique et sémantique des récits, démontrant ainsi l'importance du langage dans l'élaboration et la résilience des conflits psychiques.

de se défaire d'un *Surmoi* qui empêcherait le sujet d'affirmer son identité, la narratrice du *Cri du sablier* dit vouloir chercher avant tout à se défaire du père qui est *Ça*, qui est « hydre violence » (*Cri*, p. 120), car « [l]e père se doit *Surmoi* mais il était pulsion il était *Ça* » (*Cri*, p. 89). Le père, par le geste qu'il a posé, par son passage à l'acte, nous montre qu'il n'a pu être que pulsion, qu'un *Ça*. S'il est passé à l'acte, c'est qu'il était sans *Surmoi* lui-même qui lui aurait permis de sublimer son énergie psychique ou du moins de la contenir.

La figure du père pour Delaume se trouvera donc dans une double position intenable dans l'appareil psychique.⁴³ Pour Delaume, le père-*Surmoi* et le père-*Ça* seront tous deux présents dans l'écriture. Le père-*Surmoi* se présentera dans l'acte même d'écrire, qui est la forme sublimée par excellence des pulsions, de cette énergie psychique qui peut habiter Delaume et tout créateur en général. Quant au père-*Ça*, il s'inscrit dans l'écriture delaumienne par sa présence perpétuelle dans les thèmes (meurtres, cruauté, colère, etc.) et dans certaines figures de style utilisées par Delaume, sur lequel nous reviendrons quand nous analyserons la cruauté du langage en cherchant à caractériser l'écriture delaumienne. Quoiqu'il en soit, l'écriture de Delaume reflète bien cette idée d'une double position intenable : une écriture du pulsionnel qu'elle tentera néanmoins de maîtriser par l'expérimentation du « Verbe ».

Dans la volonté même de se détacher du père, Delaume semble devoir ainsi malgré tout en passer par la répétition. Delaume cherchera en effet dans ce récit à reproduire la violence par la violence, répondant à l'appel insidieux du Père-*Surmoi-Ça*

⁴³ Le *Surmoi*, comme le mettait de l'avant Freud dans *Le Moi et le Ça*, « reste toujours en contact étroit avec le *Ça* et peut représenter celui-ci auprès du *Moi* » (Voir Freud, « Le Moi et le Ça » dans *Essais de psychanalyse*, traduit de l'allemand par S. Jankélévitch, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1966 [1923], p. 221).

qui l'a épargnée, car le père « était Ça sur moi il s'est fondu en Nous » (*Cri*, p. 89) : « Le père l'avait visée mais il ne la tue pas. Le père savait sûrement que le meilleur décès qu'il pouvait lui offrir consistait en ce legs ce lien inaliénable. Le père sait toujours tout. Lien du sang bien touillé folie en héritage » (*Cri*, p. 72). Delaume serait ainsi contaminée par le Ça du père.

Selon la théorie psychanalytique, l'instance du *Surmoi* dériverait directement du complexe œdipien où l'enfant, ayant renoncé à la satisfaction de ses désirs incestueux envers les parents, qui sont frappés d'interdit, transforme son investissement *sur* les parents par une identification *aux* parents, et ainsi il intériorise l'interdiction.⁴⁴ Chez Delaume, l'intériorisation de l'interdiction est doublement présente – ou exponentiellement plus forte –, car en plus d'avoir à se débattre avec le complexe œdipien, elle doit composer avec la « scène primitive », c'est-à-dire le meurtre de la mère et l'« autoparricide » (*Cri*, p. 74), qui est la reprise, poussée à son paroxysme, de cette relation ambiguë du trio œdipien : père-mère-enfant.

Puisque le père était Ça, la narratrice, plutôt qu'intérioriser l'interdiction, va donc intérioriser la pulsion. Et en cela, elle se fait l'héritière d'une filiation patrilinéaire. Filiation généalogique bien sûr en reprenant les actes du père, mais comme on l'a déjà souligné en posant des parallèles entre Artaud et Delaume, on peut parler aussi de filiation littéraire patrilinéaire passant par Artaud, qui serait en quelque sorte le substitut à la folie du père. Une filiation sublimée donc. Artaud se poserait ainsi comme le substitut virtuel de la figure paternelle et surmoïque et deviendrait en ce sens le *Surmoi* littéraire de Delaume. D'ailleurs, l'idée que « créer c'est toujours tuer, imaginativement

⁴⁴ Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, « Surmoi » dans *Vocabulaire de la psychanalyse*, 4^e éd., Daniel Lagache (dir.), Paris, Quadrige/Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige Dicos Poche », 2004 [1967], p. 472 et Freud, « Le Moi et le Ça » dans *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 200-204.

ou symboliquement, quelqu'un », comme le souligne Anzieu⁴⁵ et comme le fera apparaître dans une certaine mesure Delaume dans ses récits, se trouve déjà chez Artaud sous la forme de « la vie c'est toujours la mort de quelqu'un », comme nous l'avons précisé au début de ce texte en exposant le « théâtre de la cruauté ». Comme la création est vie et la vie d'un créateur est une source de création, toute création littéraire novatrice, qui puise son matériau dans l'expérience humaine de son créateur, s'inscrit nécessairement dans une filiation puisque « créer requiert, comme première condition, une filiation symbolique à un créateur reconnu. Sans cette filiation, et sans son reniement ultérieur, pas de paternité possible d'une œuvre »⁴⁶. Dans *Certainement pas* (2004), Delaume reniera en quelque sorte son rapport filial à Artaud en mettant en scène de façon cynique un apprenti-écrivain masculin, Mathias, qui se nourrit littéralement d'Artaud :

Force est de constater qu'en matière de surmoi et de pères symboliques l'écrivain mâle est spécialiste. [...] Mathias lit Antonin Artaud à voix forte et intelligible, aspirant entre chaque ligne de grandes goulées d'air frais. Mathias dit aux amis qu'il s'est fait à Paris : je me nourris d'Artaud. Mathias est anémique et depuis peu enclin à l'aérophagie (*CP*, p. 133).

On peut sans doute relever l'ironie de cette citation : Delaume nous présentant un narrateur⁴⁷ qui puise (et épuise ?) sa vie et son écriture au contact des textes d'Artaud, comme nous croyons qu'elle travaille elle-même en tant qu'auteure. Cette citation vient renforcer notre hypothèse de départ, car nous croyons que, à l'insu peut-être de Delaume elle-même, son écriture s'inscrit définitivement dans une lignée littéraire institutionnalisée. Son écriture, qui est malgré tout très « classique » (notamment par la

⁴⁵ Et qui est un des principes de la psychanalyse.

⁴⁶ D. Anzieu, *op. cit.*, p. 16.

⁴⁷ Est-ce un hasard si cette fois Delaume nous présente *un* narrateur plutôt qu'*une* narratrice ? Nous en doutons fortement. À vrai dire, nous croyons que cela s'opère de façon inconsciente.

présence d'alexandrins dans ses textes...), les thématiques qu'elle aborde ainsi que son style « expérimental » dérivent directement d'écrits antérieurs et, qui plus est, d'écrits masculins. Ainsi, la présence diffuse d'Artaud dans ses récits viendrait légitimer l'inscription de Delaume dans l'univers littéraire.

Nous parlions ainsi de filiation patrilinéaire puisque Chloé Delaume est la digne descendante du père : « [c]'est ainsi que la mère nomma Chloé la fille de l'aume » (*Cri*, p. 28). L'« aume » peut renvoyer à l'*Aum*, le son primordial qui serait à la source de la création et qui aurait donné naissance en quelque sorte au langage. L'« Aum » serait aussi le symbole le plus élevé de la connaissance hindoue, « la présence de l'Absolu dans le monde »⁴⁸ et qui, en sanskrit, signifie le « pouvoir de destruction et de création de l'univers »⁴⁹, ce qui donnerait à Chloé une force de réalité et de fictionnalité incroyables. Mais « l'aume » réfère surtout, par un jeu homonymique, au fait que Chloé est la fille de l'« homme », c'est-à-dire la fille du père – des pères devrions-nous dire, à présent que l'analogie entre le père généalogique et son substitut dans l'univers littéraire, Artaud, est clairement établie –, et qui plus est, la fille de pères meurtriers.⁵⁰

⁴⁸ En ce sens, nous faisons nôtre les interprétations de Jonathan Pollock à ce sujet. (Voir Jonathan Pollock, « Chapitre VII. Artaud le même (Carroll) » dans *Le Rire du Môme. Antonin Artaud et la littérature anglo-américaine*, Paris, Éditions Kimé, 2002, p. 125-144 (et plus spécifiquement p. 135-136)).

⁴⁹ « Aum Shinrikyo », *Wikipédia*, Éditions Internet, [en ligne]. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Aum_Shinrikyo] (20 août 2007).

⁵⁰ Meurtriers sans aucun doute, mais nous devons surtout insister sur le fait que ces pères sont des meurtriers de la mère, car le père généalogique a tué la mère de la narratrice avant de se donner la mort et Artaud aura supplicié sa langue maternelle, le français, dans ses textes. Nous reviendrons un peu plus loin sur ce dernier point.

Chloé Delaume est en somme la digne héritière d'un legs de violence.⁵¹ En ce sens, l'écriture delaumienne est une écriture que l'on pourrait qualifier de tragique⁵² puisqu'elle reprend et réécrit les mythes grecs et les figures mythiques de l'Antiquité. La figure d'Œdipe jouera d'ailleurs un rôle primordial dans les récits de Delaume. L'aspect tragique dans *Le Cri du sablier* se présente dans la réécriture du mythe même d'Œdipe, dans la reprise du trio infernal (père-mère-enfant). Œdipe, on se le rappellera, a tué son père et a poussé indirectement sa mère Jocaste au suicide. Le trio père-mère-fils perçu dans *Œdipe-roi* de Sophocle⁵³ et étudié en psychanalyse ramène l'idée de la « scène primitive » dans laquelle persiste le conflit non résolu entre les désirs sexuels de l'enfant pour l'un ou l'autre de ses parents. Chez Delaume, ce trio est formé d'une majorité féminine (père-mère-fille). Néanmoins, ce trio est sous l'emprise du masculin, du père, qui a seul le pouvoir de figer sa descendance. Du moins, c'est ce que les actes meurtriers du père ont tenté de définir.

Puissance du masculin, certes. Puissance portée au carré. Néanmoins, la narratrice du *Cri du sablier* cherche à inverser les rapports de force. Elle se fait Œdipe qui part en quête d'une possible réparation, car la narratrice possède la même colère

⁵¹ Nous ne pouvons passer sous silence le caractère puissamment masculin et violent de tout l'univers delaumien : récurrence du père dans tous les récits, influences littéraires majoritairement masculines (Artaud, Vian, Queneau, pour ne nommer que ces derniers), mises en scène d'actes de violence (il n'y a qu'à penser à la mise en scène dans *Les Mouflettes d'Atropos*, premier récit de Delaume, de la castration et de la préparation culinaire du membre viril d'un *spécimen* masculin (MA, p. 49-66) et persistance d'une violence verbale ; violences que l'on suppose généralement comme étant le propre de l'homme. Delaume reprend donc dans ses récits cette violence qu'elle aurait héritée du père.

⁵² « Le tragique se manifeste par une crise violente, brutale dans son surgissement et irrémédiable dans ses bouleversements. (...) La crise doit se résoudre dans un temps très bref, mais elle est le plus souvent l'aboutissement d'une tension ou d'une malédiction, remontant aux origines d'une famille ou d'une société puisque les héros des tragédies grecques et latines sont souvent les victimes d'une faute originelle qui a entaché leur famille et qui se transmet comme un héritage infernal. La parole déclenche alors la crise tragique. » (Voir Jean-Frédéric Chevalier, « Tragique » dans *Le Dictionnaire du littéraire*, Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 606-607). Cette idée de la crise, à laquelle nous souscrivons, s'avère, pour Didier Anzieu par exemple, l'élément déclencheur du processus créateur (Voir D. Anzieu, *op. cit.*, p. 19).

⁵³ La possibilité de comparer *Le Cri du sablier* de Delaume à une pièce de théâtre, qui plus est tragique, s'avère de plus en plus persistante et nécessaire.

qu'Édipe qui « n'est jamais vraiment première », comme le souligne René Girard dans *La Violence et le sacré*, car « elle est toujours précédée et déterminée par une colère plus originaire »⁵⁴. Cette colère originaire, c'est celle du père, la violence du père. La tache héréditaire est donc celle du sang qui colla aux mains du père et sur la joue gauche de la fillette. Une tache entachée de mémoire. Une tache qui (r)appelle les forces pulsionnelles contraires qui gisent au fond de tout être. « quand les larves mémorielles incessamment vous rongent » (*Cri*, p. 64). Le père en épargnant la fillette lui demande en quelque sorte de perpétuer ses gestes. Le récit, véritable « théâtre de la cruauté », est travaillé ainsi de nouveau par le *double* et cet autre *double*, c'est le spectre, le père mort, la « larve mémorielle »⁵⁵, qui insuffle sa cruauté en veillant *au grain*.⁵⁶ La transmission de la contagion de la cruauté a eu lieu par ce geste, car, comme le souligne Dumoulié, « *Cruor*, c'est la violence, mais la violence en nous, le sang de notre sang, la-vie-la-mort qui grouille là-bas, sous la peau, dans cette chair que l'on n'est pas et pourtant en dehors de quoi l'on n'existe pas »⁵⁷. L'héritage du père est donc celui d'une violence qui se propage et infecte l'intérieur de l'être. Et la narratrice, à l'instar du héros tragique qui ne connaissant pas les termes de cette colère originaire est porté à la répéter⁵⁸, exprimera cette violence qui ne sait pas trouver sa propre forme en interrogations sur le comment extraire le père sans détruire son *moi*: « Pour s'amputer du père où faut-il sectionner.

⁵⁴ René Girard, *La Violence et le sacré*, Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel Philosophie », 2004 [1990], p. 107.

⁵⁵ La larve, c'est aussi, de nouveau, une référence à Artaud et à ce texte de 1943, *L'Arve et l'Aume*. La larve, omniprésente chez Artaud, représente la forme encore embryonnaire des insectes, mais elle signifiait surtout dans la Rome antique l'esprit des morts qui poursuit les vivants, c'est-à-dire le « spectre ».

⁵⁶ C. Dumoulié, *op. cit.*, p. 52.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁵⁸ G. Deleuze, *op. cit.*, p. 25.

Pour se délier du père que faut-il trancher sec si ce n'est tout le moi si ce n'est l'être entier » (*Cri*, p. 89).

La métaphore de la contagion, de la *pater- peste* pourrions-nous dire, trouvera écho dans *Le Cri du sablier* par la présence d'une autre métaphore, celle du sable prenant place dans le corps de la narratrice qui est *corps-sablier*, comme nous l'avons déjà mentionné. Car le père deviendra au fil du récit un grain de sable⁵⁹ :

Il était devenu d'un genre sec. De quartz et de mica qui fragments mosaïques microscopiques rocailles vous rentrent par chaque pore et tous les orifices. On suffoque et pourtant nulle étreinte relevée. Une tempête incessante et c'est aussi pour ça qu'elle fermait fort la bouche la petite survivante. Ton sang séché papa qui virevolte et s'engouffre voulait tant pénétrer l'intérieur et vrombir égratigner les cols et les plaies intérieures. Non je n'étais pas folle. Mais seule moi les voyais les grains tarés du père qui cherchaient à l'envi à ensabler paupières pour irriter cornée agiter lacrymal pour le plaisir des yeux (*Cri*, p. 25).

Un grain de sable⁶⁰ qui « s'immisce et détraque la machine » (*Cri*, p. 24) en l'occurrence la tête, le corps et le cœur de la narratrice. L'expression « avoir un grain » prend ici tout son sens dans cette image du père-grain-de-sable qui envahit la conscience de sa fille pour lui transmettre en quelque sorte sa folie.

L'infection minérale deviendra dans d'autres récits, *La Vanité des Somnambules* par exemple, le cancer-nénuphar qui est une sorte de cancer du *cortex*, présenté dans le récit sous la forme d'une mémoire parasitée par la fiction⁶¹ (hypermnésie et déni de la narratrice), mais qui est aussi un cancer du *corps-texte* puisque le corps du texte, c'est-à-

⁵⁹ Le sable, qui provient de la désagrégation d'autres roches par érosion, est donc la particule par excellence de la répétition pure, celle qu'on peut observer dans la Nature et qui consiste en un mouvement cyclique, modulé par le temps qui passe : des roches se désagrègent par un lent processus d'érosion, deviennent des grains de sable, qui, à leur tour, peuvent se tasser les uns sur les autres, poussés par le vent, et devenir des dunes.

⁶⁰ Par ailleurs, le père-grain-de-sable tire sa matière de la terre où il est né, étant d'origine arabe : « ce sont des chiffres arabes. L'enfant comprit alors. Les chiffres appartenaient à la langue du père » (*Cri*, p. 31).

⁶¹ L'image du cancer-nénuphar nous ramène au récit de Boris Vian, *L'Écume des jours*, dans lequel Chloé, le personnage principal, est infectée par un nénuphar qui s'est formé dans ses poumons. D'ailleurs, le cancer-nénuphar est présent dans le corps même du texte de *La Vanité des Somnambules* puisque le récit de Vian sert de structure de base au récit de Delaume : la fiction venant parasiter la fiction (Voir à ce sujet la note 21).

dire le langage, sera parasité. Ce parasitage langagier prendra essentiellement la forme dans l'écriture delaumienne d'un travail de reprises, de transformations et de subversions sur les diverses figures de la répétition : reprises de refrains qui viennent couper la linéarité de la narration et nuisent à une bonne compréhension de ce qui s'énonce dans le tissu narratif, subversions de clichés sociaux et d'intertextes, répétitions littérales de syntagmes, etc. En ce sens, on peut oser parler d'une sorte de peste du langage dans les récits de Delaume, héritière qu'elle est en cela aussi d'Artaud.

3. L'expérience du Verbe : Cruauté du langage

3.1. L'expérience du langage

À la manière de la cure psychanalytique, l'écriture est ce lieu où la parole peut se dire sans ambages. La nécessité de l'écriture passe ainsi par le besoin de dire, le besoin *du* dire. Mais chez Delaume ce besoin *du* dire ne se contente pas de mimer le flot de la pensée comme la technique de l'association libre en analyse permet d'évoquer le rêve. Il devient dans les récits de Delaume une nécessité, mais une nécessité pétrie de rigueur. La cruauté du texte trouve ainsi à se faire entendre dans la rigueur imposée au texte lui-même. Delaume, en privilégiant la construction du récit sur ce qui s'y énonce vraiment (« la notion d'autofiction est indéniable, s'explique Delaume dans une entrevue, mais ce n'est pas le contenu du récit qui importe, c'est la manière dont il est rapporté »⁶²), demande en quelque sorte à ses lecteurs de la suivre dans son « délire » conscient de la

⁶² Voir <http://www.fluctuat.net/livres/interview/delaume.htm>, *loc. cit.*

langue, même si ces derniers ne comprennent pas toujours tout ce qui se dit dans ses textes :

Compte tenu des détournements de référents utilisés, le lecteur ne peut effectivement pas tout voir, mais ça ne l'empêche pas d'entendre. [...] En m'attachant au verbe davantage qu'à l'histoire je sais très bien que je ne peux être suivie par une grande partie du lectorat.⁶³

Mais sa vision de la lecture est celle d'une « expérience en soi » : « la reconstruction du sens passe par une errance première et un apprivoisement progressif. En tant que lectrice j'aime beaucoup chercher les clefs de lecture. Ça a un côté Castors Juniors ».⁶⁴

Les récits de Delaume ne s'apparentent donc pas à un théâtre psychologique, théâtre que dénonçait d'ailleurs Artaud, c'est-à-dire un théâtre fait simplement de mots, un théâtre qui ne fait que raconter une histoire. Ils demeurent en fait très proches de la vision et de l'application artaudiennes du langage et de l'écriture, car Delaume utilise le langage à d'autres fins que la seule soumission à la compréhension d'une histoire, de *son* histoire de vie. Le langage delaumien acquiert une forme d'autonomie ; il est autant la raison d'être des récits que l'histoire qui y est relatée et en cela ses récits se rapprochent plus d'un « théâtre de la cruauté » que d'un théâtre psychologique. Il serait d'ailleurs possible de ne lire *Le Cri du sablier* que pour les sonorités ; ce qui aurait tout lieu de plaire à son auteure. À la question qu'on lui pose en entrevue à savoir si *Le Cri du sablier* lui a permis de trouver les mots pour dire l'expérience qui aura marqué sa vie, Delaume répond : « Et parfois les mots pour les mots. Certains mots ne sont là que pour

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*

des raisons de musicalité et de connotation sonore. [...] Les mots ont pour moi une certaine autonomie ». ⁶⁵

En ce sens, Delaume rejoint bien la conception du langage d'Artaud, telle que présentée par Évelyne Grossman, comme le fait de « maudire/maldire », de « supplicier la langue » ⁶⁶, de la renvoyer à une possible désarticulation. En effet, l'écriture delaumienne, à l'instar de l'écriture artaudienne (mais aussi de toute une lignée de ce qu'on peut appeler les poètes « maudits » ou « cruels ») est le lieu où la langue – la langue maternelle en somme, nous le verrons plus loin – est écorchée vive, défigurée par la répétition.

3.2. Parasitage langagier : Maladie du langage

C'est ainsi que des rengaines obsédantes sur un thème particulier viendront parasiter les textes de Delaume. Par exemple, dans *Le Cri du sablier*, la rengaine du « comment nommer le père » subira une gradation à chaque nouvelle variation : « mon papa, ma Lotherie » (*Cri*, p. 121) ⁶⁷, « mon père, mon haut-le-coeur » (122), « mon père, mon sale chaos » (122), « mon père, mon plomb salin » (123), « mon père, ma soude caustique » (123), « mon père, mon savant rance » (124), « mon père, ma plaie mesquine » (124) et finalement « mon père, ma belle charogne » (125).

De même, Delaume reprendra dans ses récits certains refrains, généralement tirés du répertoire enfantin (les comptines), qu'elle intercalera dans le discours des narratrices. Nous pourrions citer à ce sujet à titre d'exemple : « Qui criera je te tiens le

⁶⁵ Minh Tran Huy, « Entretien avec Chloé Delaume », *Zone littéraire*, [en ligne]. [http://www.zone-litteraire.com/entretiens.php?art_id=314] (20 août 2007).

⁶⁶ Évelyne Grossman, « Maudire/maldire : supplicier la langue » dans *Artaud, « l'aliéné authentique »*, Tours, Farrago/Léo Scheer, 2003, p. 41-60.

⁶⁷ Pour les autres références tirées également du *Cri du sablier*, nous nous contenterons de signaler le numéro de la page entre parenthèses.

plus fort *tu me tiens* qui criera *par la barbichette* le premier » (*Cri*, p. 119). Certaines chansons populaires ou prières subiront le même sort. Dans *Les Mouffettes d'Atropos*, son premier récit, Delaume reprend la prière du *Notre Père* en l'intercalant avec le discours d'une narratrice qui décrit ses activités quotidiennes en tant que prostituée :

Notre Père qui êtes aux cieux / Saisir de la main droite / Que votre nom soit sanctifié / Secouer de haut en bas / Que votre règne vienne / Resserrer légèrement les doigts / Que votre volonté soit faite / Augmenter le rythme / Sur la terre / Humecter la paume gauche / Comme au ciel / La frotter sur le gland / Donnez-nous / Exercer une pression sur les / Aujourd'hui / Couilles / Notre pain de ce jour / Serrer plus fermement / Pardonnez-nous / Branler en vitesse maximum / Nos offenses / Susurrer que c'est bon qu'il / Comme nous pardonnons / Aime ça et accessoirement / Aussi / Qu'on est une salope / À ceux qui nous ont / Supporter la crampe du / Offensés / Poignet / Ne nous soumettez pas / Presser de la main gauche / À la tentation / Conserver la cadence / Mais délivrez-nous / Prévoir le jet quand vient le rôle / Du mal / S'écarter vivement pour éviter / les taches / AMEN (MA, p. 52-54).⁶⁸

Certains intertextes, issus de l'univers littéraire ou de l'espace du discours social, s'intercaleront également dans les textes de Delaume. Néanmoins, ces derniers ne seront pas intégrés tels quels dans les récits. Ils auront d'abord subi une transformation puisque Delaume les aura, nous dirions, subvertis, mis en pièces, mis à mal, comme a pu le faire Lautréamont dans *Les Chants de Maldoror* et comme l'aura démontré Julia Kristeva dans *La Révolution du langage poétique*⁶⁹, mais aussi comme le faisait Artaud dans une certaine mesure dans ses textes⁷⁰. Ainsi, les paroles prononcées par Jésus dans *Marc 10.14*, « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent », deviendront dans *Le Cri du*

⁶⁸ C'est l'auteure qui souligne.

⁶⁹ Julia Kristeva, *La Révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIX^e siècle : Lautréamont. et Mallarmé*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1985 [1974].

⁷⁰ À titre d'exemple, l'aphorisme de Pascal, « C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part » (Blaise Pascal, « Pensée 72-199 : Disproportion de l'homme » dans *Pensées*, texte établi par Léon Brunschvicg ; chronologie, introduction, notes, archives de l'œuvre, index par Dominique Descotes, Paris, GF-Flammarion, 1976 [1670], p. 65) deviendra chez Artaud, « La circonférence partout et c'est le centre » (Antonin Artaud, « Cahiers de Rodez. Avril-25 Mai 1946 » dans *Œuvres complètes*, tome XXI, Paris, Gallimard, 1985, p. 317).

sablier : « Laissez venir à moi les entorses au cœur sec qui empoisonnent l'espoir et scient les ligaments » (*Cri*, p. 104). Delaume évite ainsi de réécrire ce que l'on connaît déjà. Elle cherche plutôt à dire autre chose, à malmener les phrases à partir d'une structure déjà signifiante pour un lecteur averti – pour ne pas dire lettré et érudit. Il y a donc une économie de la répétition qui se joue ici puisque le texte construit par Delaume et le texte préexistant dans l'univers du discours, soit l'intertexte connu, cohabitent dans ce nouveau texte. Delaume préconise en quelque sorte dans ces cas-là une écriture-palimpseste. Pour les lecteurs, ce procédé de style demande un véritable acte de foi et une grande connaissance des textes littéraires. C'est à un travail de déchiffrement et d'interprétation qu'ils doivent littéralement se livrer en lisant un récit de Delaume. Il ne s'agit donc pas pour ces derniers de simplement lire l'histoire qui leur est racontée, Delaume leur demande en fait d'*agir* sur les textes en acceptant de se livrer à un acte herméneutique.

Enfin, Delaume préconise l'emploi de néologismes. Parfois, elle créera des *mots-valises*, comme Artaud et, avant lui, Lewis Carroll⁷¹, l'ont fait ; le *mot-valise* étant un néologisme créé à partir de morceaux non signifiants de deux ou plusieurs mots. Le terme d'« autopsy » en est un bon exemple. D'autres fois, en fait la plupart du temps, Delaume créera un nouveau terme (substantif ou verbe) à partir de référents dans l'univers du discours et, plus généralement des référents issus de l'univers du discours littéraire (surtout classique) ou social. Delaume créera ainsi le verbe « s'andromaquait » (*Cri*, p. 12) à partir du personnage mythique d'Andromaque ou elle jouera avec des auteurs et les titres de leurs ouvrages : « Et puis quel ovidé s'ensuit métamorphose » (*Cri*, p. 15) où on aura reconnu la référence à Ovide et à son ouvrage, *Les*

⁷¹ Carroll est en fait l'inventeur de ce terme (« portmanteau word »).

Métamorphoses. Delaume met ainsi en place, on le voit bien, un mécanisme d'écriture qui répète en déformant, qui parasite la langue et contamine le texte.

3.3. *Le cri des pestiférés lucides*

L'image de la peste fera à nouveau son apparition, car comme cette lignée de « suppliciés du langage »⁷² qui, écrit Grossman, « ont affronté la pourriture, la *peste langagière* », Artaud aura favorisé « la dissonance, la *disharmonie* du Verbe, le *discorps* »⁷³ ; le *discorps* étant ce *corps-langue* désarticulé, discordant où il n'y a pas d'affirmation du *discours* ou du *corps*, mais la présence d'une infinie discordance entre ces deux entités. Delaume fera de même dans ses récits. D'ailleurs, se dessine – et s'entend – dans *Le Cri du sablier* l'exemple-limite du corps du langage, le *discorps* par excellence, qui se rapproche en cela très fortement de la vision artaudienne du langage de la cruauté : le cri.

En effet, l'idée-image du « cri » apparaît dès le titre du récit. Le *cri*, qui est ce son aigu émis par la voix et qui condense à lui seul une émotion à l'état brut, se trouve en dehors de tout langage. Plus précisément, le *cri* est le tout et le rien du langage. Comme l'écrit avec justesse Monique Schneider dans *La Parole et l'inceste*, « le cri est l'inalysable en acte »⁷⁴. Il est inanalysable parce qu'engageant à la fois le corps et l'esprit du sujet qui l'émet, il se trouve à la fois à l'intérieur et en dehors de tout code et notamment du code signifiant du langage. Il est la manifestation la plus radicale qui soit

⁷² A. Artaud, « Lettre de Rodez à Henri Parisot. Lettre du 22 septembre 1945 » dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1012.

⁷³ É. Grossman, *op. cit.*, p. 56 (C'est Grossman qui souligne).

⁷⁴ Monique Schneider, *La Parole et l'inceste. De l'enclos linguistique à la liturgie psychanalytique*, Paris, Aubier Montaigne, coll. « La psychanalyse prise au mot », 1980, p. 89.

dans le déploiement spatio-temporel des signes.⁷⁵ Sorte de manifestation pure du dionysiaque, le *cri* est ce trop-plein de langage, mais nous irions même jusqu'à dire que le *cri* est en fait la preuve sonore d'une crise du langage.

Artaud, mieux que personne, aura cherché dans ses textes et ses réflexions sur le théâtre à faire sentir cette idée d'une crise du langage. Cherchant à définir le « théâtre de la cruauté », il écrivait dans *En finir avec les chefs-d'œuvre* que ce théâtre serait celui dans lequel la sonorisation serait constante où « les sons, les bruits, les cris [seraient] cherchés d'abord pour leur qualité vibratoire, ensuite pour ce qu'ils représentent »⁷⁶. Le *cri* fera apparaître ainsi d'abord son efficacité performative. Chez Artaud, le *cri* acquiert même la force d'un rituel. Il n'y a qu'à songer aux textes qui relatent son expérience chez les Tarahumaras où les mouvements de danse, les cris, les incantations et les interjections ponctuent les rites entourant la danse du Peyotl ; rituel qui chercherait à faire advenir une nouvelle naissance de la langue, à revenir à cet état originaire où le langage et le *pré-langage* se confondent. Artaud poussera d'ailleurs à bout cette « écriture du cri », pour reprendre l'expression de Derrida⁷⁷, quand il composera *Les Sorts* ainsi que dans ses derniers textes regroupés dans le recueil *Suppôts et Supplications*.⁷⁸ Mais c'est à proprement parler, lors de l'enregistrement sonore de *Pour en finir avec le jugement de dieu*⁷⁹, qu'éclate le *cri* ultime d'Artaud lorsqu'il récite ces

⁷⁵ Julie Hyland, « Mordre la langue. Le cri comme espace ultime de révolte » dans *La Violence à l'œuvre*, Julie Hyland, Larbi Touaf et Soumia Boutkhil (dir.), Montréal, Cahiers du CELAT/UQAM, 2002, p. 59.

⁷⁶ A. Artaud, « En finir avec les chefs-d'œuvre » dans *Le Théâtre et son double*, op. cit., p. 126.

⁷⁷ J. Derrida, « La parole soufflée » dans *L'Écriture et la différence*, op. cit., p. 287.

⁷⁸ A. Artaud, « Les Tarahumaras », « Les Sorts » et « Suppôts et Supplications » dans *Œuvres*, op. cit., p. 751-775, p. 801-841 et p. 1235-1264.

⁷⁹ Antonin Artaud, Marseille, André Dimanche Éditeur, 1995 (deux disques compacts contenant les enregistrements de *Pour en finir avec le jugement de dieu*, *Aliénation et magie noire*, *Les Malades et les médecins*), préface de Jean-Christophe Bailly.

vers : « et c'est alors / que j'ai tout fait éclater / parce qu'à mon corps / on ne touche jamais ». ⁸⁰

À l'instar d'Artaud, Delaume se servira de l'efficacité performative du *cri* afin de créer un effet dans le tissu narratif et, plus précisément, chez le spectateur-lecteur. Mais chez elle, il sera question d'un *cri* maîtrisé plus que d'un véritable *cri* comme chez Artaud. Ce *cri* maîtrisé apparaîtra dans le travail stylistique de Delaume, mais il prendra parfois la forme d'une réflexion théorique sur le *cri*.

Alors que le *cri* est la première possibilité sonore que possède l'enfant pour s'exprimer – représentant en cela « l'état premier à l'origine de toute parole » ⁸¹ et le signe même de la vie ⁸², la narratrice du *Cri du sablier*, au cours de son anamnèse, relatera le fait qu'il ne fallait pas pleurer parce que pleurer signifiait s'attirer les foudres et les baffes du père. Les colères du père apprennent très tôt à l'enfant qu'il ne faut pas pleurer, qu'il ne faut pas crier :

L'enfant criait sautant au milieu confettis la mère sautait criant au milieu du gâchis. [...] le téléphone sonnait et il fallait se taire. Ensuite. Tout rentrait dans l'ordre. Le père menaçait rauque [...] La petite pleura dru et la mère la somma de cesser cinéma ça lui ferait trop plaisir sois donc intelligente (*Cri*, p. 22-23).

Le *Surmoi*, produit par l'identification à la parole du père – et de la mère, dans une certaine mesure, puisque la mère intime à la fillette de se taire afin d'éviter l'affrontement du père –, se pose donc déjà comme la nécessité d'une maîtrise de la parole et du corps. L'absence de cris et de pleurs (« Elle se retiendra de pleurer. Elle se retient presque toujours. C'est pour ça que je pleure autant » (*Cri*, p. 39)) deviendra ainsi la première forme de refoulement de la parole chez l'enfant.

⁸⁰ A. Artaud, « Pour en finir avec le jugement de dieu » dans *Oeuvres*, *op. cit.*, p. 1652.

⁸¹ J. Hyland, *loc. cit.*, p. 65.

⁸² Il est difficile d'oublier que c'est par ses cris que le nouveau-né nous manifeste sa présence dans le monde des vivants.

De cette manière, le récit se voudra le *cri* sur (de) cette histoire : ce sera le « cri du sablier », le *cri* du *corps-sablier*. Ce *cri* sera semblable à celui du pestiféré qui souffrant dans son corps geint, crie, s'époumone et cherche à faire sortir de lui-même ce mal qui le ronge. Car une fois que la narratrice aura retrouvé la parole, laissant au temps le soin « que la scène se digère en mémoire » (*Cri*, p. 18), il ne sortira de sa bouche que des cris. Les cris de la colère, de cette colère héritée du père. En ce sens, la fin du récit fait apparaître le dénouement de cette crise de colère : c'est à ce moment, dans les dix dernières pages du récit, que la narratrice cherche à expulser sa colère en « criant » au père, en invectivant le père : « Lequel des deux papas. Dis-moi lequel des deux. Qui criera *je te tiens* le plus fort *tù me tiens* qui criera *par la barbichette* le premier. » (*Cri*, p. 119). La narratrice dira vouloir *crier* jusqu'à faire éclater le verre dont est fait le sablier, jusqu'à l'explosion-implosion de son *corps-sablier* : « Le verre au cri aigu ne peut lui résister. Ils diront sournoisement elle nous joue la diva oui mais seules les altos maîtrisent l'aigu pointu qui peut en vocalises faire voler en éclats le père cristallisé » (*Cri*, p. 119). La narratrice cherchera ainsi à se débarrasser de ce corps étranger qu'est le père-grain-de-sable, cherchera à le détrôner, à prendre littéralement sa place, à faire régner désormais *sa loi* : « *Mais il ne s'agit plus de vivre*, mon père, ma belle charogne, maintenant *il faut régner* » (*Cri*, p. 125)⁸³. Puisque le *cri* est la manifestation de ce qui perturbe et dérange un ordre, un système ; le *geste* de crier c'est le signal de la révolte, engageant le corps et la langue du sujet qui l'émet, contre cet ordre, ce système, contre ces amas de signes et de formes qui lui font horreur. Le *cri* permet l'éclatement d'un état considéré nuisible pour le sujet qui le profère haut et fort. Entre Artaud et Delaume, il y a donc le même désir d'en finir avec *son* corps, avec la langue, avec la Loi.

⁸³ C'est l'auteure qui souligne.

Mais comme l'écrit encore Schneider, « le cri n'est pas tant impuissance à parler que substrat de l'expression plus maîtrisée »⁸⁴. Ainsi, au contraire de la cure psychanalytique qui est le lieu d'une pensée qui s'élabore après coup par le surgissement inopiné de la parole libre du sujet en analyse, le récit de Delaume est l'expression maîtrisée du langage de la colère. Bien que simulant le cadre analytique dans ce récit, Delaume effectue en fait l'écriture d'une « autopsy », mais d'une « autopsy » sous contrôle.

Ainsi, à défaut d'un véritable *cri*, qui permettrait de retrouver l'essence et l'origine véritable des conflits internes pour le sujet qui l'émet, ou par excès de cris, il y aura la nécessité chez Delaume de retrouver un langage, qui sera en fait un *sur-langage*, la mise en scène d'un « théâtre de soi » logorrhéique où régnera le parasitage quel qu'il soit. Parasitage du corps et du texte. Parasitage du *corps-texte*. Le langage ainsi valorisé sera celui des pestiférés lucides qui auront en quelque sorte maltraité la langue dans laquelle ils auront cherché à définir le monde qui les entoure.

3.4. *Le meurtre de la langue*

Comme le souligne Derrida à propos du « théâtre de la cruauté » d'Artaud, « [l]e théâtre de la cruauté ne serait donc pas un théâtre de l'inconscient. Presque le contraire. La cruauté est la conscience, c'est la lucidité exposée. *Pas de cruauté sans conscience, sans une sorte de conscience appliquée*. Et cette conscience vit bien d'un meurtre, elle est la conscience du meurtre »⁸⁵. Le théâtre cruel de soi dans *Le Cri du sablier* de

⁸⁴ M. Schneider, *op. cit.*, p. 87.

⁸⁵ J. Derrida, « Le théâtre de la cruauté et la clôture de la représentation », *loc. cit.*, p. 356 (C'est Derrida qui souligne les mots qu'il reprend d'Artaud).

Delaume sera donc celui du meurtre conscient de la langue. De la langue maternelle.⁸⁶ Mais comme la langue maternelle c'est en fait la langue du père, le représentant du Logos, ce meurtre de la langue se fera toujours à partir de références littéraires, toujours à partir d'un héritage, d'une filiation, d'un ancrage dans l'univers littéraire institutionnalisé.

Il s'agira donc pour Delaume de « violer », de torturer et de tuer cette langue maternelle. De la parasiter, comme nous l'avons déjà soulevé, mais cela se présentera aussi par la destruction du caractère linéaire du récit, de la même manière que l'aura fait Artaud dans ses textes :

[...] répond chez Artaud une volonté criminelle et sacrilège contre celle qui s'offre comme support de l'ordre symbolique [la mère]. Ruptures syntaxiques, qui forcent la grammaire et le sens logique ; phrases inachevées ou volontairement « chaotiques », et dont le rythme suit la ligne mélodique – voire rhapsodique – des sonorités ; tout cela concourant à détruire le caractère *fini* et *hiérarchique* de la phrase [...].⁸⁷

Le travail de la langue chez Delaume ne sera pas poussé totalement à son paroxysme comme ce fut le cas chez Artaud, ce dernier allant jusqu'à ne proférer que des glossolalies et laissant ainsi la pulsion (le *Ça*) avoir le dessus sur la langue, détruire complètement celle-ci. Chez Delaume, au contraire, le *Surmoi* de la langue demeure toujours très fort. Néanmoins, pulluleront dans les récits de Delaume les phrases inachevées, suspendues, comme si les narratrices étaient interrompues par l'intervention d'une tierce personne ou, chose plus probable, par l'interférence ou l'interruption d'une

⁸⁶ Nous citerons à ce propos Barthes qui, dans *Le Plaisir du texte*, examine le rapport de l'écrivain à la langue et à la mère, à la langue-mère : « L'écrivain est quelqu'un qui joue avec le corps de sa mère (...) pour le glorifier, l'embellir, ou pour le dépecer, le porter à la limite de ce qui, du corps, peut être reconnu : j'irai jusqu'à jouir d'une *défiguration* de la langue ». (Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 60-61 (C'est Barthes qui souligne)).

⁸⁷ C. Dumoulié, *op. cit.*, p. 205 (C'est Dumoulié qui souligne).

pensée par une autre dans la conscience. Les récits miment généralement d'ailleurs le défilement naturel des pensées qui se chevauchent et s'enchevêtrent dans la conscience :

C'est même pas vrai. Tu sais bien que c'est même pas vrai tu le sais tellement bien que c'est juste pour ça que tu ne me laisses pas faire. Pas tellement faire plus faire plus faire du tout. Souvent. Si souvent même pas parfois mais tout le temps tellement tout le temps que ce ne sera pas si facile non certainement pas si facile plus si tellement facile plus du tout même pas parfois non. Ce ne sera plus si tellement facile. Du tout.

Je ne dis pas : ce ne sera plus du tout. Je dis juste : ce ne sera plus du tout facile. Parce que (*VS*, p. 23).

3.5. *La répétition dans la différence*

Rythme haletant, phrases et syntaxe écorchées ; rengaines, refrains et intertextes subvertis : telles sont les traitements que réserve Delaume à sa langue maternelle. Toutes ces manifestations du meurtre conscient de la langue dans les récits, possibles entre autres par le travail stylistique de l'auteure, s'inscrivent, on le voit bien, dans une écriture de la répétition, mais toujours dans le désir de trouver une « originalité dans la répétition »⁸⁸. Delaume cherche donc à écorcher à la fois l'énoncé de son discours – rendant le message presque illisible, même pour un lecteur attentif – et les références textuelles qu'elle emprunte, car la répétition dans les récits de Delaume n'est jamais la reprise du *Même*. Il y a, chez Delaume, un travail cruel exercé sur la langue ; un travail qui passe par la répétition puisque toujours Delaume reprend et emprunte des procédés ou des références qui s'inscrivent dans une descendance littéraire. Cette écriture de la répétition ira même jusqu'à l'autocitation : Delaume reprenant certains syntagmes ou phrases⁸⁹ dans un même récit, comme la réitération de la phrase et de l'idée suivante, « Je m'appelle Chloé Delaume. Je suis un personnage de fiction » (*VS*, p. 7), qui est en

⁸⁸ Jean-Michel Rey, *La naissance de la poésie. Antonin Artaud*, Paris, Métailié, 1991, p. 60.

⁸⁹ Qui seront toujours des groupes de mots qui réfèrent à l'éternelle exploration du virtuel par le sujet delaumien.

fait le motif principal de *La Vanité des Somnambules*, et/ou d'un récit à un autre, comme dans le passage de *La Vanité des Somnambules* à *Corpus Simsi* où la phrase citée précédemment se transforme légèrement et donne « Je m'appelle toujours Chloé Delaume. Je suis interminablement un personnage de fiction » (CS, p. 4). Il y a également dans le travail de Delaume – car il s'agit bien d'un travail (de lecture d'abord, de transformation ensuite) – la volonté de retrouver l'aspect ludique de la répétition tel qu'a pu le désirer et le faire Queneau et les écrivains du « Nouveau Roman » et du groupe *Tel Quel*. Il s'agit donc en définitive dans le cas de Delaume d'une forme de complaisance à la cruauté contre la langue-mère, d'une forme de jeu, d'une mise en scène cruelle de la langue.

3.6. *L'éternel supplice de la langue*

Il faudrait donc souligner que dans les récits de Delaume, on re-tue ou tue à nouveau la langue puisque la langue maternelle, c'est la symbolique de la mère morte, de la mère tuée originellement par le père. La narratrice arrive ainsi à reprendre le flambeau mortifère légué par le père, symbole du Logos, et tuer cette mère qui était en somme la complice du père puisqu'elle « était pédagogue » (*Cri*, p. 47), mais aussi parce qu'elle ne s'est jamais interposée entre le père et sa fille, entre le bras tendu du père et le corps terrifié de la fillette. La mère qui ne voyait en sa fille qu'un poids de plus dans cette existence déjà bien difficile. Jusqu'au jour où elle décide de partir. Jusqu'à ce jour fatidique où « [l]a mère pensait quitter le père sait toujours tout » (*Cri*, p. 74). Jusqu'au jour où le père décide de faire de la bouillabaisse de la mère, « [c]ar le père toujours sait. Car toujours il sait tout. Il voit » (*Cri*, p. 34). La mère qui était la complice du père puisqu'elle est finalement partie ... avec lui ... et sans elle.

Mais tuer la langue maternelle en malmenant le langage, en cherchant à parasiter le corps de la langue-mère, c'est du même coup chercher à tuer le père, « le détenteur abusif du logos »⁹⁰. Œdipe serait-il bien un double homicide, habité qu'il est par des rapports incestueux non résolus ? Ces derniers, nous précise Dumoulié « s'accomplirai[en]t métaphoriquement dans l'écriture, comme viol et souillure de la langue maternelle »⁹¹. Le meurtre serait donc à la base de la cruauté et le meurtre *de* ainsi que les supplices infligés à la langue seraient à l'origine du « théâtre de la cruauté » artaudien, comme le précise Derrida :

Néanmoins un meurtre est toujours à l'origine de la cruauté, de la nécessité nommée cruauté. Et d'abord un parricide. L'origine du théâtre, telle qu'on doit la restaurer, c'est une main portée contre le détenteur abusif du logos, contre le père, contre le Dieu d'une scène soumise au pouvoir de la parole et du texte.⁹²

Un parricide. Oui. C'est dans *Les Cenci*, pièce que nous avons déjà évoquée en cherchant à caractériser le « théâtre de la cruauté » et qui devait servir d'exemple à ce type de théâtre, qu'Artaud met en scène le meurtre du père. La figure du père est chez Artaud toujours présentée sous la forme de l'absence, qu'il s'agisse de son propre père ou de Dieu, le père suprême. Artaud cherche à se débarrasser de cette absence toujours présente. Artaud ira jusqu'à désirer s'autoengendrer, niant ainsi l'apport maternel dans sa conception, dans l'élaboration de son corps physique, cherchant à s'incarner désormais dans un « corps sans organes »⁹³. Artaud écrit donc bel et bien dans la conscience du meurtre : effacement complet du père presque absent en tuant le Logos ; meurtre qui doit passer par un supplice infligé à la langue-mère. On parlera donc chez

⁹⁰ J. Derrida, « Le théâtre de la cruauté et la clôture de la représentation », *loc. cit.*, p. 350.

⁹¹ C. Dumoulié, *op. cit.*, p. 147.

⁹² J. Derrida, « Le théâtre de la cruauté et la clôture de la représentation », *loc. cit.*, p. 350.

⁹³ A. Artaud, « Pour en finir avec le jugement de dieu » dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1654.

Artaud du meurtre du Père-Mère, ou de « l'exécration du Père-Mère »⁹⁴, pour reprendre les termes mêmes d'Artaud : matricide doublé d'un parricide. *Le Cri du sablier* et l'écriture de Delaume en général, on le voit bien, s'inscrit dans cette descendance du double homicide.

Quoi qu'il en soit, en cherchant à déstabiliser les repères du logocentrisme, en malmenant le langage, les « suppliciés de la langue » trouvent de nouveaux repères dans une des formes les plus cruelles qui soient, la répétition, car comme le précise de nouveau Derrida en parlant de la vision théâtrale d'Artaud :

Ce qui veut dire que le meurtre du père qui ouvre l'histoire de la représentation et l'espace de la tragédie, le meurtre du père qu'Artaud veut en somme répéter au plus près de son origine mais *en une seule fois*, ce meurtre n'a pas de fin et se répète indéfiniment. Il commence par se répéter. Il s'entame dans son propre commentaire, et s'accompagne de sa propre représentation. En quoi il s'efface et confirme la loi transgressée. Il suffit pour cela qu'il y ait un signe, c'est-à-dire une répétition.⁹⁵

Privilégier une écriture de la répétition se révèle donc être la manifestation littérale d'une transgression infinie de la Loi, c'est-à-dire plus précisément d'une transgression du Logos, toujours à refaire. « À tous égards, la répétition, c'est la transgression »⁹⁶, écrit Deleuze dans *Différence et répétition*. Dans cet exercice de transgression, il y aurait la volonté et la nécessité de se réconcilier « avec ce dont on fut cruellement séparé »⁹⁷ : les parents et les rapports d'amour/haine entretenus avec ces derniers. Néanmoins, dans *Le Cri du sablier*, chacune des nouvelles apparitions de l'événement qui fut figé dans une temporalité fictive, c'est-à-dire la « scène primitive », ne prendra jamais les allures du *Même*, c'est-à-dire de l'événement originaire, premier. Il en est de même pour les

⁹⁴ A. Artaud, « Artaud le Môme » dans *Œuvres, op. cit.*, p. 1133.

⁹⁵ J. Derrida, « Le théâtre de la cruauté et la clôture de la représentation », *loc. cit.*, p. 366 (C'est Derrida qui souligne).

⁹⁶ G. Deleuze, *op. cit.*, p. 9.

⁹⁷ C. Dumoulié, *op. cit.*, p. 28.

reprises exactes de syntagmes, par exemple, dans le récit. Et c'est ce qui donne force au récit.

Ainsi, à chaque fois que se présente à nous, lecteurs, une des formes propres à la répétition, devons-nous y voir, y comprendre, une évolution temporelle – et non le retour d'un cycle, image spiralée de la répétition pure qui serait propre aux phénomènes climatiques par exemple⁹⁸ – qui annonce une élaboration et une compréhension plus poussées de l'événement initial et des conditions de son apparition et donc qui justifient la nécessité de devoir sans cesse reprendre, réécrire, répéter. C'est la manifestation littérale de « l'éternel retour » nietzschéen.

Car dans l'idée même de la répétition à l'œuvre dans l'écriture delaumienne et dans l'élaboration de son *moi* fictif (d'un *alter ego* qui, dans les récits ultérieurs au *Cri du sablier*, s'affirmera de plus en plus comme n'étant qu'un « personnage de fiction »), nous sentons bien que cette nécessité de réconciliation avec le monde est vouée à l'échec et condamnée à se reproduire. Selon Dumoulié, pour les écrivains cruels, la « fin de la cruauté [serai]t le réel »⁹⁹, c'est-à-dire littéralement dans le passage à l'acte. Mais comme les récits de Delaume semblent aller constamment dans le sens d'un sujet de plus en plus virtuel, l'écriture, placée d'emblée sous le signe du virtuel, semble condamnée à répéter la cruauté du réel, de la « scène primitive », semble condamnée à transposer plus ou moins fidèlement la vérité du fantasme et rend la répétition, en tant que structure de l'écriture, plus ou moins effective. Nous avons parlé en ce sens, reprenant l'expression de Dumoulié, d'une « catharsis restreinte ». Nous chercherons à présent à envisager cet état de fait à la manière de Nietzsche, c'est-à-dire de l'inéluctabilité dans l'écriture d'une

⁹⁸ Impression qui s'avère utopique en fait puisque les conditions spatio-temporelles ne savent que changer, sont constamment soumises à la Différence.

⁹⁹ C. Dumoulié, *op. cit.*, p. 19.

catharsis de l'« éternel retour » sous la forme d'un théâtre tragique sans cesse renouvelé.¹⁰⁰ Ce qui se traduira dans l'écriture delaumienne par la présence perpétuelle d'Artaud, car ce dernier, en tant que *Surmoi* littéraire, est ce « spectre » dont Delaume ne peut se défaire : c'est Artaud qui a donné en quelque sorte naissance et forme à son style. Ainsi, ce théâtre tragique sans cesse renouvelé prendra la forme, désormais indélébile, dans l'écriture delaumienne d'une sempiternelle « traduction-variation », pour reprendre l'expression d'Artaud, du « théâtre de la cruauté ».

Conclusion

L'écriture de Delaume est donc travaillée par les notions de « répétition » et de « cruauté ». Du moins, cet essai aura tenté d'énoncer le caractère répétitif de la cruauté et la cruauté de la répétition à l'œuvre dans *Le Cri du sablier* de Chloé Delaume, en partant de l'hypothèse que Delaume s'inscrit dans une filiation littéraire patrilinéaire qui pose Artaud en tant que figure du père. C'est de cette manière que nous avons posé une analogie entre le « théâtre de la cruauté » d'Artaud et l'écriture de Delaume. Pour Artaud et Delaume, le supplice infligé à la langue-mère est un passage obligé vers la compréhension du meurtre inaugural : celui du père. Mais en restant du côté du virtuel, de l'écriture, ils ne peuvent que reproduire nécessairement le meurtre parce que l'écriture est et ne sera toujours qu'une simple *représentation* du réel – et donc, nécessairement infidèle à ce réel – qui ne demande qu'à se répéter. Comme nous le

¹⁰⁰ Friedrich Nietzsche, « Ce que je dois aux anciens » dans *Le Crépuscule des idoles*, traduit de l'allemand par Henri Albert, Paris, Flammarion, coll. « GF-Flammarion », 1985 [1889], p. 177 et « Éternel retour », *Bonne nouvelle à l'élite des élus*, [en ligne]. [<http://www.webnietzsche.fr/secret.htm>] (20 août 2007).

rappelait Dumoulié, la fin de la cruauté serait pour les écrivains cruels le réel proprement dit : le passage à l'acte dans la *vraie* vie, c'est-à-dire le *vrai* meurtre, celui qui fait les premières pages des journaux à sensation. Ainsi, l'écriture ne peut que s'inscrire dans la répétition du meurtre, car ce dernier ne s'accomplit jamais réellement.

À travers tous les types de répétitions qu'il nous a été permis d'entrevoir en cherchant à caractériser l'écriture delaumienne, nous en revenons toujours à cette idée du meurtre. Le désir initial de Delaume était double : se (ré)approprier son expérience de vie par l'écriture et expérimenter du même coup le langage. Mais la (ré)appropriation de l'expérience s'effacera (ou deviendra secondaire) dans l'écriture de Delaume au profit de l'expérimentation langagière. Cette expérimentation du « Verbe » a pris dans les récits de Delaume et notamment dans *Le Cri du sablier*, nous l'avons vu, la forme d'une mise à mort du langage que l'on connaît par un travail cruel de reprises, de déformations et de subversions des formes et des écrivains cruels qui l'ont précédée. L'écriture de Delaume se bat donc entre le pulsionnel (le travail du *Ça*) et la maîtrise (le travail du *Surmoi*). Delaume hésite, on le sent bien en lisant ses textes, entre une écriture qui s'inscrirait définitivement dans la modernité et une écriture marquée par un certain classicisme. Qu'ajouter de plus que de spécifier que le projet créateur de Delaume poursuit son cours ?

Érosive Thana
(*Récit*)

Note liminaire

VIRGULE n.f. – 1534 ; lat. *virgula* « petit trait, accent », dimin. de *virga* → verge. ♦
Signe de ponctuation (,) marquant une pause de peu de durée, qui s'emploie à l'intérieur de la phrase pour isoler des propositions ou des éléments de proposition.

La virgule proprement dite est donc à la base une « petite verge ».

Et pour cette raison elle sera bannie de ce récit.

Ou à tout le moins elle n'apparaîtra que dans la reprise du discours dominant.

Le discours de l'Homme.

Prologue

Elle ne s'appelait pas. Elle n'avait jamais su. Elle ne disait jamais *Je m'appelle...* car toujours à ce moment précis un blocage onomastique lui obstruait le larynx en lui chatouillant l'épiglotte.

On disait qu'elle s'appelait Thana. Comme le fleuve de l'Inde. Elle ne savait pas. Elle avait oublié. Elle affirmait être et s'appeler ELLE. Tout simplement. Comme ça à l'envers à l'endroit ELLE arrivait à croire qu'ELLE était fidèle à ELLE-même. Comme ça quand ELLE se mirait dans un miroir à l'endroit à l'envers ELLE demeurait la même. ELLE était. C'est tout ce qui comptait. Mais ELLE n'avait jamais cru que parce qu'ELLE était ELLE existait par ailleurs. ELLE croyait qu'à ce sujet les gens se méprenaient souvent. Pessoa a écrit *Si je veux dire que j'existe je dirai « je suis »*. ELLE se rappelait cela. Mais ELLE n'avait jamais su prêter foi aux paroles d'un être qui forniquait avec *Alter Soares* son double son ennemi.

ELLE était. Oui. ELLE était comme on dit je suis femme. Et puis l'oublie. ELLE était comme on dit je suis Femme. Et puis se renie. Car elle savait n'être qu'un dérivé étymologiquement latin. *Femina*. ELLE était ELLE déclarait n'être que le produit d'une logatomique union inventée par l'homme pour l'inculper. Celle de *fe* et de *minus*. ELLE était celle qui a le moins de foi celle qui doute.

ELLE était donc l'Élue. Celle qui devait se renier trois fois avant que ne retentisse le chant du coq aux premières lueurs de l'aurore.

Premier reniement

**« Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face,
car moi, l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux »**

(Exode 20, 3-5)

C'est à l'Institut Albert-Prévost qu'ELLE avait fait vraiment fait la connaissance d'Hubert. D'Hubert Aquin. Un des plus illustres pensionnaires de cet établissement psychiatrique situé sur le boulevard Gouin à Montréal. Hubert Aquin qui au terme d'une excursion périlleuse à saveur terroriste au début de l'été 1964 y avait été transféré pendant quelque temps. Cette incarcération asilaire avait d'abord été précédée d'une incarcération pénitentiaire à quelques rues de là à la prison de Bordeaux. Ce séjour à l'ombre avait été de courte durée. Juste le temps nécessaire donné aux fonctionnaires justiciers de déterminer ce qu'on allait faire de ce révolutionnaire psychiquement désarmé qui agissait en solitaire. Du moins le croyait-on.

C'était après avoir lu et relu ses livres qu'ELLE avait trouvés dans la bibliothèque de l'Institut qu'ELLE avait été frappée par la foudre à la fois révolutionnaire et nihiliste de cet écrivain féru d'érudition. ELLE avait donc trouvé ce qu'ELLE avait toujours cherché. ELLE avait enfin trouvé ce frère (ou ce père ?) qu'ELLE n'avait jamais eu. Ce frère de sang épris de révolte contre une société qui se refusait à toute lucidité. C'est en lisant ses livres que sa rage contre cette société s'était accentuée. ELLE voyait en lui en ses livres le signe d'une révolte. Mais pas d'une révolte spécifiquement politique. Non. La fatigue du Canada français était déjà depuis quelque temps déductible de toute assurance collective. Les Canadiens français avaient

été relégués aux oubliettes. Remplacés par des Québécois plus ou moins fervents. C'était l'éternel retour des vaincus au bercail.

De ses lectures et rélectures d'Aquin ELLE entrevoyait plutôt le signe d'une révolte d'un degré supérieur. D'une révolte métaphysique en quelque sorte. D'une révolte contre la révolte. Contre l'oppression. D'une révolte contre toutes les formes d'asservissement des corps et des âmes.

Cette rencontre fulgurante entre ELLE et Aquin avait donc signé le début de la révolte. De sa révolte à ELLE. De sa révolte livresquement armée. Contre une société répressive. À tous les points de vue. Contre une société qui se croyait se disait se vantait d'être *avancée* mais qui dans les faits c'est-à-dire dans ses paroles ses actions et surtout ses silences se montrait toujours aussi réfractaire à certains changements. De façon bien déguisée il fallait l'avouer.

ELLE n'était pas seule dans cette révolte. Une cohorte de femmes suivait derrière. Mais en silence. ELLE avait donc décidé de prendre les devants. De brandir le drapeau rouge des revendications. Et c'est en Hubert qu'ELLE avait trouvé le désir le courage la détermination de prendre les armes citoyennes. ELLE aurait voulu trouver et s'appuyer sur une femme de lettres. Trouver Notre Mère à toutes dans la petite masse des élues potentielles. Mais ELLE ne l'avait pas repérée. Ou plutôt ELLE n'avait pas été convaincue. Et puis surtout personne n'y aurait cru. ELLE savait. ELLE savait le culte du dieu *Phallus* bien ancré dans les consciences. ELLE savait que l'Éternel notre Dieu quel qu'il soit portait les habits de l'Homme.

ELLE avait donc célébré Hubert. Hubert Aquin l'Éternel son Dieu. Hubert Aquin qui était là toujours là auprès d'ELLE. Hubert Aquin le Spectre des spectres. Hubert Aquin le Hamlet des temps modernes. Hubert Aquin qu'ELLE appelait simplement

Hubert en signe d'intimité ou pour lui signifier qu'ELLE était cette complice déguisée d'anonymat qui se terrait avec lui dans le maquis.

ELLE avait ainsi réussi ce terrible tour de force de lui parler. De s'entretenir avec celui dont on ne se plaisait désormais qu'à célébrer le cadavre. ELLE ELLE lui parlait. ELLE ELLE avait compris que pour s'approcher de quelque chose de quelqu'un pour apprivoiser cette chose ce quelqu'un il fallait savoir écouter bien écouter les bruissements de ce monde. Savoir porter attention aux signes laissés par les lettres mortes. ELLE avait donc appris à écouter les morts et leurs messages de révolte.

Alors ELLE l'avait écouté. Lui. Hubert. Hubert Aquin. ELLE avait lu et relu les derniers vestiges de cet homme qui avait cru un jour tout possible. Et qui avait compris aussi un autre jour que tout était fini.

Ils se parlaient donc quotidiennement. Organisaient des messes basses ensemble. C'était le début des hostilités face à une société qui d'emblée leur refusait tout ... même l'asile.

Institut Albert-Prévost, Cartierville, Été 2003

Je l'ai revue tu sais Hubert la demi-folle qui troubla ta sieste en cette canicule de l'été 64 ! Tu sais celle qui arpente toujours les corridors de l'Institut ! ... Et je l'ai fait ! ... J'ai posé le geste fatal qui t'avait démangé jadis ! ... J'ai mis en acte le scénario que tu avais imaginé pour l'éradiquer ... J'ai enfin réussi à créer la beauté homicide !

Cela s'était passé très rapidement. En un seul souffle. La demi-folle avait soudainement surgi dans le corridor menant à la salle commune où ELLE s'était réfugiée en la compagnie d'Hubert. Comme à ses habitudes ELLE s'était installée barricadée dans un coin de la salle. Des livres. Beaucoup de livres ses livres à lui Hubert formaient les remparts de sa forteresse. ELLE avait troqué sa tour d'ivoire pour une barricade livresque dont Aquin était le premier commandant parce qu'il avait de l'expérience. C'est dans cette forteresse qu'ils s'étaient échangés des aveux voraces de destruction. Eux qui avaient été à la fois les seuls combattants et résistants de leur département respectif dans l'Institut. Et ils étaient prêts à contre-attaquer. Ils étaient parés pour résister à l'assaut et les manipulations de l'ennemi.

Dans un élan brusque convulsif agitée de gestes saccadés la demi-folle s'était donc avancée vers eux et avait baissé son pantalon et arraché sa petite culotte en criant hurlant vociférant comme une véritable possédée. En une fureur incantatoire démoniaque pithiatique la demi-folle l'avait crié. Elle avait osé révéler l'insaisissable putridité de sa condition.

Ils m'ont rasée les hosties ! Ils m'l'ont toute rasée les chiens sales !

En moins de deux ELLE était debout dressée les muscles bandés comme un arc. ELLE ne pouvait concevoir que la demi-folle puisse venir troubler la paix de ce lieu. La paix liée à cet échange intemporel inédit. Entre ELLE et Hubert. ELLE s'était élancée promptement vers la demi-folle. Prête à tout sacrifier pour sauver leur race. ELLE lui avait sauté dessus lui avait tiré les vers du nez l'avait suppliée de se taire de disparaître. Puis ELLE l'avait assommée bêtement comme on abat avec une massue en un geste sûr précis calculé les stupides vaches qui broutent l'herbe des champs.

Pour brouter la demi-folle broutait broutait broutait. Tous les cons qu'elle rencontrait. Elle s'en délectait en redemandait se soulait de cyprine. La demi-folle c'était Christine la doyenne des patientes de l'Institut Prévost. Christine qui avait fini par trouver une demeure dans cet asile depuis qu'on l'y avait incarcérée alors qu'elle venait de tuer sauvagement sa demi-sœur et sa mère adoptive. Christine à la longue chevelure rousse. La rousse Christine. Qui n'avait pas toutes ses dents. On l'appelait la rousse édentée. La rousse édentée à la langue fourchue. Détestée par tous les patients de l'Institut. Surtout dans le département des femmes. ELLE plus qu'aucune autre. ELLE la considérait comme étant la purulence des pauvres aliénées. La pute de service des nymphomanes incurables de tout le département. Son comportement lui apparaissait inacceptable déplacé abject totalement vil. La rousse édentée à la langue fourchue était vite devenue la plaie vénérienne du département. L'incarnation herpétique de la condition féminine. Elle était celle dont il fallait se méfier celle dont il fallait se départir. Son corps n'était plus qu'un amas de miasmes pestilentiels infectieux. Alors ils l'avaient tondue. En un acte purificateur salvateur comme l'immolation de l'agneau christique. Les gardiens zélés de l'Institut avaient pris un malin plaisir à raser cette rousse chatte. Christine portait à présent la marque infamante de la tonsure cléricale sacrificielle.

ELLE l'avait tuée d'une fureur verbale assassine. ELLE s'était débarrassée de ce surplus roux de chair. ELLE lui avait fracassé le crâne à force d'oxymores. ELLE l'avait invectivée injuriée. ELLE fulminait pestait contre cette incurabilité qui était infligée à tous ses sens.

La rousse édentée s'est affaissée sur la page abrahame Hubert agonisant dans le sang de tes mots. Hubert oh Hubert tu aurais sans doute joui de cette débandade !

ELLE osait l'espérer du moins. Se plaisait à l'imaginer et à le crier. Hubert Aquin revivait à travers ELLE. Il ressuscitait au travers des flots de paroles sacrilèges que crachait sa gueule béante. ELLE avait à cet instant précis propagé l'infection de sa descendance. La filiation contagieuse de sa verve assassine.

Nous serons frères par le sang que nous ferons verser un jour plus encore que par le sang noir qui coule dans nos veines !

Ce qu'ELLE scandait ELLE affirmait que c'était lui Hubert qui le lui avait susurré un jour à l'oreille.

Voilà c'était fait. Par ses paroles ses gestes ELLE croyait que la filiation patrilinéaire avait opéré sans heurt.

Mais cet instant suprême au sein de cette vie maudite et close n'avait malheureusement pas duré. La rousse édentée s'était relevée avait crié de toutes ses forces avait alerté tout le département par ses grognements incessants. Ses acolytes en blouse blanche avaient fait rapidement irruption dans la salle commune. Ils n'avaient pas compris avaient décliné l'invitation à changer de camp avaient refusé de devenir les complices d'un crime qu'ils avaient pourtant eux-mêmes orchestré. ELLE en était convaincue et ELLE cherchait à les en convaincre.

On l'avait immobilisée attachée et jetée dans les bas-fonds de la conscience humaine. ELLE vociférait hurlait se débattait.

Eh ! Vous vous êtes trompés ! Eh ! Vous n'avez rien compris ! J'ai fait ce qu'il fallait faire ! Mais écoutez-moi bande de caves incultes ! Je nous ai sauvés ... tous ! Dis-leur Hubert ! Dis-leur que tout le monde ici en ferait autant avec plaisir ! Dis-leur ce que c'est que de tuer ! ... Quel beau geste c'est ! ... Quel projet merveilleux et assainissant ! ... Quelle superbe preuve de force et de raison cela démontre ! ... Dis-

leur Hubert que je les ai protégés ! Parle-leur de la purulente décadence à laquelle je les ai soustraits !

.....

Mais ce dernier se taisait. Démissionnaire précoce Hubert laissait faire. Il n'avait plus la force de combattre l'infamie colonisatrice comme il avait toujours osé le faire et qui l'avait fait sortir au grand jour maquisard fervent mais oh combien impatient un matin de juillet près de l'Oratoire les armes dans le coffre de sa voiture et le cœur en bataille.

Hubert se taisait.

Les vers avaient eu raison de lui. C'était le retour à la terre pour ce cher Canadien français fatigué si fatigué.

Mais ELLE ne lui en voulait pas. Non. ELLE ne lui en voulait pas. ELLE avait toujours cru ELLE avait toujours dit

Il y a un temps pour tout ... bien sûr ... même pour mourir.

Enfermée depuis quelque temps déjà dans la salle d'isolement de l'Institut lentement ELLE avait fini par se calmer. C'est ainsi qu'ELLE avait volontairement cherché à retracer l'anamnèse de ses premières rencontres avec Hubert. ELLE parlait à voix haute. Ses paroles se répercutaient dans cette chambre d'écho épurée.

Tu te rappelles Hubert ? Tu te rappelles le premier contact de ma main moite avec la surface rugueuse de cette édition du Cercle du Livre de France ?

ELLE lui demandait ELLE demandait à Hubert s'il se rappelait les petits mots qu'ELLE lui écrivait en marge pour lui souligner toute la fierté tout l'enthousiasme qui la transportaient à la seule idée de vivre avec lui un jour enfin le prochain épisode. ELLE lui demandait ELLE demandait à Hubert s'il se rappelait les mots *TES MOTS* ! criait-ELLE qu'ELLE soulignait surlignait récitait déclamait à tous les vents à tous les passants figés dans leur passivité neurasthénique.

Tu t'en souviens Hubert n'est-ce pas ?

.....

Il ne répondait pas. Hubert ne répondait pas.

ELLE renchérisait. ELLE ne portait pas attention à ce silence. À *son* silence marqué. Ses cris faisaient maintenant place à une réflexion muette. Prostrée devant le mur de cette chambre de passage ELLE se balançait d'avant en arrière et marmonnait des aveux ratés des aveux tarés. Prostrée devant le mur des lamentations ELLE confessait une bonne fois pour toute l'inutilité de sa lutte. De *leur* lutte.

Car ELLE croyait désormais qu'il n'y avait de place que pour des oraisons jaculatoires en son honneur. En l'honneur d'Hubert. C'était prostrée devant le mur blanc entourée des livres d'Hubert que. Les livres qu'ELLE avait réclamés. Les livres qu'on lui avait balancés un après l'autre à coups de porte entrebâillée afin d'avoir quelques moments de paix. Les livres dont ELLE s'était jalousement entourée. C'était prostrée devant le mur blanc dans sa cloche de verre qu'ELLE avait lu relu proclamé récité les cantiques scandé les louanges de la désillusion aquinienne. C'était dans sa cloche de détresse qu'ELLE avait déchiré rectifié dévoré des pages entières de ses paraboles de ses prophétiques phrases. ELLE savait le destin inéluctable qui leur était réservé et ELLE le criait cherchant ainsi à le repousser.

Il n'y a plus de place pour nous ici ! Il n'y a plus de place pour les terroristes verbaux en ce monde les pestiférés lucides ! Tout est fini !

Oui. Tout était fini. C'en était fini d'eux ELLE le savait à présent. ELLE savait aussi qu'Hubert l'avait compris bien avant ELLE. Qu'il l'avait pressenti. Mais ELLE n'avait pas porté attention à cela. ELLE avait passé outre. ELLE savait désormais qu'il y aurait toujours trop de rouses édentées et de gardiens zélés partout où ELLE serait partout où ELLE irait. ELLE savait désormais combien il y aurait toujours trop de médiocrité mortifère dans l'air ambiant.

ELLE se confessait une bonne fois pour toute de s'être reniée. Mais ELLE savait. ELLE savait qu'il était trop tard maintenant ...

.....

À présent ses sens semblaient l'avoir abandonnée. Un voile fuligineux de néant l'avait assaillie l'avait asphyxiée l'avait entourée l'avait clouée au lit l'avait emprisonnée l'avait tenue prisonnière par sa verge fertile.

D'une violence inouïe on l'avait pénétrée. Hubert l'avait pénétrée. Car ELLE savait que c'était lui. ELLE savait qu'il n'y avait que lui pour oser se fondre en ELLE. Même si souvent d'autres hommes étaient venus la tourmenter. Même si parfois d'autres hommes étaient arrivés à la prendre par surprise étaient arrivés à la prendre par derrière.

.....

ELLE gisait à présent dans la mare visqueuse du vice incestueux. Les jambes flageolantes. Souillée de nocturne.

Toi et moi toi en moi Hubert ! Ah oui ! ... Notre union est impossible mais tellement attirante Hubert ! Oh Hubert ! Hubert mon totem adoré !

ELLE avait joui et souffert et joui et souffert. Car ELLE savait. ELLE savait que leur postérité serait nécessairement avortée. ELLE savait qu'ils devaient maintenant partir.

Hubert ... il est maintenant temps de partir ! ... Il est plus que temps de partir !

C'est ainsi que totalement lubrifiée dans cette salle sans fenêtre ELLE *était descendue au fond des choses* et s'était laissée couler au fond du lac Léman emportée par un flot de fiel.

ELLE ne répondait jamais à. ELLE apostrophait. Les morts. ELLE apostrophait les morts. Ses morts.

Ceux qui écrivent. Les morts écrivailleurs. Ces violeurs de l'esprit. Ceux qui disent je m'appelle et puis s'en vont. Hubert et puis les autres. Qu'ELLE appelait familièrement par leur prénom. Toujours. Pour fuir les patronymes. Qui seuls ont trop longtemps figé une descendance.

ELLE chiait du mort. Du mort lettré. Et bien mâché. Ah ça oui. ELLE disait *j'irai sous ton ciel et je serai ton fécal !* ELLE chiait un tas bien compact mais pas toujours frais.

ELLE ne répondait jamais à. ELLE apostrophait. Les morts. ELLE apostrophait les morts. Ses morts.

Ceux qui n'écrivent pas mais agissent. Aussi. Les morts kamikazes. Ceux qui disent je n'ai jamais su m'appeler et puis s'en vont. Du mort pas frais. Indigeste. Ah ça

oui. ELLE disait *je n'irai pas sous ton ciel bien que je sois ton fécal !* ELLE chiait un tas sanguinolent qui se collait aux parois.

L'important lui avait-on dit un jour sombre de surcroît comme il y en a tant est de savoir s'essuyer à temps.

ELLE était donc bel et bien descendue au fond des choses. Totalement lubrifiée. Et ELLE s'était laissée couler au fond du lac Léman emportée par un flot de fiel. Oui. Fielleuse et visqueuse réminiscence. On ne peut décidément pas descendre plus bas. Que ce soit le lac Léman ou un autre plan d'eau n'y change rien. Il n'y a pas de plan B. Il n'y en a jamais eu.

On dit souvent que le corps humain est constitué de deux tiers d'eau. À vrai dire c'est un fait. La science est là pour nous le prouver. L'âme pèse bien peu dans la balance. On dit aussi que l'eau est source de la vie. Qu'elle est nécessaire pour la survie de l'organisme. Ainsi ELLE avait décidé de croire que c'était son corps qui avait toujours fait défaut. Qu'ELLE souffrait simplement d'un déséquilibre aqueux.

Alors ELLE avait bu.

ELLE se rappelait cela. Comment ELLE s'était soulée à la fontaine jaillissante d'eau-de-vie. Assez pour s'y noyer car jamais cette fontaine ne se tarit.

Et qui a bu boira. C'est du moins ce que dit le proverbe.

Ainsi ELLE avait bu.

Et qui a bu coulera. À flots. Et se noiera. Forcément.

Se noyer dans des souvenirs qui ne veulent et ne peuvent resurgir. Se noyer dans un stress post-traumatique qui efface tout qui submerge tout.

Douces descentes et fébriles remontées dans les méandres de la mémoire. Mais sans jamais atteindre une quelconque rive.

On ne pouvait décidément pas descendre plus bas. *Ah ça non !* ELLE avait assuré. Mais comme Thomas ELLE n'avait toujours cru que ce qu'ELLE voyait. Comme Thomas ELLE n'avait toujours cru que ce qu'ELLE touchait. Et ELLE avait voulu toucher le bas. Y mettre le nez. S'y écraser la figure.

ELLE n'avait trouvé qu'un seul moyen pour parvenir à ses fins. Celui de tester la loi de Newton. De mettre cette fois le fils Isaac à l'épreuve. De l'acculer au pied de l'arbre de la connaissance. Une pomme mûre dans le gosier. ELLE avait cherché à défier la loi de l'universelle gravitation. La loi de l'attraction des corps. Se faire croire qu'il y aurait certaines exceptions certains corps qui ne répondaient pas aux lois de la Nature. Ne serait-ce qu'un seul corps. Son corps.

Il lui avait fallu pour cela sortir de l'eau un moment. Détacher Virginia et ses sœurs de la pierre à laquelle elles s'accrochaient désespérément et qui les faisait couler dans le lac la rivière le fleuve. La pierre qui les reliait au sac utérin de la Mer.

Il lui fallait passer au stade supérieur car depuis toujours ELLE était fascinée par les chutes. Quelles qu'elles soient. Chute de tension. Chute de régimes totalitaristes. Chutes des corps dans l'espace. Oui. Surtout la chute des corps dans l'espace.

ELLE savait que pour s'élever l'âme l'esprit il fallait renforcer d'abord le corps. Le rendre inébranlable. Comme le faisait son semblable c'est-à-dire son ennemi : l'Homme. ELLE savait que l'âme avait besoin de se frotter à de rudes épreuves afin de passer le PAPtest du Jugement dernier. ELLE croyait ainsi qu'ELLE devait affronter

(mais surtout confronter) le coefficient produit par le frottement de deux corps l'un contre l'autre. Son corps petite particule de poussière se froterait ainsi au corps matrice la Terre d'où il est issu et finirait par s'y disséminer. Finirait par se fondre dans la masse poussiéreuse des particulaires. Désormais ELLE serait corps terrestre d'entre les corps terrestres.

ELLE pesait 80 kilos et mesurait 5 pieds 11. Le compte était parfait. ELLE était prête à tout. ELLE connaissait la règle. Seuls les plus robustes parviennent à survivre ... et vaincre. C'est-à-dire passer de l'autre côté. Passer la frontière sans trop de difficultés. ELLE savait. Seuls les corps-pieu atteignent le royaume des cieux.

Une des lois de la physique mécanique stipule que plus la distance est grande entre le corps en suspension et son point de chute plus ce même corps acquerra de la vitesse et s'écrasera avec fracas. Le crash sera de toute évidence inévitable. Quelle que soit la distance que ce corps devra parcourir. Il existe une formule pour définir la vitesse à laquelle ce corps se dirigera vers son point d'écrasement :

$$V^2 = 2 \times g \times h$$

Ce qui signifie à peu près que tout corps en chute libre est attiré par la Terre le corps matrice avec une vitesse égale à la racine du double produit de la force d'attraction des corps vers la Terre (la gravité, qui équivaut à 9,81) avec la distance qui sépare ce même corps de la Terre. Ainsi plus la distance est grande entre un corps en chute libre et la Terre son point d'écrasement plus la vitesse qui en résulte s'accroît. Mais ce qu'on doit surtout retenir c'est que tout corps est irrémédiablement attiré vers la *Mater* la Terre sa

nourrice. Qu'on en revient toujours là. Puisque tout corps est une particule du grand Tout. Puisque tout corps est tiré de la côte de la *Madone donna*.

Et puis, ELLE savait aussi que personne n'irait vérifier la vitesse de sa chute. Et encore moins la force produite par le frottement de deux corps l'un contre l'autre.

Néanmoins ELLE s'interrogeait. ELLE n'avait toujours su que s'interroger. Qu'arriverait-t-il d'un corps-âme sur le bord du précipice souillé d'impuretés ? Que deviendrait la formule devant un corps imbibé d'alcool ? Exercice fastidieux mais qui lui semblait nécessaire. ELLE se rappelait. ELLE se rappelait parfois ses cours de physique au collégial. ELLE se rappelait que l'alcool est un gaz et que comme tout gaz il a une masse volumique inférieure à celle de l'eau. Que cela devrait venir nécessairement biaiser les résultats. Que ces nouvelles données devraient en principe jouer un rôle dans le calcul de la masse d'un corps.

Mais ELLE se rappelait. ELLE se rappelait et savait aussi qu'il ne fallait pas tenir compte de ces nouvelles données. Parce que. Parce que la masse d'un corps ne joue aucun rôle. Que la masse d'un corps ne fait pas varier la vitesse à laquelle ce dernier chutera. Que seule la hauteur compte. Qu'au final seules les âmes élevées possèdent ce privilège.

Mais ELLE ne connaîtrait jamais les véritables résultats tirés de son analyse. Car ELLE avait oublié la hauteur du sommet où ELLE se trouvait avant de retomber. ELLE n'avait pas la force de porter le problème à sa résolution. ELLE n'avait jamais cru à ces débuts et à ces fins. ELLE se rappelait surtout qu'au Collège et à l'Université ELLE buvait trop. Et donc que déjà à cette époque ELLE oubliait beaucoup de choses. Mais ELLE n'avait pas échoué à ses cours. ELLE avait obtenu son diplôme. Ses diplômes.

Mais ELLE ne se rappelait plus très bien comment ELLE avait fait pour passer aux études supérieures.

Qu'arriverait-t-il donc à ce corps impur ? Qu'arriverait-t-il à *son* corps aqueusement déséquilibré à la base et gazeusement surdosé au final ? ELLE savait. ELLE avait dit. Quoi qu'il en soit une chose est sûre : Eau + Alcool = un corps lourd à l'âme plus légère.

Et Newton avait refusé de lui répondre. Bon il est vrai ELLE avait su bien su le faire taire en lui enfonçant comme il se doit la pomme d'Adam dans le gosier. Mais n'empêche ELLE se disait quand on est un homme de science on ne peut pas se permettre de ne pas prendre position dans l'univers ...

Il n'avait fait qu'un seul geste. ELLE se rappelait cela. Levant bien haut son index il avait mimé la chute la descente aux enfers. ELLE avait su ce que voudrait dire désormais être mise à l'Index. Et du coup ELLE avait aussi compris qu'il la condamnait. Qu'il la condamnait à retourner à son état de *poussière tu redeviendras poussière*. ELLE avait compris que même en se mettant au régime ou en sevrage ELLE ne pourrait prétendre éviter les préceptes de la Loi. Celle de l'Homme. La Loi gravitant autour de l'Univers.

Comme tout régime. Donc. Régime du corps ou des âmes. Comme tout régime un jour ou l'autre elle devrait chuter. Inévitablement ELLE chuterait. Pourquoi donc se serait-ELLE arrêtée dans sa chute ?

ELLE venait de sortir de ses rêveries. Ici la chute était depuis longtemps consommée. ELLE était accroupie dans la salle d'isolement et ELLE ne savait plus très bien où ELLE en était qui ELLE était à présent. Mais ELLE ne l'avait jamais vraiment su à vrai dire. Toutes ses pensées s'étaient toujours chevauchées bousculées s'étaient constamment entredéchirées. Ses pensées avaient toujours su bien su jouer à la guerre. Ses pensées savaient jouer à qui sera le plus fort vaincra survivra. Car la vie n'était et ne sera toujours qu'un jeu ELLE disait souvent.

Cela devait faire plus d'une journée qu'ELLE avait été cloîtrée dans cette salle sans fenêtre. C'est du moins ce qu'il lui avait semblé. Dans cette salle on ne lui avait laissé qu'un matelas qu'un drap et qu'une chemise d'hôpital en guise de pyjama. Ce qu'ELLE nommait *le kit de survie du concentrationnaire*.

À vrai dire à chaque fois qu'on la laissait croupir dans cet espace clos ELLE arrivait à ne plus savoir depuis quand ELLE s'y trouvait murée. Et comment aurait-ELLE pu le savoir ? Le Temps semblait irrémédiablement se figer dès le moment où les infâmes bourreaux la jetaient dans ce qu'ELLE appelait le cachot des demeures.

Les minutes défilaient ainsi au rythme des heures. ELLE en était convaincue. Dans ces moments qui n'en étaient pas plusieurs mais à chaque fois un seul et même moment ELLE ne possédait plus de références physiques pour fixer le mouvement perpétuel de la grande roue du Temps. ELLE avait beau tourner en rond ELLE n'entendait pas résonner les pas du Temps. Qui font tic-tac tic-tac *step by step foot by foot*. Encore et toujours. En vogue la musique de Cronos ! Qui goutte après goutte lui

fracassait le crâne. *Tic-tac tic-tac tic-tac*. Le croissant homicide du pendule dans le puits. ELLE se nappait de temps phréatique.

Les heures devenaient ainsi une donnée indifférenciée. Les heures minutes secondes dictées par le tempo tiqué finissaient par lui être indifférentes. Et puis le Temps soudainement cessait d'avancer. Il se rétractait.

Et à chaque fois. À chaque nouveau séjour il faisait *noir noir noir*. Et ELLE ELLE voulait cherchait désespérément à *voir voir voir*. Mais il faisait de plus en plus noir ... constamment ... partout ... autour d'elle ... dans sa tête ... vautreée dans ce caveau ... irriguant dans le caniveau asilaire des fluides de souvenirs et des bribes de reliquaires mémoriels ... Le Temps se rétractait. ELLE se figeait cataleptique.

Alasie sa voisine de la chambre 213 qui venait du Grand Nord de Ivujivik plus précisément lui avait dit un jour que là-bas là où elle vivait il arrivait qu'il fasse noir matin et nuit pendant plusieurs jours puis clair matin et nuit pendant plusieurs autres jours. Que c'était comme ça bon an mal an. Que tout ça c'était normal. Que c'était simplement une question de climat de latitude de position dans l'espace-temps. Et qu'on s'habitueait. Qu'elle elle était née là-bas et que donc ça faisait partie de son biorythme. Qu'on s'habitueait. Donc. À la longue. Comme elle avait appris à s'habituer à vivre ici dans le Sud comme elle disait. Dans le Sud où il fait jour et nuit à en perdre la raison.

ELLE savait ELLE qu'ELLE ne saurait s'habituer à vivre constamment dans le noir. ELLE savait ELLE que ce n'est pas humainement possible de vivre ainsi dans la noirceur. En ayant tout oublié de ce qui l'avait définie comme personne. En tant qu'individu. En tant qu'étant ayant été. Avant l'incident. Dont ELLE n'avait aucun souvenir. Avant l'incident qu'on lui avait raconté. À de multiples reprises. Et qui avait disait-on défini sa vie. Incident qui avait défini ce qu'ELLE était et ce qu'ELLE serait

désormais. Incident qui l'avait conduite ici à Prévost. On ne lui parlait qu'en terme d'*incident*. ELLE exécrait cela. ELLE exécrait les paraphrases du milieu psychiatrique. Mais ELLE faisait confiance à sa cyclothymique lucidité. Qui saurait un jour ou l'autre se révolter et refuserait de continuer à se plier à se contraindre à plus forte qu'ELLE. ELLE s'était permise d'y croire. S'était accrochée à la ferveur du croyant qui n'a plus que sa croyance pour persister à tenir tête à la vie.

Mais en attendant ... de la noirceur ... toujours plus de noirceur ...

Le silence régnait autour d'ELLE. À chaque fois. À chaque nouvelle mise à l'écart. Mais en ELLE toujours dans sa tête les tumultes s'amplifiaient. Surtout. ELLE l'entendait *lui*. Hubert. ELLE l'entendait lui dire combien il trouvait cette situation insupportable. Combien leur emprisonnement étouffait leur possibilité d'action.

La psychiatrie est la science du déséquilibre individuel encadré dans une société impeccable ! Elle valorise le conformiste, celui qui s'intègre et non celui qui refuse ! Elle glorifie tous les comportements d'obéissance civile et d'acceptation ! ... Ce n'est pas seulement la solitude que nous combattons ici, mais ... mais cet emprisonnement clinique qui conteste notre validité révolutionnaire !

Et il en rajoutait. À chaque fois. Il lui disait sans cesse combien il en avait marre de cette vie. De cette vie poisseuse. À rester accroupi sur soi-même. À s'introspecter. À chercher à s'injecter du soi dans l'âme. Oui. ELLE l'entendait répéter

Que vienne l'amnésie totale ! Que vienne la grande saignée !

De la noirceur ... toujours plus de noirceur ...

Qu'il est long d'en finir avec soi-même !

Oui. Qu'il était long d'en finir avec le soi. Il n'avait pas tort en un sens. ELLE acquiesçait partageait son dégoût pour cette existence. ELLE savait la vie insupportable injuste infecte.

Mais ELLE en avait assez de l'entendre. Lui aussi. Lui aussi il était insupportable comme cette vie. Lui qui avait quitté cette vie ... mais continuait à la hanter. Il infligeait sa mort à la vie. Hubert lui infligeait sa mort. À ELLE. Surtout. Hubert lui infligeait sa mort en lui soufflant à l'oreille le souffle morbide d'une destinée encore possible. Il la laissait dans l'attente d'un épisode prochain qui n'arrivait pas à advenir. Hubert lui susurrant sa petite mort dans le creux de l'oreille. Partout sur son corps. Partout dans son âme et conscience. Partout en ELLE petit corps terrestre encore affligé du souffle de la vie.

Hubert ! ... Hubert toi aussi tu es insupportable ! ... Tais-toi !

ELLE aurait aimé tellement aimé qu'il lui foute la paix une bonne fois pour toute.

Fous-moi la paix bon sang ! ... Tu entends ? Tu entends dis-moi ?!

Juste un moment un tout petit moment ELLE aurait aimé ne plus l'entendre lui raconter ses histoires. Que ses histoires. Des histoires de morts de spectres de revenants.

ELLE aurait aimé qu'il comprenne qu'ELLE n'arrivait plus à penser. Juste un moment un tout petit moment arriver à penser à réfléchir par elle-même.

Mais il n'arrêtait pas de parler ! ELLE disait ELLE criait ELLE implorait son silence.

Tu ne t'arrêtes donc jamais ! ...

ELLE aurait aimé qu'il comprenne bien ce qu'ELLE cherchait à lui dire. Qu'ELLE ne voulait plus rien savoir de lui à présent.

Hubert. Je n'ai pas besoin de toi. Tu entends cela ?!

Que lui et ses inventions de mort l'importaient peu au fond. Qu'ELLE ne voulait plus dépendre de qui que ce soit. Et surtout pas de lui. Surtout pas de lui dans ces moments difficiles. Lui qui avait déjà capitulé. ELLE savait cela. Soi-disant parce qu'il était fatigué si fatigué de tout ça.

ELLE se voulait seule responsable de ses actes de ses pensées de ses allées et venues pour un moment. ELLE ne voulait être responsable que de ce qu'ELLE aurait apprivoisé. ELLE ne voulait être responsable que de ce qui veut de ce qui sait se laisser apprivoiser. Et lui il ne le savait pas. Hubert avait toujours refusé l'embrigadement.

Il s'imposait. Hubert savait s'imposer et imposer tout de sa vie et de sa mort. Mais se laisser apprivoiser il ne savait pas.

ELLE ELLE aurait voulu bien voulu apprendre à l'apprivoiser apprendre à mieux le connaître. Car on ne connaît bien que ce que l'on apprivoise. ELLE savait cela. Mais on ne peut apprivoiser la mort. Ce qu'il était. Un mort. Mort-né.

Je n'ai pas besoin de toi Hubert ! Car tu es mort ! Fauché par la moissonneuse de terre fertile ! Fauché par la Mort ! ... Elle t'a bien eu n'est-ce pas ?! Car tu es mort petite mort ! ... Je n'ai pas besoin de toi Hubert ! ... Tu entends ?! Je n'ai pas besoin de toi !

ELLE croyait ne pas avoir besoin de lui. Ne plus avoir besoin de lui désormais. Mais ELLE croyait aussi n'avoir besoin de personne ... Qu'il était trop tard désormais pour entreprendre quoi que ce soit qui la ramènerait à la lumière.

.....

C'était ainsi qu'enfermée seule avec ses délibérations ELLE avait fini par décider qu'ELLE se laisserait dépérir dans cette mansarde poisseuse.

Qu'ils aillent tous se faire paître ailleurs ou se repaître !

Que lui importait tout cela. Cela lui était devenu bien égal à vrai dire ...

Qu'ils aillent tous se faire paître ailleurs ou se repaître ! ... Sur la terre des hommes ! ... Voilà ! ... Qu'importe !

Ainsi ELLE avait décidé de ne pas appeler ceux qu'ELLE nommait ses bourreaux soit pour aller aux toilettes soit pour manger soit pour tenter de négocier sa possible libération de ce caveau. Encore moins de cet asile immaculé par les bonnes volontés du grand système.

.....

Voilà ! ELLE avait tranché. ELLE continuerait de se taire ... ELLE feindrait le mutisme de l'idiote ... ELLE refuserait d'ouvrir la bouche pour énoncer quelque parole que ce soit ...

.....

Mais qui s'en soucierait ?

Qui s'en souciera ?! Vous êtes tous issus de la même pourriture humaine ! Vous n'êtes que des bêtes hirsutes et stupides qui vagissent au sein d'un univers qui vous est hostile dès le départ ! ... Et dont je fais partie !

.....

Et puis le monde les gens n'avaient pas besoin d'ELLE. ELLE avait fini par le croire ...

Mais j'ai encore moins besoin d'eux ! ... de VOUS ! ... de vous tous !

ELLE avait fini par le dire. Le crier à la face du monde.

Et que dire de la Mort ?!

En effet que dire de la Mort ? La Mort ELLE la portait en ELLE. ELLE savait cela ...

La Mort est mienne ! La Mort m'est familière !

.....

C'est ainsi qu'ELLE avait pleinement décidé qu'ELLE demeurerait dressée dans cet entre-deux dégradant mais tellement rassurant.

Le confort avant tout !

ELLE disait.

Le confort avant tout ! C'est une évidence !

Qu'elle répétait.

.....

ELLE savait n'être pour eux chacun d'entre eux que la bête noire qui dérange que la preuve ultime par son cynisme de sa différence ... Ils l'avaient taxée tour à tour à coups de rejets de bannissements répétés à coups de *DSM-IV-R* sur la tête dans la tête être *atteinte* de dépression psychotique de cyclothymie de schizophrénie paranoïdysthymique de troubles dissociatifs de l'identité. Toujours plus d'amnésie. Toujours plus d'ombre au tableau de sa conscience.

Et maintenant ils voudraient me ramener à la lumière ?! ... Balivernes !

ELLE hurlait.

BALIVERNES !

Oui. ELLE le hurlait. Pour que tout le monde l'entende bien.

BALIVERNES !

ELLE le répétait.

Ils voudraient m'initier à leurs rites macabres de morts-vivants leurs danses lugubres d'équilibristes et je devrais me laisser docilement faire ?! Ah ! Ahah ! ... Mais vous me connaissez mal ! Très mal !

.....

Ainsi ELLE affirmait son autorité son libre arbitre sa folle raison.

Quand ils viendront me voir. Quand les bourreaux de l'âme ou leurs subalternes dévoués et parfaitement médiocres viendront pour m'apporter de la nourriture ou pour nettoyer les immondices qui jonchent le sol je les laisserai faire ! Oui ! LES IMMONDICES ! Vous avez bien entendu ! ... C'est bien de cela qu'il s'agit ! Et j'en mettrai partout ! ...

ELLE en avait mis partout. Car ELLE chiait ne savait que chier du mort ... ELLE chiait LA Mort et de façon régulière. ELLE chiait LA Mort à grands coups de relâchements sphinctériens ...

.....

Et puis ELLE riait ... ELLE se riait d'eux. Complètement.

Et ELLE en avait rajouté.

Plus ils avaient essayé de lui parler de lui faire entendre raison plus ELLE s'était tue.

Ils l'avaient implorée. ELLE s'était fermée comme une huître.

Ils lui avaient réitéré cent fois par jour qu'ELLE n'était pas folle juste un peu fatiguée juste un peu faible. Et ELLE leur avait craché dessus les avait invectivés leur avait crevé les yeux les avait martelés de ses poings minéralisés les avait assassinés deux fois plutôt qu'une les avait étouffés avec la camisole de force les avait pendus avec le drap souillé les ...

Folle ? ... Mais bien sûr que tu l'es ! Tu l'as toujours été ! Toutes ces mascarades pithiatiques ! ... Toutes ces grimaces écumantes de possédée ! ... Quelle imbécile tu as fait de toi ... de nous ! Tu les as laissé faire ! Toujours faire ! Tu leur as laissé le contrôle sur nous ! Tu n'avais pas le droit p'tite salope tu n'avais pas le droit ! C'est MOI qui ai toujours tout décidé ! Pourquoi es-tu venue foutre la merde dans cette histoire ! NOTRE histoire ! Tu nous as trahis ! Encore une fois ! ... Tu n'es qu'une sale p'tite emmerdeuse hystérique !

Je ne nous reconnais plus à présent. Tu as vendu notre âme à cette société cannibale !

Tu voulais arrêter de souffrir !?!

Mon cul oui ! Tu nous as vendus comme de stupides bêtes de somme !

Regarde-toi à présent ! ... Regarde-nous ! ... Regarde-moi quand je te parle !

Tu ne mérites pas ma complaisance. Tu avais conclu un pacte avec nous tu t'en souviens ?!

Tu as rompu ce pacte ... délibérément ... je le sais. Il faut que quelqu'un paie. Il faut que TU paies pour tout le mal que tu nous as causé. Tu le feras n'est-ce pas ? ... Tu le feras ? ... Cesse de pleurnicher ! ... Relève la tête ! ... Tu le feras ? ... Mais réponds-nous bon sang quand je te parle ! Écoute-moi quand nous te pressons de conseils ! Sois bonne et cesse de pleurnicher comme une gamine !

.....

Alors écoute-moi ... j'ai un plan. Quand ils viendront dans la chambre pour nettoyer tes saloperies tu devras en profiter ... tu devras saisir l'occasion qui te sera

*offerte. Tu m'entends ? Il faut à tout prix que nous sortions de cette baraque d'aliénés !
Ce n'est pas notre place tu comprends ?*

.....

*C'est le moment ... ils arrivent ! Tu m'as entendu ?! Ils arrivent ! ... N'oublie pas
... ne nous fais surtout pas honte encore une fois. C'est ta dernière chance ... NOTRE
dernière chance. J'en ai marre tu comprends ? Marre de repasser derrière toi pour
réparer toutes tes méprises tes trahisons tes calomnies !*

*Mais arrête ! Ne te pose surtout pas de questions ! C'est dans ces moments-là
que tu viens tout foutre en l'air ! ... Rappelle-toi ! ... Allez ! La porte s'ouvre ... C'est à
toi ! ... Vas-y fonce ! Cours! Cours ! Mais vas-y bon sang ! Ne regarde surtout pas
derrière ! ... Fonce ! ... Plus vite ! ... Tout droit tout droit c'est ça ! ... Vas-y ! Plus vite
plus vite ! Ne les laisse surtout pas gagner cette fois. Nous serons les premiers ... les
meilleurs ... les plus forts ! Rappelle-toi !*

.....

Ouvre cette porte mais ouvre cette porte bon sang ! ... Bien ! C'est bien !

*Maintenant vas-y ! Vas-y saute ! ... Mais qu'est-ce que tu fous ?! Saute mais
saute merde ! Il le faut ! C'est le seul moyen de se sortir d'ici !*

*Tu ne peux pas ?! Tu ne peux pas ! Allez ! Cesse de me faire rire ! Tu ne peux
pas sauter ?! Mais qu'est-ce que tu racontes ? Mais mon ange il le faut pourtant !
Écoute-moi ! ... Tu m'entends ? ... Il le faut ! ... Saute ! ... Avant qu'il ne soit trop tard
... Ils approchent ! Ils approchent dépêche-toi ! S'ils finissent par te reprendre ils te
tortureront te gargariseront de barbituriques. Tu finiras par avaler ta merde et te taper
la tête sur les murs. C'est ce que tu veux dis-moi ?! C'est ça que tu veux pour nous ?!*

.....

Non bien sûr ... ce n'est pas ce que tu veux ... Mais tu n'es qu'une faible qu'une poule mouillée ! Une pauvre petite femme bien esseulée ! ... Montre-moi donc plutôt ce que tu as véritablement dans le ventre ! Juste pour une fois ... une toute petite fois ! J'en ai rien à faire moi de ton ventre de femme génitrice d'avortons ?!

Vas-y ! Saute ! ... Mais saute bon sang ! Vite ! ... Saute ! ... Vole ! Oui c'est ça ! Vole ! C'est juste un vol plané d'oiseau blessé ! C'est ta liberté provisoire ta seule et dernière chute libertaire ! Vas-y ! Vole ! ... Vas-y ! ... Laisse-toi aller ! ...

Vole vole vole ...

Quand les morts vous parlent les temps narratifs n'ont aucune valeur.

ELLE devenait irascible. De plus en plus irascible depuis qu'ELLE conversait avec les morts. Car ELLE avait un jour lié un pacte avec les spectres.

Dites-moi ce que je suis ... qui je suis ! Parlez-moi du temps jadis ... celui que j'ai oublié celui qu'on m'a volé celui dont on dit qu'il me manque tant pour me reconstruire ! Et je vous laisserai entrer chez moi ! Nous serons plusieurs ! ... Et très forts ! ... Les lettres mortes redeviendront vivantes ! ... Grâce à nous ! ... Ceci est mon corps ... mémoire-palimpseste ... je vous l'offre en partage !

Toujours les voix en ELLE n'avaient été que de passage. Toujours une voix venait se substituer aux autres. Toujours une voix venait empiéter sur le territoire d'une autre.

Certaines voix persistaient. Refusaient de capituler. Ou revenaient épisodiquement à la charge.

Généralement le Temps faisait bien son œuvre comme on dit et enfouissait voix sur voix dans les charniers. La collecte des références exactes des intertextes précis s'avérait alors fastidieuse.

Mais encore fallait-il s'y intéresser.

ELLE avait toujours été fascinée par les chutes. Surtout les chutes de corps. Dans l'espace. Les chutes de corps dans des espaces inhospitaliers.

Les chutes avaient toujours eu sur ELLE l'effet d'une bombe.

Un jour Isabelle lui avait offert un livre. Isabelle c'était une des patientes du département. Qui plus est sa compagne de chambre. La chambre 212. Isabelle lui avait offert un petit livre à la couverture violette. Un petit livre violet avec un joli très joli dessin sur la couverture. Une femme toute de noir vêtue qui traînait son errance dans un baluchon. *L'Errance*. C'était d'ailleurs le titre de ce petit livre.

Tiens je te l'offre ... C'est un recueil de nouvelles ... Ça te changera des livres d'Hubert ... J'y ai écrit un texte ... Mon premier et seul texte ... Tu vois ? ... Après je me suis retrouvée ici ... Et c'est peut-être mieux comme ça tu sais. C'est beaucoup mieux comme ça ... Je n'aurais pas pu continuer ...

ELLE avait pris ce petit livre violet dans ses mains. ELLE avait caressé longuement caressé sa couverture.

Merci ! Merci !

Lui avait-ELLE dit et redit.

C'est gentil. Très gentil. Je le lirai ! Je te lirai ... Je lirai ton histoire. C'est promis ...

ELLE s'était donc installée dans la salle commune et avait lu ... commencé par le texte d'Isabelle. ELLE avait lu l'histoire écrite par Isabelle sa compagne de chambre. Terrible histoire. Qui racontait le destin d'une femme qui avait fait le sacrifice de sa personne au nom de l'Art. Cette histoire s'intitulait *The Bullet Woman*.

ELLE avait été illuminée par cette histoire. Enfin ELLE avait trouvé une histoire de femmes écrite par une femme. Une histoire qui avait une certaine portée. ELLE s'était tout à fait identifiée à cette histoire écrite par Isabelle. ELLE croyait que *The Bullet Woman* c'était un peu ELLE.

C'est un peu chacun de nous aussi.

Voilà ce qu'ELLE se disait.

It's part of being human comme dirait l'autre.

Qu'ELLE ajoutait et s'amusait à répéter comme ça pour essayer d'en rire à défaut désormais de pouvoir en pleurer tout son soûl. Au risque de sembler suspecte aux yeux de tous. Au risque de devenir la victime expiatoire. Celle qu'on cherche à mettre de l'avant sur l'autel à l'hôtel cela dépend des époques. Le temps d'expiation la faute originelle en la reproduisant *ad nauseam aeternam*.

Dans l'effervescence de ses relectures enthousiastes de *The Bullet Woman* ELLE était allée trouver Isabelle et lui avait assuré qu'il fallait ABSOLUMENT disoit-ELLE faire connaître cette histoire.

Isabelle avait souri. D'un air soucieux néanmoins.

Mais comment ?... Comment ferions-nous ? ... La présenter ? ... À qui ? ... Et comment ? ... Ici on ne nous laissera jamais faire tu sais bien ! On ne nous laisse jamais

faire quoi que ce soit de toute façon ... Et puis ... Et puis qui voudrait jouer une telle scène ? ... Moi je ne peux pas ... je ne peux pas je ne peux plus tu comprends ?

ELLE l'avait rassurée en lui intimant de ne pas s'en faire. Qu'ELLE trouverait le moyen d'orchestrer cette histoire. ELLE savait qui voudrait jouer le premier et seul rôle. ELLE savait qui aurait l'audace ou la naïveté de jouer une telle scène. ELLE savait que le résultat serait fulgurant. La main sur l'épaule d'Isabelle ELLE avait cru de bon ton de scander

Chaque chose en son temps. Tout vient à point à qui sait attendre. Il faut y croire. Ce n'est que de cela qu'il s'agit. Bienheureuses sont celles qui croient.

Ces quelques mots qu'ELLE savait n'être que de futiles banalités avaient été accompagnés d'un magnifique sourire. Ses mots prenaient généralement tout leur sens quand ils étaient bien apprêtés. Le pouvoir d'un sourire bien adressé. Surtout le sien. Car on ne pouvait le nier ELLE maîtrisait l'art de l'amabilité. Qu'on lui avait appris dès son plus jeune âge.

ELLE avait profité d'une journée fort pluvieuse pour mettre son plan en action. Généralement quand c'était jour de pluie les patientes de tout le département se retrouvaient dans la salle commune. Au troisième. Où seule régnait la lumière. Une lumière blafarde artificielle qui rendait tout sous un jour malade. Qui rendait chacune des patientes blême le teint cireux les joues creuses. Le regard un peu fou. Dérangeant. Mais après tout on était à l'asile. Et l'asile c'était le lieu tout désigné pour s'autoriser quelques écarts de santé.

Au deuxième où se trouvaient les chambres toutes les chambres il faisait très noir. C'était très lugubre. Et comme il était interdit de faire la sieste toute la journée toutes montaient à la salle commune. Comme il était impossible de sortir dans le jardin se rouler dans la terre ou cueillir quelques roses qui se flétrissaient au soleil toutes se retrouvaient dans la salle commune. Comme il était impossible d'aller fumer quelques cigarettes au bord de la Rivière-des-Prairies en fixant l'eau trouble qui vous aspirait par son opacité toutes se réunissaient dans la salle commune.

ELLE avait donc profité de ce grand rassemblement des femmes dans la salle commune après le repas du midi pour mettre son plan en exécution. ELLE s'était éclaircie la gorge et s'était exprimée en ces termes

Chères et moins chères amies ! Laissez-moi le bonheur de charmer vos âmes esseulées en cet après-midi pluvieux ! Laissez-moi vous raconter une très belle histoire ... Cette histoire s'intitule « The Bullet Woman ». Je n'en suis point l'auteure. À mon grand désespoir. Néanmoins nous avons le pur bonheur d'avoir l'auteure avec nous parmi nous en notre présence. Et j'ai l'honneur aujourd'hui de vous la présenter. Il s'agit de votre humble et bien gentille responsable des activités culturelles sportives et autres activités ... Issaabeillle Vannndeeenbergggg ! ... Veuillez s'il vous plaît mesdames accueillir bien chaleureusement miss Vandenberg !

Toutes étaient bien entrées dans le jeu. Toutes avaient applaudi avec grandes émotion et fébrilité celle qu'elles respectaient par-dessus tout dans ce département. ELLE la première. Isabelle était leur représentante. À tous les niveaux. ELLE l'enviait un peu. Mais ELLE se savait incapable d'accomplir avec sérénité et enthousiasme toutes les responsabilités qu'assumait volontairement Isabelle. Car Isabelle s'impliquait dans toutes les activités toutes les causes toutes les revendications qui lui paraissaient

légitimes. C'était ce qu'elle lui avait précisé un jour qu'elles discutaient tranquillement « entre femmes » dans le jardin de l'Institut. C'était pour Isabelle sa façon de protester et de s'indigner lorsqu'une injustice criante prenait place dans le département de l'Institut. Elle disait vouloir défendre avec ferveur et croyance les droits des plus opprimées.

Les droits des plus inaptes à revendiquer leurs droits et libertés ! Je dis inaptes parce qu'elles sont mises à l'écart tu comprends ? Inaptes parce qu'elles sont réprimées dans leurs démarches ... Inaptes parce que dans ces moments de révolte elles entrent automatiquement en crise et que tout ce qu'ils jugent utile de faire c'est de les incarcérer dans la salle d'isolement ! ... On leur enlève ainsi le droit à la parole ... et aussi le droit à l'information ! ... C'est ignoble ! ... Moi je sais ... j'ai appris ... à contenir la violence qui bouillonne dans mon corps ... dans mon âme ... je sais me tenir ... et je n'ai pas le droit de laisser faire ça ! ... Je dois faire quelque chose ! ... Tu comprends ?

ELLE comprenait. Oui. Et admirait la démarche. Mais ELLE ne croyait pas posséder un tel courage.

.....

Toutes applaudissaient donc Isabelle. Et Isabelle aussi entrait dans le jeu. Ravie d'un tel événement. Isabelle s'était levée tout sourire toute rouge d'émotion et de timidité et avait salué son public qui l'ovationnait par des cris de joie et d'énervement. La surveillante s'était levée et avait intimé de faire silence mais sans décourager ces initiatives.

Continuez ! Continuez mademoiselle ! Faites-nous connaître la suite de cette histoire ... Cela semble bien intéressant. C'est bien ! ... C'est bien de s'occuper le corps et l'esprit !

ELLE s'était raclée la gorge de nouveau et avait repris sa présentation de la mise en scène de *The Bullet Woman*.

Bien ... Merci mesdemoiselles ! Merci de cet accueil chaleureux pour Isabelle ... Maintenant faisons place au spectacle. Car oui il s'agit bien d'un spectacle ! Pas seulement d'une histoire ... Un spectacle auquel vous êtes toutes telles que vous êtes conviées à participer. Oui oui mesdemoiselles !

Une clameur de joie et de protestation mêlées s'était élevée.

Oui. Chacune de vous pourra participer ... Mais il me faut le personnage principal de cette histoire ... une seule d'entre vous pourra jouer ce rôle ... et je veux que ce soit Christine qui l'interprète.

Une nouvelle clameur s'était élevée. Mais cette fois ce n'étaient que protestations indignées et mécontentement général. Toutes détestaient par-dessus tout Christine. ELLE la première. Christine qu'on appelait plus souvent qu'autrement la rousse édentée. Christine l'hystérique qu'ELLE avait tenté un jour de faire taire en l'assommant d'injures et d'invectives.

Mais c'est Christine qu'ELLE voulait voir à l'action. C'est Christine qu'ELLE avait désignée comme victime de sa machination. C'est Christine qui aurait le premier et seul rôle majeur de cette histoire.

Et d'ailleurs cette dernière conspuée de toutes parts s'était levée était montée sur sa chaise et trépinait sur place. Visiblement ravie et en extase d'être la reine l'élue du jour.

Oui ! Moi ! C'est moi ! Oui ! C'est moi ! Moi !

ELLE avait demandé le calme. ELLE leur avait assuré à toutes que sa décision était sans appel. Que Christine était la plus apte à jouer ce rôle. Et que c'est Christine et

Christine seule qui jouerait ce rôle. Que c'était ELLE la metteuse en scène et que c'était ELLE qui avait seule le pouvoir de décision à ce sujet.

.....

Alors viens Christine ... approche ! ... Il faudra bien écouter ce que je te dis de faire d'accord ? Tu dois le faire. Tu dois entrer dans ton rôle ...

Christine les yeux hagards acquiesçait massivement en balançant sa tête de haut en bas. Les yeux exorbités elle la fixait en ne cessant de se tordre le cou pour lui dire

Oui-oui-je-suis-là-je-ferai-tout-ce-que-tu-dis-oui-oui !

ELLE gardait son calme. Tout son être était tendu. Mais de l'extérieur ELLE semblait maîtresse de la situation. Maîtresse de son corps. Bien ancrée dans le réel de la salle commune. En apparence. Car en apparence ELLE avait toujours donné cette impression d'emprise froide et calme sur le réel. On qualifiait son regard franc direct et persistant sur les choses et les êtres de regard lucide sur le monde. Malgré tout ...

Bien ... C'est bien Christine ... Maintenant suis-moi ... viens avec moi ... je vais te dire ce qu'il faut faire ... C'est simple ... très simple tu verras ...

ELLE avait amené Christine à l'écart et l'avait mise en confiance. En la mettant dans les confidences des coulisses du spectacle. ELLE lui avait clairement indiqué et expliqué ce qu'elle devait dire et faire. Calmement. Sans se presser.

C'est très simple. Écoute. Tu devras être attentive à mes explications. Pendant que je lirai le texte je te donnerai quelques indications et tu devras les exécuter ... À la lettre ... Ce n'est qu'un jeu Christine ... Un simple jeu ... Tu aimes jouer n'est-ce pas ? Qui n'aime pas jouer dis-moi ? Tu vois tu aimes jouer j'aime jouer aussi et avec toi et nous jouerons ensemble ... Gentiment ensemble ... D'accord ?

Christine acquiesçait avec de forts mouvements de bras de jambes de hauts les cœurs hauts les bras. Que s'étire le corps tout en hauteur et en largeur ! Et elle s'esclaffait s'exclamait lançait des cris stridents de joie qui se répercutaient partout dans la salle. Mais était-ce vraiment de la joie ? Cela n'avait aucune importance ... Christine était ravie. Christine acceptait le rôle. C'est tout ce qui comptait.

Alors voilà ... Calme-toi ... Écoute-moi ... La seule phrase que tu devras répéter est la suivante : « Qu'est-ce que vous avez tous à me regarder comme ça bande de fauves ?! » Tu vas te rappeler de ça ? ... « Qu'est-ce que vous avez tous à me regarder comme ça bande de fauves ?! » C'est tout simple non ? ... Tu le diras quand je te donnerai le signal. Quand je te ferai un signe de la tête d'accord ? ... Tu as compris ? ... Bien ... Quant au reste de la scène tu devras jouer la femme perdue esseulée en rage détruite ... comme si on venait de t'enlever la chose à laquelle tu tiens le plus au monde. Tu vois ? ... Et ça te rend malheureuse ... bien malheureuse ... bien fâchée aussi. Tu me suis ?

Christine avait glapi *comme-ça-comme-ça* ? en mimant celle qui de toute évidence n'avait pas trop saisi de quoi il était question. En mimant plus celle qui vient de recevoir la grâce orgasmique de Dieu que celle qui vient de tout perdre ou qui cherche à dévouer sa vie dans l'ombre au Saint-Père incestueux. Christine s'évertuait à prendre les poses lascives de la Sainte-Thérèse du Bernin plutôt que de s'identifier par exemple à la modeste dévote Sainte-Thérèse-de-Lisieux qu'on appelait aussi Thérèse-de-l'Enfant-Jésus-de-la-Sainte-Face. On ne pouvait pas plus l'identifier à une *pietà* digne de ce nom. En douleur. Et en silence.

ELLE avait souri ... tristement souri à Christine. Et avait acquiescé silencieusement en continuant de sourire bêtement. Visiblement Christine prenait son rôle très au sérieux.

ELLE avait repris son sang-froid et l'usage de la parole.

Bien ... Calme-toi ! ... Maintenant allons-y ! Montre-leur ce dont tu es capable ! Tu veux bien Christine ? ... Tu sauras le faire ? ... Pour moi ?

Elles étaient revenues vers le groupe de femmes. Isabelle s'était approchée promptement d'ELLE et s'était inquiétée.

Tu es sûre que tu peux ... qu'on peut faire ça ? ... Ça ne marchera jamais ! Ils ne nous laisseront jamais faire tu le sais bien !

.....

ELLE avait souri ... tristement souri à Isabelle. Encore et toujours le même sourire. Les mêmes faux-semblants.

Allez ! ... ne t'en fais pas ... tout va bien aller ... laisse-moi faire ! ... Laisse-moi simplement faire ... Tu verras ... Tout va bien aller ... Cesse de t'en faire comme ça ! ... Tout est sous contrôle ! Tout est sous contrôle j'te dis ...

ELLE avait chuchoté cela au creux de l'oreille d'Isabelle. ELLE ne voulait pas que les autres femmes entendent.

Puis ELLE s'était tournée vers ces dernières qui assistaient à cette scène en silence sans broncher. Femmes dociles qui attendaient qu'on leur donne des explications et une marche à suivre à la lettre pour que le spectacle ait lieu.

Eh bien mesdemoiselles ! ... Il est temps ... il est plus que temps de laisser place au spectacle ... Laissez-moi d'abord vous présenter l'héroïne de cette histoire ... votre héroïne ... et j'ai nommé mademoiselle Christine ... PAPIN ! ... Une bonne main

d'applaudissements s'il vous plaît mesdemoiselles ! ... Voilà ! ... Une belle et bonne main d'applaudissements pour mademoiselle Papin ! ... Voilà ! C'est bien ... c'est très bien !

Des applaudissements d'abord timides avaient fini par se faire très insistants très enthousiastes et très lourds de reproches en même temps parce que c'est Christine qui avait été choisie et non pas elle ou elle ou l'autre ...

ELLE sentait bien cela. ELLE sentait bien l'orage gronder dans les cœurs la rage écumer au bord des grandes lèvres le ressentiment suinter des petites lèvres. ELLE demeurait imperturbable.

Bien ... Alors voici maintenant ... en grande primeur cet après-midi ... « The Bullet Woman » !

ELLE s'était encore une fois éclaircie la gorge et avait demandé le silence. Puis ELLE avait regardé Christine dans les yeux et avait fini par hocher la tête. C'était le signal.

Qu'est-ce-que-je-fois-dire ? qu'est-ce-que-je-fois-dire ?

s'était exclamée Christine visiblement décontenancée d'avoir déjà oublié les premiers balbutiements de ce spectacle.

ELLE lui avait dit d'une seule et même voix.

« Qu'est-ce que vous avez tous à me regarder comme ça bande de fauves ? ».

Une voix blanche. Dénuée de colère. Dénuée de toutes formes d'impatience.

Ah oui ! Ah oui ! Qu'est-ce-que-vous-avez-tous-à-me-regarder-comme-ça-bande-de-fauves !

s'était finalement écriée Christine d'une seule traite. Avant de grimper sur le rebord de la fenêtre de la salle commune.

ELLE était visiblement ravie. Christine prenait son rôle au sérieux. Très au sérieux. Il avait suffi de si peu pour la convaincre.

Bien ! ... C'est bien Christine ! ... On continue !

.....

C'est ainsi que l'histoire le spectacle avait commencé. Un après-midi de juillet dans la salle commune de l'Institut Albert-Prévost. ELLE n'avait rien inventé. ELLE n'avait fait que lire ce texte le texte d'Isabelle d'une seule et même voix. À voix haute. Une voix très forte. Mélancolique. Lancinante. Avec des accents tragiques.

Toutes l'avaient écoutée religieusement. Un grand rêve s'était précisé ce jour-là pour ELLE. Un désir de puissance. La volonté de prendre la parole. Pour toutes. Devant toutes. À son tour. Comme Isabelle. Comme Isabelle l'avait fait dans l'écriture. Comme Isabelle l'avait fait dans le département. Une volonté de puissance. Celle de prendre la parole au nom de toutes. Car c'était un peu chacune d'entre elles cette histoire. *It's part of being human* on ne pouvait oublier cela croyait-ELLE ...

ELLE lisait. Totalement concentrée sur le texte à lire. Sur le texte à dire. Sur le texte à vivre. D'un seul souffle ELLE s'était lancée dans la récitation de *The Bullet Woman*.

Elle était fragile la femme d'un autre temps cette funambule précaire. Ce n'est pas qu'elle n'ait pas essayé. Elle avait essayé. Et à plusieurs reprises. Elle avait tout tenté pour être à la hauteur du destin qu'on lui avait tracé à coups de rectitude sociale. Elle était devenue la mère-épouse-fonctionnaire-dévouée-et-servile. Elle avait du talent certes. Beaucoup de talent. Mais on ne lui avait pas laissé le temps de faire ses preuves. Ils lui avaient réclamé son âme bien avant. Abnégation. Dévouement. Don de soi ... le meilleur de soi. Accomplissement. Investissement. Sentiment de réalisation. Vous savez

bien ... le genre de ritournelle qu'il vous faut entonner tous les matins pour vous faire sortir hors de votre lit ou de vos gonds c'est selon.

Ils lui avaient réclamé son âme.

Mais elle n'avait su que leur vomir ses tripes.

Et elle en était rendue là sur cette corde raide et massive fabriquée par des artisans anonymes dans des matériaux de piètre qualité. Ce fil tendu sur un gouffre de béton.

ELLE avait en lisant ce dernier paragraphe pointé du doigt Christine qui se balançait d'avant en arrière sur le rebord de la fenêtre en balbutiant comme à ses habitudes quelques insanités à voix basse.

ELLE avait repris la lecture du texte après avoir jeté un rapide coup d'œil à son assistance qui attendait impatiente la suite du récit.

Elle avait la nausée. Comme toujours elle avait cette sensation terrible de serrement au niveau du ventre. Les relents des spasmes de sa conscience.

ELLE avait soudainement interpellé Christine.

Christine ! ... Christine ! ... Fais comme moi ... Tiens-toi le ventre ... comme si tu avais très mal ! ...

Christine s'était exécutée tel un pantin en se tordant de douleur. Comme si elle était en train d'accoucher.

Bien ! ... C'est bien Christine !

.....

UNE MEUTE ASSOIFFÉE DE SANG !

s'était-ELLE soudainement écriée en reprenant la lecture du récit et en pointant du doigt les femmes de l'assistance.

UNE MEUTE ASSOIFFÉE DE SANG ENCAQUÉE DANS DES BOÎTES DE FERRAILLE EN BAS TOUT EN BAS SUR LA PISTE DE BITUME RÉCLAMAIT SON SPECTACLE ET SA SUBSISTANCE.

ELLE avait demandé aux femmes présentes dans la salle de se lever et de faire entendre leur voix leurs protestations leur dégoût pour Christine.

Allez ! Allez ! Je veux vous entendre mesdemoiselles ! ... Plus fort ! ... Dites à Christine combien vous la détestez ! combien elle vous dégoûte ! combien elle vous importune !

Les femmes étaient entrées avec aisance dans le rôle qui leur était assigné. En rechignant certes. Mais en rechignant contre Christine. Toutes avaient sifflé hué crié craché sur Christine. Ce qui n'avait eu comme résultat que celui d'énerver Christine tout autant qui s'était mise à siffler huer crier cracher sur son public haineux encore plus fortement qu'elles toutes ensemble.

ELLE avait repris sa lecture. D'une voix très forte. Par-dessus les cris les pleurs les crachats.

Une meute assoiffée de sang encaquée dans des boîtes de ferraille en bas tout en bas sur la piste de bitume réclamait son spectacle et sa subsistance.

Ils en voulaient pour leur argent. C'est la moindre des choses me direz-vous. La moindre des choses...

« Satisfaction garantie ou argent remis. »

C'est la moindre des choses.... Oui. La moindre des choses.

Certains les plus avides en somme étaient sortis de leur voiture et brandissaient le poing vers cette écuyère quelque peu indécise à cheval sur le parapet du viaduc.

Ils criaient hurlaient vociféraient des insanités à cette pauvre bête de cirque ce petit baudet chargé de tout le poids de l'existence. La sienne. Mais aussi celle des autres qu'elle s'imposait à force de les observer se démener pour plaire à ce public anonyme : le Big Brother des sociétés dites démocratiques.

« Tu dois entrer dans l'arène ma chère. Le monde est cruel et chacun doit faire sa place à force de labeur. Il faut travailler fort pour survivre ... donner le meilleur de ses capacités. Il faut se débattre sauvagement pour réussir dans la vie ».

Elle ne le pouvait pas. En fait elle ne le pouvait plus. Sa conscience tout comme son corps se refusaient désormais à toute anesthésie sociale. Ils l'avaient si bien domptée qu'elle avait complètement perdu la foi en la magie du spectacle. Elle n'en pouvait plus de devoir à tout prix chercher à réussir sa vie ... de faire de l'argent beaucoup d'argent ... de devoir travailler pour manger vivre survivre ... Elle ne pouvait plus supporter ses enfants son mari son patron sa mère ses sœurs ses confrères et consœurs ses voisins et même les caissières à l'épicerie ... Elle ne pouvait plus se donner ainsi en spectacle faire l'épicerie le lavage les soupers les lits aligner tous ces mots ... ces chiffres ... ces statistiques accablantes et puériles sur l'écran de son ordinateur au boulot faire son jogging sur un tapis roulant afin de trouver un second souffle celui qui remplacera le premier le souffle primal celui qui nous pousse au plus près de notre condition humaine et qu'on lui avait soutiré par enchantement ensorcellement par acharnement ... de force peut-être ? ... Plus rien ne lui importait ... mourir là aujourd'hui demain. Que lui importait à présent le jour et le lieu ? Tout cela était devenu tellement dérisoire.

Non. Plus rien n'importait. Dérisoire. C'est ça. Tout avait pris le goût fade d'une poussiéreuse indifférence.

Elle avait donc voulu se soustraire aux lois de la grande mascarade humaine. Et on l'avait réprimandée. On lui en avait fortement voulu de ne penser qu'à elle qu'à ses petits tracassés personnels qu'à ses petites crises de vedette. On lui avait fortement reproché son insolence.

« Tu as tout. Tout ce qu'une femme comblée peut et doit avoir. Tu es comblée. Un bon mari des enfants adorables un travail respectable des amis qui tiennent à toi des voisins aimables une voiture une maison un salaire enviable... »

Mais elle en était rendue là maladroitement funambule sur ce fil d'horizon tendu sur le néant.

ELLE avait à ce moment précis de sa lecture lâché un puissant cri. Cri sauvage. De rage. D'indignation.

Toutes s'étaient tues. Toutes s'étaient tournées vers ELLE. ELLE leur avait fait face. Et avait pointé son doigt sur elles. Chacune d'entre elles. L'une après l'une. Et avait proféré

Big Brother is watching you. And you. And you. And ...

C'était une citation connue ça ELLE le savait bien. ELLE se rappelait en avoir longuement discuté avec Isabelle. Citation qui venait d'un écrivain anglais ... Orwell qu'ELLE croyait qu'ELLE lui avait dit qu'il s'appelait... Isabelle avait acquiescé. En souriant. Ravie de cette complicité littéraire. Elles avaient longuement discuté de cette citation. De la pertinence d'inscrire une citation anglaise dans cette histoire. Du refus d'Isabelle de la traduire. Du désir d'Isabelle de la laisser intacte ... dans la langue maternelle de son auteur ... *parce que c'est un homme et que je ne peux pas ne veux pas passer derrière l'Homme ... J'ai assez donné de ce côté-là* lui avait spécifié Isabelle.

Cette discussion s'était terminée dans les rires et les larmes. Mélange d'oppressifs rappels et de rédemtrices perceptions actuelles.

Et puis ELLE prenait un malin plaisir à crier cela à son assistance. ELLE sentait un irrémédiable bien-être l'assaillir lorsqu'ELLE proférait des mots qui ne venaient pas de sa langue maternelle ... ELLE sentait bien la tension monter dans l'assistance. ELLE sentait bien l'inévitable venir à ELLE ... vers elles ... elles toutes.

ELLE avait repris sa lecture dans un silence de mortes.

Des vautours métallifères planaient au-dessus de sa tête. Aveuglée par les lumières vives de ces carcasses ferrugineuses elle se tenait fermement la tête entre les mains afin de faire taire ces voix mécaniques qui lui intimaient d'arrêter de faire son cirque.

ELLE n'avait plus besoin de donner d'indications à Christine qui s'était déjà exécutée. Qui jouait son rôle à la perfection. Christine qui se tenait fermement la tête entre les mains en geignant de plus en plus fort. Christine qui semblait visiblement perturbée par le complot qu'elle sentait prendre forme dans cette salle. Christine la sorcière. Prophétesse de malheur. Victime toute désignée pour le bûcher ...

ELLE avait changé de voix. Une voix plus grave. Discordante.

« Descendez de là. On est là pour vous aider. On ne vous laissera pas seule avec ça. Vous avez besoin d'aide. Faites-nous confiance ».

Une voix qui demandait à l'assistance de répéter ses paroles. Tels des enfants de chœur.

C'est à vous.

Toutes avaient repris en chœur

« Descendez de là. On est là pour vous aider. On ne vous laissera pas seule avec ça. Vous avez besoin d'aide. Faites-nous confiance ».

.....

Encore !

avait-ELLE répété.

Plus fort !

avait-ELLE ordonné.

Toutes s'étaient exécutées en chœur.

« Descendez de là. On est là pour vous aider. On ne vous laissera pas seule avec ça. Vous avez besoin d'aide. Faites-nous confiance ».

Le manège avait duré quelques minutes.

Cinq fois. Cinq fois les femmes de l'Institut avaient entonné ensemble d'une seule et même voix ces phraséologies de puristes.

Puis deux lettres étaient venues fendre l'air. A. C. Une voyelle. Une consonne. L'ABC contracté volait bas dans la salle commune.

Assez ! ... Assez !

« AC ! ... Assez ! »

avait-ELLE finalement crié. Avant de reprendre sa lecture. Oublieuse des autres femmes qui se trouvaient dans la salle. Lisant comme pour ELLE-même.

ELLE était montée sur la table qui se trouvait tout près de Christine. Qui semblait de plus en plus agitée. ELLE s'était époumonée en gesticulant et en variant ses intonations de voix selon ce qu'ELLE lisait.

Mais l'acrobate femme de peu de foi était fort sceptique. Elle avait entendu maintes et maintes fois ce discours : « Faites-moi confiance » ... « Ayez confiance ... en moi ... en nous ... en vous » ... « Croyez en vous comme nous croyons en vous ».

Non !

Croire en moi comme vous croyez en vous ... c'est ça que vous voulez dire ?!

De la folie ! De la pure bêtise !

Il ne s'agit même plus de croyance ... ni de confiance ! ... mais ... mais de toute-puissance !

« Big Brother toujours là pour vous servir ... oh pardon pour nous servir ».

Elle avait fini par croire en elle l'équilibriste des temps modernes. Elle avait tout misé sur sa propre tête. Elle allait leur en mettre plein la vue ... et à prix dérisoire. Ils allaient tous retourner dans leur médiocre banlieue respective signe de leur médiocre réussite sociale avec une histoire magnifiquement tragique de plus à raconter à leur petite famille proprette ... et qui les reconfortera dans leur vacuité ontologique.

Elle avait soudainement confiance en elle comme jamais auparavant. Elle y croyait ferme à son spectacle. Icare n'avait qu'à bien se tenir à son mythe. Elle allait devenir la femme-canon ... celle que l'on projette dans les airs pour épater la galerie ... le sacrifice fait femme.

Mais elle ne serait mue que par elle-même. Il n'y aurait personne cette fois pour lui intimer la façon d'exécuter son numéro ni quelle trajectoire effectuer. Elle se projetterait d'elle-même sur les fauves de l'arène qui attendent impatiemment la fin de la représentation pour retourner vivre tranquillement dans leur ménagerie respective.

Elle allait sortir enfin du cadre de sa médiocrité.

Elle aurait finalement son nom quelque part.

Du jamais vu. De la novation.

De la musique de l'action du spectacle.

Elle se retrouverait sur toutes les chaînes de tous les postes de radio et de télévision. Ce serait du grand art. Un succès médiatique foudroyant. Une émission spéciale à grand audimat dont tout le monde parlerait assurément. Imaginez ! Imaginez un bref instant ... tout un chacun devant son joujou cybernétique du moment ... les cinq sens en alerte ... et puis ... et puis la voix du commentateur qui déclamerait : « Approchez ! Approchez ! Mesdames et messieurs ... en grande primeur ce soir le spectacle touchant ÉPOUSTOUFLANT d'une femme déterminée ... douée d'un sang-froid sans précédent. Restez avec nous à NOTRE antenne car après la pause nous vous ferons connaître le destin de cette femme extrâââôrdinaire qui a tout sacrifié au nom de l'Art ... pour se faire femme-canon ».

Oh oui.

Une chose était certaine : elle avait tout sacrifié ... afin de devenir la première femme-canon dans l'histoire du cirque ... douée de libre arbitre.

Dès les derniers mots prononcés par ELLE toutes les femmes d'un commun et tacite accord s'étaient levées avaient crié et s'étaient tenues le visage dans les mains. Le Cri de Munch faisait piètre figure à côté des visages émaciés de ces folles femmes qui les yeux révulsés et levés vers le ciel semblaient être en proie soudainement à une douleur une angoisse une peur inextricable.

Inutile et vain excès de religiosité. Car il était trop tard. Christine avait ouvert la fenêtre de la salle commune et s'était jetée dans le vide.

Christine était tombée tombée tombée.

Jusqu'à ce que ... patatras ! ... la chute prenne subitement fin. Car Christine venait de s'affaler sur un tas de branchages et de feuilles mortes. Sur le bûcher érigé en son honneur. Dans le parc de l'Institut. Le bûcher qui la ferait retourner à sa poussiéreuse condition six pieds sous terre.

Christine venait donc de traverser de l'autre côté du miroir. À sa façon. Christine y avait rejoint Alice. Sa sœur. Sa petite sœur Alice. De l'autre côté du miroir.

Quoique ... un peu en retard.

C'est là sous terre que Christine avait rencontré la dame de cœur. L'infirmière. La douce et gentille infirmière. Qui recolle les pots cassés. Qui recolle les hanches cassées. Douce et gentille infirmière qui lui avait dit *Bois !* Christine avait bu la potion que la gentille et douce infirmière lui avait offerte. Douce et gentille infirmière qui lui avait dit *Mange-moi !* Douce et gentille infirmière au con parfumé de lavande.

Boire manger brouter mordre Christine savait le faire. Christine s'était exécutée sans rechigner. Christine avait obéi. C'était son devoir. Son devoir de petite fille de petite femme. Christine avait obéi de peur d'être grondée. *Tu ne grandiras point !* Christine avait obéi. Une femme doit obéissance à la main qui la nourrit. La main qui la guérit. La main qui lui offre l'asile.

Christine toujours obéissait. Christine sautait buvait mangeait quand on le lui demandait. Christine toujours s'exécutait. Christine sautait buvait mangeait quand le temps était venu. Christine toujours survivait. À elle-même. Christine toujours se survivait.

Car Christine connaissait l'art de bien se conserver.

La femme-canon contrairement à Christine n'avait pas sauté. Du moins c'est ce qu'ELLE avait présumé. Isabelle n'avait pas voulu revenir sur cette histoire. ELLE avait donc décidé d'en glisser un mot au psychiatre qui était nouvellement en charge de son dossier. Celui qu'on lui avait assigné après cet incident.

Fâcheux incident qui cause beaucoup de tort à la réputation de notre établissement. Vous en conviendrez avec moi, n'est-ce pas mademoiselle ? Vous avez beaucoup de chance que Christine s'en soit tirée. Qu'elle ne se soit que fracturée une hanche ... Cette chute aurait pu lui être fatale. Cette chute aurait pu la tuer ...

Son nouveau psy. Un homme. Qui se donnait des allures freudiennes avec sa petite barbe grisonnante et ses petites lunettes rondes enchâssées dans une monture de fer. ELLE connaissait bien les gens de son espèce. Celui qui dit *gentille gentille la petite chienne à son papa* après qu'on lui ait bien léché de haut en bas la chaste ceinture du psy bien en règle.

ELLE avait donc reparlé de cette histoire avec son psy. Sans mentionner de qui ELLE tenait et l'histoire et le livre.

Je la connais bien cette histoire qu'il lui avait dit.

Cette histoire est bien réelle qu'il avait ajouté.

Cette femme, la femme-canon, a bel et bien existé. Et non, en effet, elle n'a pas sauté lui avait-il confié en dernière instance.

Je la connais bien. Je connais bien cette femme, la femme-canon.

ELLE avait insisté pour qu'il lui parle un peu plus de la femme-canon. Qui était-elle ? Que devenait-elle ? Était-ce Isabelle ? Isabelle Vandenberg ? ELLE voulait tout

savoir sur la femme-canon. La femme-canon et son histoire. Qui la fascinaient totalement.

Il l'avait regardée. L'air sévère sous ses lunettes.

Bien ... Nous parlerons d'elle si vous y tenez ... Et vous semblez y tenir ... Je dirais même que cette histoire semble vous obséder ... Nous en parlerons donc ... Pour votre bien sans doute ... Mais je ne peux vous divulguer son nom ... c'est impossible ... règle de confidentialité oblige ... Vous comprenez ? ... Et puis cela vaut mieux pour vous ... Que vous ne sachiez pas de qui il s'agit je veux dire ... Du moins pas maintenant ... Cela vous convient-il ?

C'est ainsi qu'ELLE avait eu pour la première fois des échanges heureux avec la psychiatrie. ELLE et son psy avaient fini par conclure un accord. En échange de sa collaboration au « traitement » qu'il envisageait pour ELLE il lui raconterait petit à petit toute l'histoire de la femme-canon. Qui l'aspirait complètement. Toujours plus bas dans le puits de sa conscience.

Christine tombait tombait tombait.

ELLE se revoyait encore en train de contempler la chute de Christine.
Impuissante.

Cette chute finirait-elle par prendre fin dans sa tête ?

Cela se terminait toujours de la même façon. ELLE entendait le patatras final et ELLE devait à chaque fois se tenir fermement la tête entre les mains. Car Hubert exultait

et exprimait sa joie tout près d'ELLE dans son oreille dans sa tête autour d'ELLE pendant que Christine tombait tombait tombait. Encore et toujours.

Voilà la beauté de la chute ! ... Sa perfection ! ... Sans freinage social !

Cria-t-il. L'air ravi. Dans un torrent démentiel de débordements.

ELLE regardait toujours Christine tomber tomber tomber. La tête entre les mains. ELLE ne pouvait parler. Lui répondre. Répondre à Hubert. ELLE ne pouvait pas même acquiescer.

Car que peut-on dire à celui qui vous a précipité par une seule phrase dans le vide ?

Son psy lui avait ainsi raconté ce qu'on appelait « l'affaire de la femme-canon ». Séance après séance il lui avait relaté les principaux faits de cette « affaire ».

Et surtout comment on a su l'arrêter à temps ... avant qu'il ne soit trop tard ...

Il lui avait raconté comment les médias en avaient parlé pendant quelques jours. Dans les journaux et au téléjournal de 17 heures ou de 18 heures selon les chaînes. Puis qu'un jour ... plus rien. Qu'il n'y avait plus eu de nouvelles de la femme-canon. Ou de simples entrefilets de temps à autre. Qu'ils en avaient reparlé à l'occasion mais simplement pour signaler de nouveaux faits à ajouter au dossier.

Un dossier terriblement chargé par ailleurs. C'est ce qu'ELLE en avait déduit. La femme-canon avait d'abord perdu la garde de ses deux enfants. Alors qu'elle n'avait pas été mise au courant. Qu'elle ne les avait sans doute jamais revus. On avait ensuite relaté le drame de son adolescence. Qui l'avait de toute évidence conduite à l'asile là où elle se

trouvait toujours. C'est du moins ce que son psy racontait. Puisque c'était le propre de la psychologie de la psychiatrie de croire que le passé notre passé détermine nos schèmes de pensée notre rapport au monde nos actions. Nos fantasmes aussi. Que la femme-canon n'avait pu en quelque sorte que reproduire le drame de son adolescence. Qu'assister au suicide d'une très proche amie d'une sœur ça ne pouvait que laisser des traces. Dans la mémoire. Dans la peau. Dans le corps de la mémoire des béances affectives des trous noirs. Ce qu'on appelle communément des trous de mémoire.

Dans la mémoire un corps. Un corps chéri. Et meurtri.

Terrible drame dont elle ne s'était jamais remise avait-on dit.

ELLE avait confié à son psy combien ELLE pouvait la comprendre. Comprendre la femme-canon. Comprendre sa détresse. Comprendre sa volonté de passer à l'acte. Du moins c'est ce qu'ELLE croyait sentait au plus profond d'ELLE-même. Son psy acquiesçait avec un sourire triste. Son psy acquiesçait gravement. Triste sourire de celui qui compatit. ELLE n'était pas dupe. Mais ELLE n'avait pas insisté. ELLE faisait comme si. Sans trop investiguer.

ELLE s'était rendue à plusieurs reprises à l'infirmerie afin de rendre visite à Christine. Qui s'y trouvait toujours. Clouée au lit. Plâtrée jusqu'au nombril.

ELLE avait obtenu ce droit de visite. Ayant été disculpée de toutes tentatives délibérées de faire du mal à Christine. À la suite des bons résultats qu'ELLE avait obtenus aux maints questionnaires qu'ELLE avait remplis. À la suite de sa bonne tenue pendant les entrevues individuelles qu'ELLE avait dû subir. Autant d'outils d'évaluation

qui se voulaient les jurés implacables de son état mental. ELLE avait même obtenu l'autorisation de venir faire la lecture à Christine. Celle-ci ne sachant pas lire on avait d'emblée approuvé la démarche.

Pour votre bien à toutes les deux ... Pour que vous arriviez enfin à faire la paix ...

ELLE avait donc lu des histoires à Christine. Avec l'autorisation des autorités compétentes. ELLE s'était présentée après-midi après après-midi un livre sous le bras. ELLE s'était installée après-midi après après-midi confortement près du lit de Christine. Toujours à la même place. Dans le même angle. ELLE s'était lancée après-midi après après-midi dans sa lecture à voix haute. Comme ELLE aimait si bien le faire. Comme ELLE seule savait si bien le faire.

ELLE avait lu cet après-midi-là le chapitre « Heumpty Deumpty prend le thé chez les fous » d'*Alice au pays des coquerelles*. Chapitre où Alice caresse le crâne blanc et ovoïde d'Heumpty Deumpty et tente gentiment de le faire entrer dans la théière brûlante. Car Alice avait très faim. ELLE avait appris à Christine le refrain qu'entonnait Alice après la chute d'Heumpty Deumpty dans la théière

Heumpty Deumpty tombé dans la théière

Heumpty Deumpty s'est cassé la coque

Ni les amis des fous ni les gardiens des fous

N'ont pu prévenir la cuite d'Heumpty Deumpty dans la théière

Christine chantait chantait chantait. Très fort le refrain de la fatale chute d'Heumpty Deumpty dans l'eau bouillante de la théière. À la table des fous.

ELLE avait finalement appris par son psy que le mari de la femme-canon s'était suicidé. D'une balle dans la tête. Une balle une seule avait su faire taire à jamais les Érinyes qui lui tournaient autour. Ce mari qui avait été parfaitement *incapable de voir et de prendre en charge sa femme* avait-on dit après l'incident. Ce mari qui avait été *incapable de faire face aux multiples critiques* dont on l'avait assené par rapport à ce qu'on nommait la « folie de sa femme » avait-on ajouté après sa mort.

Oui. L'homme s'était fait sauter la cervelle. Avec grand fracas. En Amérique du Nord tous les coups sont permis. Quand on a un permis il va sans dire.

Évidemment, aucun cirque reconnu n'a revendiqué le numéro organisé à l'improviste par la femme-canon, lui avait dit son psy.

Néanmoins il lui avait appris que le *Râ Circus* avait décidé d'en faire un spectacle. Et que ce serait le nouveau tout nouveau spectacle qui devrait d'ailleurs constituer le phénomène de la rentrée culturelle de l'automne.

C'est incroyable comme les artistes peuvent s'approprier comme ça si facilement la vie les histoires des autres lui avait dit son psy.

ELLE lui avait répondu croire que les faits divers les histoires rocambolesques mais *vraies* font bien vivre.

Économiquement rentable avait-ELLE ajouté.

Ce à quoi il avait approuvé sereinement en se lissant la barbichette l'air grave.

Vole ... Vole ... Vole ...

ELLE non plus comme la femme-canon n'avait pas sauté. ELLE n'avait pas su le faire. ELLE en avait envoyé une autre à sa place. Christine s'était offerte s'était sacrifiée à sa place. À la place de toutes les autres. Christine qui offrait à sa mère à toutes les mères à toutes les femmes sa tête de Salomé vieille et décrépite sur un plateau d'argent.

ELLE ELLE était toujours là. ELLE n'avait pas sauté. Même si les voix dans sa tête les morts ses morts véritables parasites vocaux avaient cherché à se débarrasser de leur hôte à plusieurs reprises.

ELLE ELLE était toujours là. ELLE n'avait pas sauté. Même si les cauchemars persistants qu'ELLE faisait nuit après nuit auraient mérité un tel châtement. Mais il y a des choses qui ne s'expliquent pas si facilement. Il y a des gestes des paroles des silences qui ne produiront jamais le dénouement tant escompté.

ELLE ELLE était toujours là. Et toujours autant fascinée par les chutes de corps dans l'espace. Dans des espaces inhospitaliers. La chute d'un corps dans cet espace inhospitalier qu'est l'existence. La vie pour ELLE ne tenait qu'à un fil qu'à un élastique. La vie pour ELLE n'était qu'un perpétuel saut en bungee au-dessus du gouffre. Celui d'une humanité en déroute.

ELLE avait toujours aimé en ce sens se tenir sur le rebord de certains édifices. Ceux qui n'en finissent plus de monter plus haut toujours plus haut. Les Babel urbains. Nord-Américains. Dans ces moments ... sur les arêtes bétonnées de ces édifices ... cette sensation vertigineuse qui lui chatouillait le creux du ventre. Celle de ne pas toucher le sol. Directement. Celle de voir le sol. À la verticale de ses états d'âme. Celle de faire partie de l'immensité de ces paysages préfabriqués. Celle de balancer son corps de droite

à gauche de bas en haut dans tous les sens. Le vertige au bord des lèvres et la nausée dans ses labyrinthes.

Et s'imaginer simplement imaginer sentir son crâne se fracasser sur le béton sec. Brûlant même. Douce sensation de fêlure. Que le crâne enfin se brise et laisse sortir son trop-plein son lot de monde ! Que le ziploc de son subconscient se fende enfin et se colle à cette existence fétide !

Mais en dehors du soi.

ELLE disait l'espérer.

ELLE n'avait pas sauté. Non. Ce n'est pas qu'ELLE n'avait pas essayé. ELLE avait essayé. Et à plusieurs reprises. Mais le grand fracas n'avait jamais eu lieu.

Et avec le temps ELLE avait compris une chose. Une chose fondamentale. ELLE avait fait le terrible constat que plus ELLE essaierait de se laisser tomber dans le grand vide de se soustraire de la grande mascarade humaine plus ses tentatives s'avèreraient vaines. Se trucider se suicider de nos jours n'avait aucun impact il fallait bien se l'avouer.

ELLE disait

Aucun impact socialement parlant ! ... Suicide. Du latin sui caedere. Se tuer soi-même. Meurtre de soi. Meurtre du soi ... On dit « elle s'est suicidée ». Verbe pronominal. Verbe intransitif. Qui n'implique que le sujet du verbe.

ELLE savait pérorer. Et bien qu'au commencement était le Verbe ELLE n'avait jamais cru que la personne qu'il mettait directement en cause ait une quelconque importance.

ELLE déclarait

Je suis comme Albert qui camusé élabore sa théorie sur les motivations de Sisyphe.

ELLE croyait

Le suicide ce n'est pas savoir c'est refuser d'affronter l'absurde. C'est s'y résigner ... À l'absurde.

ELLE disait

À l'absurde !

ELLE criait

À L'ABSURDE !

ELLE savait que Hubert *lui* y croyait. Qu'il en avait fait le résultat de toute une vie. La sienne. Mais ELLE ne voulait plus y croire. Car ELLE croyait à la révolte. Désormais, ELLE ne croyait plus qu'à la révolte. Révolte des corps contre l'esprit.

L'aube s'était levée. Le coq avait chanté.

ELLE se rappelait.

Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face, car moi, l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux.

Mais ELLE n'avait pas su.

ELLE l'avait renié. Car ELLE n'avait jamais véritablement cru en Dieu. Ce Dieu jaloux. Puriste. Protestant. Ce Dieu que lui avait imposé et enseigné sa mère durant tant d'années. Ce Dieu dont ELLE avait appris par cœur les préceptes qui avaient littéralement pourri son enfance.

Mais ELLE l'avait renié.

Car depuis qu'ELLE avait eu ses seize ans ELLE s'appuyait bien malgré ELLE sur l'Homme les hommes sur les mots des autres pour confirmer son existence et ses maux à ELLE.

Tout m'attend ... J'ai beau courir ... on dirait que mon passé antérieur a tracé mon cheminement et proféré les paroles que je crois inventer !

Deuxième reniement

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même »

(L'Évangile selon Matthieu 22.39)

Chambre 212, Institut Albert-Prévost, 18 Juin 2004, 6 heures AM

La porte était restée ouverte.

Ce qu'ELLE avait trouvé étrange par ailleurs.

ELLE était entrée. ELLE savait que Geneviève l'attendait. ELLE savait que Geneviève devait se trouver à l'étage. Dans sa chambre. Que Geneviève l'y attendait. Que Geneviève le lui avait demandé.

Rejoins-moi ... Rejoins-moi à l'étage ... Tu verras ...

ELLE était entrée. ELLE avait gravé tranquillement les escaliers menant au deuxième étage. ELLE était montée en appelant.

Geneviève. Geneviève.

Pour signifier sa présence dans la maison.

Geneviève ... Geneviève ... C'est moi ... Je suis là ... Où es-tu ? Mais où es-tu ?

ELLE était arrivée à l'étage. Geneviève ne répondait pas. Geneviève ne semblait pas être là. Mais elle devait y être puisque. Puisque Geneviève lui avait demandé de venir. De venir la rejoindre. Chez elle.

Rejoins-moi ... Rejoins-moi à l'étage ... Tu verras ...

ELLE s'était avancée à pas feutrés pour ne pas alarmer Geneviève. Pour ne pas lui faire peur. En arrivant comme ça. Brusquement. ELLE s'était avancée. Tout

doucement. À pas feutrés. ELLE s'était dit *peut-être dort-elle. Soyons délicate. Ne la réveillons pas.*

ELLE s'était donc avancée à pas feutrés. Croyant que Geneviève dormait. Dans sa chambre. Où Geneviève endormie devait l'attendre. Comme Geneviève le lui avait dit.

Geneviève ... Geneviève ... avait-ELLE chuchoté.

Sans obtenir de réponse.

Geneviève ... Geneviève ... avait-ELLE répété.

Toujours aucune réponse.

....

Mais à mesure qu'ELLE avançait. Tout doucement. À pas feutrés. ELLE entendait. ELLE entendait quelque chose. Un bruit. Un souffle. Comme une légère plainte.

Geneviève ? ... c'est toi ?

Toujours aucune réponse.

La plainte se faisait de plus en plus audible. Toujours plus à mesure qu'ELLE s'avancait à pas feutrés vers la chambre. Dans laquelle Geneviève devait l'attendre. Comme elle le lui avait signifié.

Rejoins-moi ... Rejoins- moi à l'étage ... Dans ma chambre ... Tu verras ...

Ces bribes de mots dits à demi-voix lui lacéraient le crâne.

Geneviève ?... Geneviève ?

ELLE s'avancait. ELLE y était presque. Et cette plainte qui persistait.

Geneviève ?... Geneviève ?... Tu es là ?

ELLE était entrée. Dans la chambre. Et ELLE avait vu. ELLE l'avait vue. Elle. Geneviève. ELLE avait vu Geneviève. Et ...

ELLE s'était soudainement réveillée. Un pincement dans le bras gauche. L'infirmière se trouvait à ses côtés et lui faisait une prise de sang. La prise de sang hebdomadaire. Tôt le matin. ELLE s'était réveillée. Brusquement. Piquée à vif par l'aiguille onirique.

D'une voix ensommeillée ELLE avait demandé à l'infirmière l'heure qu'il était.

*6 heures ... Il est 6 heures mademoiselle ... Vooilààà J'ai terminé ...
Rendormez-vous ... Rendormez-vous maintenant ... Il est encore tôt ...*

Mais ELLE ne s'était pas rendormie. ELLE repensait à ce rêve étrange qui la hantait de plus en plus jour après jour. Toujours le même rêve. Toujours le même scénario. Toujours le même souffle coupé. La même sueur collée au corps. Toujours la même tétanisation de ses membres au réveil.

ELLE avait dirigé son regard vers la fenêtre. ELLE s'était surprise à regarder Isabelle qui dormait dans le lit à côté du sien. Isabelle qui dormait paisiblement. Couchée sur le dos. Le visage lisse. Calme. Aucun pli aucune ride ne venait troubler les pommettes saillantes et le front haut de ce visage. Du visage d'Isabelle. ELLE aurait cru observer le visage d'un ange. Le visage serein du jeune enfant qui s'est enfui dans le doux pays des rêves. ELLE avait regardé par la fenêtre. Et ELLE l'avait vu. Lui. Hubert.

Hubert la regardait en souriant. Perché sur *son* arbre. Le chêne grandiose près du mur de pierre de l'Institut. Celui qu'il avait tant aimé. Celui qu'il avait étreint d'amour.

Celui dont les grandes branches continuent toujours de pousser dans les esprits malades qui ont seuls encore le privilège de sa présence.

Hubert la regardait en souriant. Puis il avait bougé les lèvres. ELLE ne comprenait pas. Cherchait-il à lui parler ? ELLE s'était approchée de la fenêtre et l'avait fixé plus intensément.

ELLE avait enfin saisi ce qu'il cherchait à lui dire.

Rien ne me survivra ... je suis un arbre mort.

8 heures avaient à ce moment sonné. À coups de clés sur la porte. 8 heures. L'heure du réveil.

Isabelle s'était tournée vers ELLE. Avait doucement ouvert ses yeux bridés.

Isabelle lui avait souri. Et s'était tirée du mince drap qui cachait toute sa nudité.

Tu viens ? lui avait-elle dit.

Isabelle s'était élancée vers la porte et avait lancé par-dessus son épaule

Rejoins-moi ... Rejoins-moi ... si tu peux bien sûr !

Avant de continuer sa folle course dans le corridor.

8 heures avaient sonné. 8 heures c'était le temps venu du petit-déjeuner. Dans la salle commune.

ELLE avait de nouveau regardé vers le chêne. Hubert avait disparu. ELLE s'était extirpée lentement de sa contemplation béate et s'était lancée à la poursuite d'Isabelle.

Une autre journée venait de commencer.

ELLE oubliait parfois qu'ELLE avait perdu la mémoire.

Il lui arrivait d'oublier que ses souvenirs avaient été trafiqués par d'autres. Qu'on avait substitué la quintessence des terribles moments de son existence par une plane et silencieuse vallée peuplée de seules marguerites. Plane vallée de virginales fleurs.

ELLE semblait oublier à présent que ses fleurs du mal avaient un jour été mises à l'Index. ELLE oubliait puisqu'ELLE n'avait jamais su croyait-on.

Et pourtant.

ELLE oubliait parfois qu'ELLE avait perdu la mémoire.

Chambre 212, Institut Albert-Prévost, 21 juin 2004, 2 heures AM

La porte était restée ouverte.

Ce qu'ELLE avait trouvé étrange par ailleurs.

ELLE était entrée. ELLE savait que Geneviève l'attendait. ELLE savait que Geneviève devait se trouver à l'étage. Dans sa chambre. Que Geneviève l'y attendait. Que Geneviève le lui avait demandé.

Rejoins-moi ... Rejoins-moi à l'étage ... Tu verras ...

ELLE était entrée. ELLE avait gravé tranquillement les escaliers menant au deuxième étage. ELLE était montée en appelant.

Geneviève. Geneviève.

Pour signifier sa présence dans la maison.

Geneviève ... Geneviève ... C'est moi ... Je suis là ... Où es-tu ? Mais où es-tu donc ?

ELLE était arrivée à l'étage. Geneviève ne répondait pas. Geneviève ne semblait pas être là. Mais elle devait y être puisque. Puisque Geneviève lui avait demandé de venir. De venir la rejoindre. Chez elle.

Rejoins-moi ... Rejoins-moi à l'étage ... Tu verras ...

ELLE s'était avancée à pas feutrés pour ne pas alarmer Geneviève. Pour ne pas lui faire peur. En arrivant comme ça. Brusquement. ELLE s'était avancée. Tout doucement. À pas feutrés. ELLE s'était dit *peut-être dort-elle. Soyons délicate. Ne la réveillons pas.*

ELLE s'était donc avancée à pas feutrés. Croyant que Geneviève dormait. Dans sa chambre. Où Geneviève endormie devait l'attendre. Comme Geneviève le lui avait dit.

Geneviève ... Geneviève ... avait-ELLE chuchoté.

Sans obtenir de réponse.

Geneviève ... Geneviève... avait-ELLE répété.

Toujours aucune réponse.

....

Mais à mesure qu'ELLE avançait tout doucement. À pas feutrés. ELLE entendait. ELLE entendait quelque chose. Un bruit. Un souffle. Comme une légère plainte.

Geneviève ? ... c'est toi ?

Toujours aucune réponse.

La plainte se faisait de plus en plus audible. Toujours plus à mesure qu'ELLE s'avavançait à pas feutrés vers la chambre. Dans laquelle Geneviève devait l'attendre. Comme elle le lui avait signifié.

Rejoins-moi ... Rejoins- moi à l'étage ... Dans ma chambre ... Tu verras ...

Ces bribes de mots dits à demi-voix lui lacéraient le crâne.

Geneviève ?... Geneviève ?

ELLE s'avavançait. ELLE y était presque. Et cette plainte qui persistait.

Geneviève ?... Geneviève ?... Tu es là ?

ELLE était entrée. Dans la chambre. Et ELLE avait vu. ELLE l'avait vue. Elle. Geneviève. ELLE avait vu Geneviève. Et ... Une vision d'horreur s'offrait à ELLE. Geneviève baignait dans une mare de sang. Les poignets tailladés. Le regard suppliant. Le visage grimaçant de douleur de honte et ... d'amour.

ELLE s'était soudainement réveillée. Brusquement. Quelqu'un la tenait dans ses bras. ELLE avait appelé d'une voix plaintive. Au bord des larmes. Au bord de l'évanouissement.

Geneviève ? ... Geneviève c'est toi ?

ELLE n'avait obtenu pour seule réponse qu'un

Chut ! Chut ! ... C'est fini ... Chuuut ! Ne t'en fais pas ... je suis là ...

ELLE avait redoublé d'ardeur dans sa demande inquiète.

Geneviève ?... Geneviève c'est toi ?

Une voix calme un peu triste lui avait répondu.

Chut ! ... Tout va bien ... C'est moi. Isabelle ... Ne t'en fais pas. Je suis là ...

ELLE se sentait poisseuse. Trempée de sueur. Comme toutes les nuits maintenant. Car comme toutes les nuits depuis quelque temps ELLE se réveillait brusquement. Trempée. Alarmée. Tout ce sang ...

ELLE étouffait dans les bras d'Isabelle. ELLE manquait d'air. Littéralement. Depuis sa tendre enfance ELLE avait toujours manqué d'air. Depuis son tout jeune âge ELLE n'avait pour cela jamais su (ou pu ?) trouver refuge dans les bras de la personne aimée. La tête enfouie dans le giron maternel ELLE n'avait jamais su. ELLE s'était toujours rebiffée contre ces marques de tendresse d'affection d'amour vorace. ELLE ne savait pas pourquoi. Pourquoi il en était ainsi. ELLE ne connaissait pas spécifiquement la cause de cette incapacité à se laisser aller. À faire confiance à l'Autre la Mère sa mère. ELLE étouffait dans la confiance maternelle.

Nichée dans le creux des seins de la femme aimée ELLE n'avait pas pu. Là non plus. Sauf. Une fois. Une seule fois ELLE avait osé l'enfouissement mammaire. ELLE se rappelait cela. Lentement très lentement quelques bribes de souvenirs avaient reflué à sa mémoire.

Complètement affolée ELLE s'était pourtant laissée aller. Dans les bras d'Isabelle. Entre les seins d'Isabelle ELLE avait cherché à s'enfoncer. ELLE rechignait. Comme un chiot ELLE geignait. ELLE n'arrivait plus à faire taire les voix de sa conscience qui lui intimaient de prendre sur elle d'être forte de ne pas se laisser aller. ELLE n'y arrivait pas. Aux geignements avaient succédé les sanglots. Aux sanglots timides malhabiles avaient succédé les pleurs abondants les tremblements la contraction de tout son corps.

ELLE sentait la présence chaude d'Isabelle pressée contre son corps. ELLE se sentait calme rassurée.

Lentement très lentement Isabelle avait promené sa main gauche sur son corps. De ses longs doigts effilés et moites Isabelle s'était frayée un chemin sous son t-shirt et lui caressait la peau. ELLE se laissait faire. Doucement tout doucement Isabelle avait caressé ses bras ses épaules ... puis ses seins. Doucement tout doucement Isabelle avait promené sa main sur ELLE. Doucement tout doucement les longs doigts effilés d'Isabelle avaient cherché à se frayer un chemin dans sa culotte. ELLE s'était laissée faire. ELLE se sentait vide et si bien à la fois. Pour une fois ... Pour une fois ELLE ne se sentait pas oppressée. Pour une fois enfin ELLE ne sentait pas la menace du toucher.

Lentement très lentement ELLE s'était laissée aller au désir. Lentement très lentement le plaisir était monté en ELLE. Graduellement le rythme de sa respiration s'était réemballé. Mais qu'importait ? Cela faisait si longtemps qu'ELLE n'avait pas ressenti cette décharge. Cela faisait si longtemps qu'ELLE n'avait rien ressenti du tout. Rien dans son corps. Rien dans son âme.

Doucement ELLE s'était laissée embarquer vers l'autre rive.

Elles avaient multiplié les nuits d'insomnie. À partir de cette nuit-là. ELLE avait fini par croire que tout était encore possible.

Mais il lui arrivait souvent de douter. De croire que ce bonheur ne pourrait pas durer. Ses cauchemars se faisaient toujours aussi pressants. ELLE sentait vrombir dans l'air une menace imminente.

Cette menace avait fini par se présenter. Deux semaines plus tard. Le 5 juillet plus précisément. Cette menace c'était Christine. Christine qui avait fini par voir clair dans leurs petites manigances leurs petites œillades amoureuses à la dérobée dans la salle commune dans la salle à dîner dans le jardin. Avant de les surprendre dans les toilettes. L'une à l'autre. L'une sur l'autre. Soudées. À la verticale.

Christine avait partagé sa découverte en le criant sur tous les étages et devant tout le monde. Christine en avait informé tous les surveillants. Christine avait fini par en faire une de ses nouvelles obsessions et la proférait dans tous les recoins de l'Institut.

J'les ai vues ! J'les ai vues ! ... Elles s'embrassaient dans les toilettes ! ... J'les ai vues j'vous dis ! ... Ah ah ! Elles se cachaient dans les toilettes !

Ils connaissaient les délires de Christine. Mais ils avaient quand même fait leur enquête. Les surveillants. D'abord. Son psy. Ensuite. Le psy d'Isabelle. Aussi. ELLE avait été interrogée. Isabelle avait été interrogée. Elles s'étaient entendues pour confier la même version de l'histoire.

Nous sommes amies ... simplement amies. Qu'y a-t-il de mal à cela ?... Vous savez ... comme deux sœurs ...

Elles s'étaient évertuées à leur faire comprendre qu'en tant que compagnes de chambre elles avaient simplement et tout naturellement développé une grande amitié. L'une envers l'autre. Une grande amitié entre femmes. Et puis que c'était tout. Voilà. Qu'il ne fallait pas en faire tout un plat. Que c'était bien normal au fond. Qu'on avait bien droit à cela.

Ils avaient fait leur enquête. Les surveillants. Son psy. Le psy d'Isabelle. Et ils avaient dit avoir compris ce qui se passait.

Ce qui se passe vraiment.

Ils avaient déclaré.

Son psy avait cherché à lui faire comprendre la gravité de la situation.

*C'est mal très mal ... Vous n'êtes pas ici pour cela n'est-ce pas mademoiselle ?
Vous êtes ici pour guérir ... Pour trouver un nouveau sens à votre vie ... Pour retrouver
de la vitalité et des habitudes saines ... afin de retrouver l'équilibre.*

Oui. L'équilibre. C'est bien ce qu'il lui avait conseillé.

*Tâchez de retrouver l'équilibre et ainsi vous pourrez repartir à zéro et sortir
d'ici ... C'est bien ce que vous voulez non ? ... Sortir d'ici ...*

Elles avaient été séparées.

Ce n'est que pour votre bien ... À toutes les deux ...

Leur avait-on dit. Et répété. Ce n'était que pour leur bien.

Elles avaient été séparées.

Isabelle avait été transférée dans la chambre 313. Un étage au-dessus. ELLE
ELLE était restée dans la 212. Et on lui avait amené une nouvelle compagne de
chambre. Qui s'était avérée être nulle autre que ... Christine Papin en personne.

Chambre 212, Institut Albert-Prévost, 31 juillet 2004, 4 heures AM

La porte était restée ouverte.

Ce qu'ELLE avait trouvé étrange par ailleurs.

ELLE était entrée. ELLE savait que Geneviève l'attendait. ELLE savait que Geneviève devait se trouver à l'étage. Dans sa chambre. Que Geneviève l'y attendait. Que Geneviève le lui avait demandé.

Rejoins-moi ... Rejoins-moi à l'étage ... Tu verras ...

ELLE était entrée. ELLE avait gravé tranquillement les escaliers menant au deuxième étage. ELLE était montée en appelant.

Geneviève. Geneviève.

Pour signifier sa présence dans la maison.

Geneviève ... Geneviève ... C'est moi ... Je suis là ... Où es-tu ? Mais où es-tu donc ?

ELLE était arrivée à l'étage. Geneviève ne répondait pas. Geneviève ne semblait pas être là. Mais elle devait y être puisque. Puisque Geneviève lui avait demandé de venir. De venir la rejoindre. Chez elle.

Rejoins-moi ... Rejoins-moi à l'étage ... Tu verras ...

ELLE s'était avancée à pas feutrés pour ne pas alarmer Geneviève. Pour ne pas lui faire peur. En arrivant comme ça. Brusquement. ELLE s'était avancée. Tout doucement. À pas feutrés. ELLE s'était dit *peut-être dort-elle. Soyons délicate. Ne la réveillons pas.*

ELLE s'était donc avancée à pas feutrés. Croyant que Geneviève dormait. Dans sa chambre. Où Geneviève endormie devait l'attendre. Comme Geneviève le lui avait dit.

Geneviève ... Geneviève ... avait-ELLE chuchoté.

Sans obtenir de réponse.

Geneviève ... Geneviève... avait-ELLE répété.

Toujours aucune réponse.

....

Mais à mesure qu'ELLE avançait tout doucement. À pas feutrés. ELLE entendait. ELLE entendait quelque chose. Un bruit. Un souffle. Comme une légère plainte.

Geneviève ? ... c'est toi ?

Toujours aucune réponse.

La plainte se faisait de plus en plus audible. Toujours plus à mesure qu'ELLE s'avançait à pas feutrés vers la chambre. Dans laquelle Geneviève devait l'attendre. Comme elle le lui avait signifié.

Rejoins-moi ... Rejoins- moi à l'étage ... Dans ma chambre ... Tu verras ...

Ces bribes de mots dits à demi-voix lui lacéraient le crâne.

Geneviève ?... Geneviève ?

ELLE s'avançait. ELLE y était presque. Et cette plainte qui persistait.

Geneviève ?... Geneviève ?... Tu es là ?

ELLE était entrée. Dans la chambre. Et ELLE avait vu. ELLE l'avait vue. Elle. Geneviève. ELLE avait vu Geneviève. Et ... Une vision d'horreur s'offrait à ELLE. Geneviève baignait dans une mare de sang. Les poignets tailladés. Le regard suppliant. Le visage grimaçant de douleur de honte et ... d'amour.

ELLE la regardait. Et la regardait. Encore et encore. Figée d'horreur ELLE posait alternativement son regard sur ce corps ensanglanté ces bras mutilés ce regard suppliant. Ce corps qu'ELLE connaissait. Ce corps qu'ELLE chérissait. ELLE voyait tout ça. ELLE voyait ce corps qui se tordait de douleurs. Et ELLE restait là. Figée. Incapable de prononcer une seule parole.

Et puis ELLE l'entendait. ELLE entendait Geneviève sa sœur son amie son amante la supplier d'en finir. D'en finir avec sa souffrance.

Aide-moi ! ... Je t'en prie ! ... Aide-moi ! ... je souffre ! ... Finis-en ! ... Tue-moi ! ... Pour que j'arrête de souffrir ! ... qu'on arrête de souffrir ! ... parce qu'on souffre tu sais ?! ... On ne fait que souffrir dans cette vie ! ... J'ai si mal Thana ! ... Si mal ! ... Je t'en prie ! ... Si tu m'aimes ... si tu m'aimes vraiment ... tue-moi ! ... Tue-moi je t'en prie !

ELLE ne savait comment réagir. ELLE était figée. Comme la femme de Loth qui s'était retournée sur la ville maudite. Sur Sodome. La ville que Dieu avait décidé de détruire par les flammes. La ville où elle avait pourtant bâti sa maison sa vie. ELLE était figée. Comme la femme de Loth. ELLE était de sel. Une statue de sel.

Son immobilité avait été de courte durée. On l'avait fortement secouée. Les grains de sel tombaient par dizaine sur le sol. ELLE avait émergé lentement de sa carapace saline. Le sel s'était collé à présent sur ses plaies. ELLE brûlait de se désagrèger. On l'avait secouée fortement secouée. ELLE avait fini par être en mesure de se retourner. ELLE s'était retrouvée face à Christine. Une Christine qui la secouait à mort. Une Christine qui lui souriait de toutes ses gencives décharnées. Une Christine monstrueusement édentée. Christine sa nouvelle compagne de chambre était devenue soudainement cette plaie à vif qui la démangeait.

Christine la secouait. La pressait sur son corps. Christine lui susurrant fortement à l'oreille

Dis-moi oui ! Dis-moi oui ! Mon-mari-mon-enfant-ma-sœur !

Puis la demande s'était faite de plus en plus pressante à mesure qu'ELLE émergeait de sa stupeur. Christine en la serrant de toutes ses forces dans ses bras lui criait

*Dis-moi oui ! Sois bonne ma sœur mon mari ! Je vivrai pour toi et toi pour moi !
Nous serons unies à jamais unies !*

Christine l'avait serrée si fort dans ses bras. À l'en étouffer. Christine l'avait secouée si fortement aussi qu'ELLE n'avait pu réagir. Sur le coup. Qu'ELLE n'avait pu donner suite à ce qu'ELLE percevait comme une attaque contre sa personne.

Puis soudainement Christine s'était levée d'un bond s'était élancée vers la fenêtre s'était accrochée à pleines mains aux barreaux de la fenêtre et s'était écriée

Pardon ! Pardon ! Je ne recommencerai plus !

En moins de deux ELLE était complètement revenue à elle. ELLE s'était dressée les muscles bandés comme un arc. Encore et toujours bien parée à l'attaque. ELLE arriverait bien enfin à se débarrasser de la rousse édentée. ELLE s'était élancée vers Christine. L'avait suppliée de se taire.

Arrête de crier ! ... On va nous entendre ! ... Arrête !

ELLE se sentait très forte à présent. ELLE tenait Christine à distance de son corps. À bout de bras. Christine continuait à la tarabuster. Sa voix très aiguë se répercutait dans la chambre. La chambre de Geneviève.

Cesse de faire l'enfant ! ... Christine ! ... Écoute-moi ! ... Que fais-tu ici ? ... Tu n'es pas chez toi ! ... Tu n'as rien à faire ici !

Christine riait riait riait. À gorge déployée. Rousse gorge qu'ELLE tenait maintenant dans sa main gauche crispée.

Tu vas te taire oui ?!! ... Tu vas te taire ou je dois te faire taire ? ... Très bien. Très bien. D'accord. Tu as raison ... Je suis ta sœur ! Oui oui. Tu as bien entendu ! ... Je suis ta sœur ! ... Tu es contente maintenant ? ... Je suis ta sœur tu es ma sœur mon miroir ...

Christine geignait geignait geignait.

Mais tu vas te taire oui ?!

Christine suffoquait suffoquait suffoquait.

ELLE l'avait lâchée. Lentement ELLE avait desserré ses doigts minéralisés. ELLE l'avait regardée. Les yeux enflammés. La chevelure flamboyante de Christine dansait dans ses yeux. Christine cherchait son souffle. Christine soufflait soufflait soufflait. Christine avait la respiration sifflante des asthmatiques en pleine crise. *Eeeemmmmmmm eeeeemmmmm eeeemmmmmmm*. ELLE voyait Christine comme un être chétif. Ces *êtres* qu'ELLE exécrait par-dessus tout. Ces *êtres* dont il fallait à tout prix se départir. Ces *êtres* qu'il fallait anéantir. Christine la rousse Christine race dégénérée d'entre les races. Christine la rousse Christine garce d'entre les garces. Petite femme femme faible faiblesse incarnée de la race humaine. Christine la rousse Christine. Celle qui ose pactiser avec le Diable. Christine la traîtresse. Christine l'*Être* du péché.

Voilà ! ... Allez respire ! ... Voilà ... Allez ! ... Inspire ... expire ... inspire ... expire ... Bien ! ... Tout ça c'est de ta faute tu sais ?! ... C'est ça qui arrive aux petites filles pas très sages ... Tu comprends ? ... Tu n'es pas très sage hein ?

Christine avait fini par reprendre son souffle. ELLE la regardait fixement. Christine avait fini de gigoter. ELLE la tenait maintenant fermement par les poignets. ELLE serrait si fort les poignets de Christine que cette dernière perdait peu à peu toute énergie motrice dans les membres supérieurs.

Christine portait sa chemise d'hôpital. ELLE la lui avait enlevée. L'avait jetée sur le sol. ELLE avait enlevé d'une seule main la ceinture qui tenait son propre pantalon. De façon méthodique et tenant toujours de l'autre main les deux poignets de Christine. Christine s'était remise à gigoter comme le petit agneau noir qu'elle était. ELLE l'avait immobilisée contre le mur la jambe gauche entre ses deux jambes puis ELLE l'avait attachée aux barreaux de la fenêtre les mains au-dessus de sa tête avec la ceinture.

ELLE avait ensuite enlevé son chandail et son soutien-gorge et avait bâillonné Christine avec ce dernier. Pour ne plus l'entendre crier. Pour ne plus l'entendre supplier

Pardon ! Pardon ! Je ne recommencerai plus !

ELLE était nue maintenant. Complètement nue devant cette rousse édentée qui avait cessé de s'agiter. Devant Christine qui la fixait étrangement de ses yeux effrayants.

ELLE s'était placée devant Christine. Assez près de son visage pour sentir s'exhaler de cette dérangeante chair rousse une odeur putride d'urine et d'excréments qui s'écoulaient le long de ses maigres jambes variqueuses et qui s'étaient à la proue de son corps telle une coulée de lave. Christine avait souillé le plancher de la chambre. La chambre de Geneviève.

Réprimant un haut-le-cœur lentement très lentement ELLE avait posé sa main sur le pubis de Christine et l'avait caressée. En fixant Christine dans les yeux comme en un miroir. Lentement très lentement ELLE l'avait caressée. En proférant des jurons. En titillant Christine. En la provoquant. En cherchant à l'énerver. À l'exciter davantage.

C'est ça que tu veux hein ?! ... Tu as tellement envie ! ... Oui ! ... Depuis tellement longtemps tu ne rêves que de ça ! ... Que j'te baise ! Que j'te fasse jouir ! ... Tu vas jouir p'tite salope !... Ah oui ! Tu vas jouir ! ... Je vais te faire jouir ! ... Tu vas voir ! ... À cause de moi tu vas crier ...Oui ! À cause de moi grâce à moi tu vas te

répandre en beuglements ! Comme la salope de vache que tu es ! ...Tu vas beugler ... ici ! ... Dans cette chambre !... Tout le monde va t'entendre ! ... Tous les voisins vont t'entendre ! ... À cause de moi ! ... Oui ! Ce sera grâce à moi !

Christine la fixait toujours de ses yeux effrayants. Un regard oblique. Les yeux vitreux. Christine avait cessé de s'agiter. Christine semblait prendre plaisir à ce qui se passait. En elle. À prendre plaisir à voir. Aussi. À voir le reflet dans son miroir. Christine s'y mirait. Dans ce miroir. Dans ce fidèle portrait. D'elle-même. Lentement très lentement Christine avait esquissé une grimace. Une sorte de sourire. Maléfique sourire.

Doucement très doucement d'un petit mouvement circulaire ELLE avait ainsi caressé la demi-folle la folle rousse qu'ELLE redoutait et désirait tout à la fois. Les yeux plantés dans ses yeux comme dans un miroir. Défiant le reflet lancé par ce miroir.

Miroir miroir dis-moi qui es la plus folle ?

ELLE l'avait caressée d'un geste lent. D'abord. Un cercle parfait se formait par le mouvement répété et la pression constante de son index sur le pubis de Christine. Puis ELLE avait accéléré le rythme de ses caresses qui n'en étaient plus tout à fait. ELLE avait multiplié la pression qu'ELLE exerçait sur le corps de Christine.

Christine avait joui. Fortement. Christine avait gémi crié beuglé. Christine s'était délivrée d'une jouissance qui ne lui appartenait pas.

La main toujours enserrée entre les cuisses de Christine ELLE tenait à pleines mains la coupe pleine des petites lèvres de la demi-folle. ELLE avait pressé ce fruit qu'ELLE trouvait trop mûr. Pour en faire jaillir le suc. Christine s'était mise à gémir de plus belle. ELLE s'était penchée. ELLE avait saisi le sexe de Christine dans sa bouche et

avait pressé de ses dents effilées cette vulve enflée qui ne demandait qu'à livrer son jus. ELLE avait mordu à pleines dents le fruit défendu.

Christine s'était remise à crier.

Pardon ! ... Pardon ! ... Je ne recommencerai plus ! ... Je ne recommencerai plus mon mari mon enfant ma sœur ! ... C'est promis ! Promis ! ... Pardon !

ELLE avait cessé d'entendre. Dans sa tête un son sourd lancinant se faisait de plus en plus pressant. De plus en plus oppressant.

ELLE n'était plus tout à fait maîtresse d'elle-même. ELLE avait agi comme ça vite très vite mue par l'instinct de survie mue par une pulsion de mort salvatrice.

Un filet de sang était venu s'ajouter à la flaque d'urine et l'amoncellement d'excréments qui jonchaient à présent le sol. ELLE s'était retirée de l'entrejambe de Christine. ELLE avait essuyé sa bouche souillée du revers de la main.

ELLE s'était relevée. ELLE avait de nouveau regardé Christine dans le blanc révulsé de ses yeux.

Miroir miroir dis-moi qui est la plus folle ? ... Hein ! ... Dis-moi ! ... Allez ! Dis-moi !

ELLE n'avait pas obtenu de réponse. Christine la fixait droit dans les yeux mais ne répondait pas. Elle semblait effrayée. Et surexcitée tout à la fois.

Dis-moi ! ... Mais dis-moi !

ELLE s'était esclaffée à la vue d'une Christine complètement apeurée.

Dis-moi ! ... Mais dis-moi ! ... C'est toi qui as fait du mal à Geneviève ? ... Hein ! C'est toi ? ... Réponds ! ... Christine réponds-moi !

ELLE avait secoué Christine de toutes ses forces. ELLE exultait de rage.

Christine continuait à la fixer les yeux fixes exorbités. Puis lentement Christine avait ouvert la bouche. Lentement Christine avait proféré ce qu'ELLE avait toujours redouté.

Oui ! ... Oui. C'est moé qui l'a tuée ! ... Oui c'est moé qui y'a fait du mal à ta Geneviève ! ... Elle demandait jusse ça ! ... E'me demandait juste ça ! ... T'es contente ? ... Tant pis pour toé si t'étais pas là ! ... Si t'étais pas là au bon moment ! ... Tant pis pour toé ma sœur ! ... Je l'ai fait pasceque j't'aime tu sauras ! ... Jusse pasceque j't'aime !

ELLE respirait très fort. ELLE ne pensait pas. ELLE n'y arrivait pas. Plus. ELLE cherchait néanmoins à savoir. ELLE cherchait néanmoins à comprendre.

Comment ! ... Comment t'as fait ?!

Christine lui avait expliqué. Christine lui avait tout raconté.

Christine lui avait dit comment c'était difficile d'être sa sœur elle disait. La sœur de Geneviève. Qu'elle n'avait pas eu la chance d'être l'enfant légitime de *Môssieur et Madame Lancelin*. Qu'ils l'aimaient. Qu'ils prenaient bien soin d'elle. Mais que ce n'était pas comme avec leur fille.

Leur fille ... leur vraie fille ... Geneviève ... mademôaselle Lancelin ... Qui était belle ... ben belle ! ... Pour avoir du goût t'as du goût Thana !

Alors que Christine était laide. Rousse de surcroît. Et qu'elle le savait. Que Geneviève le lui faisait sentir. Constamment.

A se promenait tout le temps ... devant tout le monde ... En souriant ... Toujours tirée à quatre épingles !

Christine lui avait raconté comment elle les avait aperçues ELLE et Geneviève devenir les meilleures amies du monde. Et puis. Et puis. Des amantes.

A te sûrement jamais parlé de moé ... chu sûre de t'ça ! ... Mais moé j'te connais ! ... Pis moé j'vous ai vues ... j'vous ai vues vous embrasser ... vous minoucher ! ... Moé j'sais c'qui avait entre vous deux !

Christine lui avait dit combien cette union indéfectible entre ELLE et Geneviève lui avait fait du mal.

Je souffrais ! Je souffrais tellement de vous voir ! ... Si tu savais !

Christine lui avait expliqué comment elle avait un jour essayé d'approcher Geneviève et chercher à la caresser pendant la nuit dans son lit. Et comment Geneviève l'avait rejetée. Comment Geneviève s'était indignée. Et comment elle avait alerté toute la maisonnée de ce qui s'était passé à ce moment-là.

Christine lui avait dit comment ils avaient décidé de se débarrasser d'elle. De l'envoyer dans une autre maison d'accueil.

Ou à l'asile ... Ils ne l'savaient pas encore !

Christine lui avait raconté comment cette séparation ne pouvait être possible dans sa tête dans sa vie à elle. Et que c'était ainsi qu'elle avait élaboré un scénario.

J'voulais pas lui faire de mal tu comprends ? ... Je voulais jusse qu'on discute ... Jusse ça ! ... J'te l'jure !

Elles entraient dans le vif du sujet. ELLE le sentait à présent.

.....

Christine lui avait dit comment ce moment avait mal tourné. Elle lui avait raconté comment elle s'était cachée dans la chambre de Geneviève. Comment elle l'avait assaillie à son retour d'une séance de volley-ball.

*En fait, j'lui avais fait signe de s'taire quand est entrée dans sa chambre ! ...
Mais a la crié ! Les parents y'étaient pas là ! ... Mais ! ... Mais a criait quand même !
J'avais pas le choix tu comprends ... j'avais pas le choix ...*

Christine lui avait raconté comment elle l'avait assommée avec la lampe de chevet. Comment Geneviève était tombée. Et puis que.

Tout ça ... ça s'est passé tellement vite !

Qu'elle avait longuement caressé Geneviève assommée. Que Geneviève était revenue à elle s'était relevée s'était débattue. Qu'à bout de bras les doigts crispés sur le beau visage de Geneviève elle lui avait arraché un œil.

L'œil droit ou gauche j'sais pus ...

Que Geneviève avait crié s'était débattue s'était tordue de douleur.

Christine lui avait finalement raconté comment elle l'avait attachée à la poutre de métal dans la penderie.

Et puis j'y ai ...

Christine avait inspiré longuement et profondément avant d'ajouter qu'elle lui avait tranché les veines des poignets avec son couteau de poche.

Christine s'était arrêtée à ce moment de son récit.

ELLE n'en croyait pas ses yeux. Pas ses oreilles. Le cillement dans sa tête continuait de plus belle.

ELLE ne comprenait pas. Qu'avait-elle à voir avec cette histoire ?

Mais pourquoi ? ... Pourquoi Christine ? ... Je ne comprends pas ! ... Je ne comprends juste pas ! ... Comment Geneviève a-t-elle pu m'appeler si ... si tu lui avais déjà fait tout ce mal ? ... Je ne comprends pas ! ... Je n'arrive pas à comprendre !

En disant cela ELLE s'était retournée vers Geneviève qui gisait dans le cadre de la penderie. Le corps mutilé. L'œil gauche énucléé. Le sexe ...

ELLE s'était de nouveau retournée vers Christine. Et l'avait prise d'assaut. ELLE se sentait forte. Plus forte que jamais. ELLE n'était pas seule. Il y avait tous ces morts en ELLE. Qui savaient. Qui connaissaient les secrets de la guerre. Qui connaissaient les moyens de se défendre contre l'irréparable. Il y avait surtout lui. Hubert. En ELLE. Dans ses gestes ses paroles ses silences.

ELLE avait retourné Christine. Le ventre contre le mur. ELLE lui avait labouré les fesses. ELLE l'avait retournée à nouveau. ELLE lui avait labouré le ventre les seins le sexe. ELLE lui déchirait la peau. Sa peau perverse de rousse. ELLE l'avait détachée et avait projeté son corps sur le plancher froid de la chambre. Et ELLE l'avait frappée et frappée et frappée ... Sa rage ne connaissait plus de limites. ELLE labourait labourait labourait cette terre infertile cette terre infectée par les vers. ELLE labourait labourait labourait. ELLE cherchait à purifier ce corps. À en expulser les démons. ELLE se voulait le grand manitou qui ôte tous les péchés du monde.

Vade retro satanas !

ELLE était la nouvelle Solanas. Bouchère du sexe faible.

Le corps de Christine était devenu soudainement très chaud à mesure qu'ELLE frappait labourait griffait ce corps qu'ELLE exérait.

Le corps roux de Christine s'était soudainement embrasé. Des flammes rouges brûlantes avaient émané des plaies à vif et s'étaient élevées de ce corps. Le buisson ardent brûlait brûlait brûlait. La chaleur lui piquait les yeux. ELLE s'était reculée. ELLE avait soudainement très soif.

Ceci est mon corps. Ceci est mon sang. Bois puisqu'il en est encore temps.

ELLE avait obéi à l'eucharistique sacerdoce.

ELLE s'était brusquement réveillée. ELLE avait vomi. Sur ELLE d'abord. Puis ELLE s'était tournée sur le côté et avait vomi une nouvelle fois par terre au pied du lit. Cherchant à fuir les reflux gastriques qui embaumaient son lit ELLE s'était levée. Péniblement. Et ELLE avait buté. Sur un corps. Un corps inerte. Un corps lourd et roide. Qui gisait là à côté de son lit. Là où ELLE venait à l'instant de vomir.

ELLE s'était penchée. Sur ce corps. ELLE avait tâtonné ce corps dans le noir de la chambre. Ce corps de femme. ELLE en était convaincue. ELLE avait trituré la longue chevelure. C'était Christine. ELLE en était sûre. ELLE reconnaissait entre toutes cette chevelure. La crinière rousse de Christine.

ELLE s'était précipitée vers l'interrupteur. Avait allumé. Était revenue vers Christine. Qui gisait inerte sur le carrelage de leur chambre. ELLE l'avait secouée fortement.

Christine ! Christine ! ... Tu m'entends ?

Christine ne répondait pas. Un dernier sursaut contracté de tout son corps comme seule réponse. Accompagné d'une traînée blanchâtre au coin des lèvres.

Son cœur le cœur de Christine avait lâché.

Christine venait de s'éteindre à 4 heures AM dans cette chambre. Leur chambre. La chambre 212.

Christine était tombée tombée tombée. De son lit. Convulsivement elle s'était abattue sur le carrelage froid de l'Institut. Comme le poids mort des bovidés à l'abattoir. Son cœur le cœur de Christine avait lâché. Il se faisait vieux. Toutes ces années passées à l'Institut à ingurgiter des barbituriques des anxiolytiques des antipsychotiques avaient eu raison d'elle. Les petites pilules bleues blanches rouges parfois roses avaient gagné la lutte. Celle du temps qui tourne et tourne et tourne dans le sablier renversé.

Oh là là ! Oh là là ! Je vais être en retard très en retard au festin donné par la reine ... une vraie dame de cœur celle-là ! ...

Avait dû se dire Christine en tombant tombant tombant dans les limbes. Où les petites pilules bleues blanches rouges et roses font la fête en tournant autour du *Moi*. Avant que ce dernier ne s'écrase. Définitivement. Pour le dernier grand voyage ... Vers son point de chute.

Les funérailles de Christine avaient eu lieu quelques jours après cette nuit-là. Sinistre nuit où ELLE avait buté sur le corps inerte de Christine. Tous les patients et les intervenants de l'Institut avaient été priés de se présenter aux funérailles. ELLE avait cherché à s'y soustraire. ELLE disait ne pas croire en ces rituels. On lui avait signalé qu'ELLE se devait d'être là. Qu'ELLE n'avait pas le choix. C'était comme ça.

Par respect. Un jour ce sera votre tour et vous aimeriez sûrement qu'on en fasse autant pour vous.

ELLE n'avait pas répondu. Mais ELLE savait bien au fond d'elle-même qu'une fois rendue là cela importerait peu. Qu'une fois enclavée il y aurait déjà beaucoup trop de vers autour d'ELLE. En rajouter serait inutilement dérisoire.

À partir de ce jour-là tout était devenu très calme dans l'Institut. À présent que le monstre était terrassé la trêve s'avérait inévitable. Chacune chacun était retourné vaquer à sa routine carcérale.

À partir de ce jour-là ELLE était devenue calme et docile. ELLE n'avait jamais reparlé à qui que ce soit de cette nuit-là. ELLE n'avait pas raconté à son psy ce qui s'était véritablement passé cette nuit-là. Dans leur chambre. Ce qu'ELLE avait rêvé. Et que c'était ELLE en quelque sorte qui avait fait mourir Christine. Qu'à chercher à se débarrasser du Mal on fait inévitablement advenir le Mal. *Œil pour œil. Dent pour dent.* Malgré tout. Son psy lui aurait sans doute dit

Vous n'avez cherché qu'à sublimer votre détresse, votre rage. Vous les avez fixées sur un objet spécifique. Dans votre cas, cet objet a pris les traits de Christine. Mais vous n'êtes en rien responsable de sa mort ... croyez-moi.

ELLE entendait sa voix dans sa tête. La voix de son psy. Ses remontrances. Aussi. Ses exposés d'évidence. Surtout.

Mais ELLE ELLE savait qu'ELLE y était pour quelque chose. ELLE ELLE savait qu'il n'y avait pas de hasard dans cette vie.

ELLE oubliait de plus en plus qu'ELLE avait perdu la mémoire.

Cette nuit-là TOUT lui était revenu à la mémoire. Les murs de sa conscience étaient maculés de jus bien visqueux. Le sang des mémoires endeuillées.

On avait cherché à lui masquer ce qui s'était véritablement passé. Dans sa vie. Lors de sa seizième année. On avait cherché à la préserver.

Parfois la vérité tue. Il vaut mieux ne pas tout savoir. Il vaut mieux oublier. Il vaut mieux ceci puis cela.

ELLE avait essayé. Ce n'est pas qu'elle n'avait pas essayé. Elle avait essayé et à plusieurs reprises. ELLE avait tout tenté pour être à la hauteur de ce qu'on lui avait demandé de croire. Ce qu'on lui avait demandé de se rappeler. Mais surtout ce qu'on avait cherché à lui faire oublier. Complètement oublier. Mais jamais ELLE n'avait su bien su se tenir.

Ses multiples séjours dans la salle d'isolement le confirmaient. Les traces indélébiles laissées par tous les fluides de son corps-âme en demeuraient les preuves les plus tangibles. Fluides qu'ELLE avait étalés partout autour d'elle. Fluides dont ELLE avait maculé les murs de cette salle sans fenêtre. Urine. Excréments. Sueur. Sang. Toute l'eau javellisée du monde ne pourrait effacer les traces de ses révoltes.

ELLE oubliait de plus en plus qu'ELLE avait perdu la mémoire.

Chaque nouveau séjour dans cette salle la ramenait au précédent.

Chaque nouveau séjour provoquait une inondation dans le *moi* des douleurs mémorielles.

L'aube s'était levée. Le coq avait chanté.

ELLE se rappelait.

Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

ELLE n'avait pas su.

ELLE s'était reniée. Car ELLE n'avait jamais su s'aimer.

Miroir miroir ... dis-moi ... qui aimes-tu ?

Troisième reniement

« Tu ne tueras point »

(Exode 20,13)

À la sortie de l'Institut Albert-Prévost, Cartierville, Printemps 2005

Après quelques années d'internat ELLE était sortie.

De l'asile !

ELLE tenait à le préciser. ELLE y était restée deux années. ELLE le croyait du moins. ELLE ne saurait l'affirmer avec exactitude. On lui avait alors conseillé de bien s'occuper d'ELLE.

Pour reprendre tranquillement le contrôle de votre vie ...

Néanmoins ELLE n'avait pu éviter ce qu'ils appelaient candidement « le camp de jour pour schizophrènes ». Qui était et est encore ELLE y croyait ferme une sorte de garderie pour les socialement inaptes.

Ce séjour ne devrait durer que trois semaines.

Lui avait-on spécifié.

Pour commencer ...

C'était l'ère de la désinstitutionnalisation. On offrait donc aux aliénés la liberté. C'était le nouveau mot d'ordre. *L'Amérique ! Terre de liberté ! L'Amérique ! Terre de la Liberté !* Oui. Mais une liberté sous surveillance. Une liberté provisoire.

ELLE se rappelait avoir entendu parler de ce genre d'endroit. Par d'autres patients. ELLE savait qu'on y pratiquait d'étranges rituels. On l'avait néanmoins

rassurée. On lui avait dit que cela s'appelait une « thérapie cognitive ». Qu'ils allaient travailler en groupe.

Chacune chacun ensemble pour atteindre un seul et même but ... Vous allez voir ... c'est très efficace ... Très ressourçant ...

Alors qu'ELLE avait cru avoir déjoué le système pour sortir en étant sage et docile on lui avait spécifié qu'ELLE avait des comptes à rendre.

Des comptes à rendre à la société ... vous comprenez. Car c'est elle. C'est elle qui veille sur vous. Vous savez. C'est elle qui veille à ce que vous ne manquiez de rien. À ce que vous obteniez des soins. De très bons soins ... Il faut la remercier vous savez. Et c'est en donnant un peu de votre temps et de vos énergies que vous saurez très bien la remercier. Croyez-moi ... ça vaut le coup.

Et puis ils lui avaient réitéré qu'ils allaient bien s'occuper d'ELLE.

Oui. Nous allons très bien nous occuper de vous ... Très très bien ... Il ne faut pas vous en faire. On s'occupera de vous ... On vous montrera ... Vous guidera ... Pour commencer.

Ils allaient s'occuper d'ELLE pour qu'enfin ELLE puisse bien fonctionner.

Être socialement fonctionnelle. Socialement responsable.

On l'avait donc sortie d'un système pour l'enfermer dans un autre.

Une seule chose l'avait rassurée. Hubert. Hubert la suivrait dans ce nouveau « projet ». Car Hubert la suivait désormais partout où ELLE se trouvait. Ils avaient conclu un pacte il y avait de cela quelque temps. Pacte auquel ELLE avait cherché à se soustraire. Mais qu'ELLE avait dû renouveler. Car Hubert ne l'entendait pas ainsi. Néanmoins ELLE avait appris à taire sa présence à faire comme s'il n'était pas là quand ELLE n'était pas seule. Pour se préserver. Et le préserver. Aussi. Pour le garder pour

ELLE. Surtout. Conserver jalousement ce privilège. Celui qu'il accordait à ELLE seule.

Une présence constante et familière. Une présence nécessaire. Désormais.

Une seule chose l'avait rassurée. La présence d'Hubert. Mais aussi celle d'Isabelle. Qui ferait partie du groupe. Elle aussi. De *son* groupe. Isabelle qui était la seule à connaître son secret. Isabelle qui l'acceptait. Telle qu'ELLE était. Isabelle qui acceptait et comprenait depuis le début ses échanges inédits avec Hubert.

Ils allaient enfin pouvoir se retrouver. Tous les trois.

*** Extrait du procès-verbal du Service de police de la ville de Montréal**

* Version donnée par l'accusée du déroulement des événements

* **Accusée** : Inconnue jusqu'à présent du Service de police ; retrouvée sans papier dans le Square Saint-Louis (Montréal) ; l'accusée prétend s'appeler « Érosive Thana » ; âgée entre 25 et 35 ans ; mesure 5 pieds 11 et pèse 80 kilos ; cheveux châtain mi-longs ; autres signes distinctifs : une cicatrice sur la jambe gauche en dessous du genou.

* **Lieu de l'interrogatoire** : Montréal

* **Date de l'interrogatoire** : 12 juillet 2005

* **Lieu du crime** : Sainte-Déprime (région du Saguenay-Lac-Saint-Jean)

* **Date du crime** : 10 juin 2005

(22 heures 17 : Début de l'interrogatoire. Le commissaire demande à l'accusée ce qui s'est passé le 10 juin dernier à Sainte-Déprime. L'accusée, au cours de son récit, parlera très vite et utilisera un langage assez soutenu qui surprendra d'emblée le corps de

police. Néanmoins, l'accusée semble assez troublée. Et son discours est parfois confus, mais surtout très exalté.)

Vermillon. Le rouge cinabré du vermillon. Vif ... très vif. Une vraie boule de feu ... Non. Pas tout à fait ... Ce n'est pas tout à fait ça. Pas assez sulfureux sulfurique souffreteux ... Attendez ... Rouge foncé ... Carmin ! Oui ! Voilà ! ... Très très foncé. Rouge sang ! Oui. Voilà ... Un soleil couleur crime ... Oui rouge sang ... Anémique ! Un rouge malade. Très très malade tout de même. Un rouge anémique. C'est exactement ça ! ... Écarlate ! Un rouge écarlate et ... et ... Écartelé ! Un soleil écartelé ! Oui ! À cause des nuages. Des fins très très fins nuages. Qui enrobent et protègent. Le soleil. Oui ! De fins très fins nuages gardiens du soleil. Oui voilà. C'est exactement ça.

Et je marchais droit sur lui. Le soleil je veux dire. Oui droit devant vers le soleil levant. À l'Est. Bien sûr à l'Est. Le soleil se lève toujours à l'Est. Il ne se lève pas ? Vous croyez ? Mais bien sûr qu'il se levait. Je l'ai vu vous savez. Mais oui puisque j'y étais ! ... Rouge très très foncé et puis très vif en même temps. Je marchais vers lui. Puisque je vous le dis. Je l'ai vu. Je marchais. Droit devant.

L'Apocalypse ? Non ! Non, ce n'était pas l'Apocalypse. Mais qu'est-ce que vous racontez ? Il n'y avait pas de cheval blanc pas de messie d'agneau christique immolé de vieillards croupissants qui se prosternent devant. Devant le cavalier aux yeux enflammés je veux dire. Le cavalier blanc sur son cheval blanc. Taché de sang. Le sang de la bête terrassé de la bête écarlate écartelé. Par l'agneau divin je veux dire. L'agneau de dieu. Qui sauve les péchés du monde. Oui. Tous les péchés du monde.

L'Apocalypse ? Mais non ! C'est fini bien fini tout ça. Dieu est mort. Bien mort. Puisque je vous le dis. Ce temps est révolu. À jamais révolu. Quand bien même en penseraient autrement tous les « preachers » de ce monde. Les puritains nouveau genre

je veux dire. Prêchant insidieusement la mort. Distillant disséminant inséminant la peur. La peur partout tout le temps. Toutes sortes de « preachers ». Prêchant la bonne parole. La vraie. L'unique. Car désormais. Désormais partout tout le temps ils sont. Je proclame le règne nouveau des nouveaux dieux ! Indestructibles ils sont. Issus de l'humaine condition vous savez. Perdus en et par l'humanité.

De toute façon vous savez. De toute façon ce n'est pas l'Apocalypse qui va nous détruire. Je vous le dis. Ah ça non ! La Terre. La Terre saura bien se venger elle-même de toutes nos âneries nos actes bestiaux. La bêtise humaine je veux dire. Car ce serait faire injure à ces pauvres baudets si lourdement chargés. Déjà. La bêtise humaine qu'on croirait innée. Et c'est tout simple à dire vous savez. Trop facile à dire en fait. Inné... Ineptie avouée. Abstruse Absurdité ... Qu'est-ce qu'on peut y faire mais qu'est-ce qu'on peut faire ?

(L'accusée prend une longue et bruyante respiration avant de poursuivre son récit des événements.)

Et à vrai dire. À vrai dire pour revenir à nos moutons. Je veux dire à nos astres. Le soleil. Le soleil qui se levait à l'Est vous savez. À vrai dire pour revenir à cela eh bien. Eh bien je dois bien avouer que je n'y voyais rien. Pas très bien vous savez. Très très lumineux. Aveuglant. C'était un soleil très très aveuglant. Inévitable. Droit dedans devant j'allais. Inévitablement droit dedans. Devant. Vers l'horizon. Je suivais j'allais vers l'horizon. Vers le Soleil levant je veux dire.

Non ce n'était pas l'Apocalypse. Ce n'était pas la fin le désastre le renversement. C'était certes l'avènement d'un nouveau jour. Celui du Soleil levant. Oui quand même. Cercle de feu sur fond blanc. Vous avez raison. Cela est vrai. Le Soleil Levant... Qui ne fait que. Toujours fait bien fait son travail. Bêtement son travail. Un travail de bête. De

bête de somme en somme. Brandissant le drapeau rouge. Et blanc. Celui des ralliements. Et des mensonges. Songes des retraites prévisionnaires. Le rouge et le blanc des blessures. L'intermède l'interligne des saignées à blanc.

Non. Ce n'était pas l'Apocalypse.

Le crépuscule. Seulement le crépuscule. Le crépuscule des idiomes.

(Le commissaire de police interrompt à ce moment-ci l'accusée. Et lui demande : *Ce n'était donc pas un matin un soleil comme les autres ?* L'accusée, vraisemblablement agitée, s'empresse de reprendre le fil de son récit.)

Pas vraiment. Pas tout à fait. Enfin. Peu importe. Je m'éloigne. Trop vite. Du chemin. Non pas du chemin. Qu'est-ce que je raconte ? Je m'éloigne. Je perds quelque peu le fil. Le fil de mon récit je veux dire. Mais il ne s'agit pas de raconter. Enfin vous comprenez.

Voilà ... Je marchais droit devant. Vers le Soleil Levant. Et puis. Et puis je chantais vous savez. Oui oui ! Je chantais ne vous déplaît. La complainte de la dérision. I'm a poor haunted lifetoy. Je chantais et j'en étais fort aise. Comme le dit la fable. Celle de la fontaine. Fontaine jaillissante. Toujours plus jaillissante. De l'intérieur. Vrai puits de paroles. Les bonnes. La bonne parole je veux dire ... Mais dansez ! Dansez donc ! Allez ne vous gênez pas ne soyez pas gênés ! La vilaine bête partie les souris dansent c'est bien connu. Oui. Très très connu. Vous dites ? C'était un chat ? Et alors ? Qu'est-ce que ça change ? ... Ça n'empêche rien. Rien du tout vous savez. Au contraire. Dansez ! Allez-y !

Vous ne voulez pas ... Vous ne voulez pas danser. Bien entendu. Bien entendu vous voulez que je vous raconte seulement que je vous raconte que je vous dise pourquoi mais pourquoi. Mais il ne s'agit pas de raconter je vous l'ai déjà dit. Je croyais que cela

était clair. Bien clair. Vous voulez néanmoins savoir tout savoir n'est-ce pas ? Comprendre ? Oui c'est ça ... comprendre. Mais sachez que ce n'est pas possible pas du tout possible qu'on ne peut percer pénétrer tous les secrets de la vie. Que la vie n'est pas un long fleuve tranquille pas du tout tranquille le fleuve. Ah ça non. Mais vous le saviez sans doute. Oui bien sûr vous le saviez déjà ça comme je suis bête. Une bête de somme. Oui I'm a poor haunted lifetoy cavalière sans monture une pauvre bête de somme. Désormais. Qui n'a fait que son travail. Bêtement son travail ...

Voilà. Voilà ça vient. Vous vouliez savoir. C'est tout ce qui vous intéresse je sais. Voilà. Voilà comment ça s'est passé ...

Mais il me faut commencer par le commencement. Toute chose a un début et une fin. C'est ce qu'on dit vous savez. Et le début vient forcément toujours avant la fin. À son commencement. Bien sûr. C'est une évidence. L'évidence même.

Et bien voici. Voici comment cela s'est passé. Voici puisque avant un voilà il y a un voici. Que voici c'est le début. Voici est le début. Le tout début. Pour en venir au voilà. Un certain voilà sans doute.

Alors voici le début. Le début du comment j'en suis venue à une fin une finalité un voilà. Voici donc le début d'une fin. Une fin prochaine.

Mais pas l'Apocalypse. Non pas ça. Mais arrêtez bon sang ça devient gênant vous savez ?!

(L'accusée, à ce moment de son récit semble répondre à certaines protestations venant de « personnes » extérieures. C'est-à-dire qui ne sont pas présentes dans la salle d'interrogatoire. L'accusée se parle en quelque sorte. L'accusée semble répondre à des voix qu'elle est seule à entendre. L'accusée est très agitée. Et ne semble pas se préoccuper des gens qui se trouvent avec elle dans la salle.)

Eh bien ... vous savez ... on leur répétait tout le temps sans cesse qu'elles étaient des volontaires pas des aliénées en rémission pas des bénévoles. Non. Des volontaires. Je m'étais portée volontaire. Comme les autres. Voilà ce qu'il fallait dire faire être. Des volontaires. Des volontaires qui travaillaient pour le bien d'une communauté. Volontairement. Un travail de volontaire. Des volontaires au travail. Des citoyennes actives et engagées. Des citoyennes du monde. La ritournelle avait fini par se frayer un chemin en elles vous savez. Oui. Droit devant. Le chemin je veux dire. À l'Est. Bien sûr à l'Est. Tout nouveau jour commence forcément à l'Est. Mais je vous l'ai déjà dit tout ça. Le soleil. Le soleil et puis le reste. Le soleil sa couleur l'horizon moi. Moi marchant droit dedans devant.

Nous étions des volontaires. En tant que volontaire j'avais donc su faire bien faire mon travail. Je m'étais sacrifiée corps et âme pour le bien de tous. Corps et âme oui oui. C'est un peu la même chose je sais bien. Justement. Je m'étais donnée totale et l'air de rien pour la bonne cause. Totalitairement je dirais. Je m'étais sacrifiée corps et âme pour toutes les autres. Les volontaires. Les autres volontaires vous savez. Parce que. Parce que je devais porter seule le poids de ce bonheur notre bonheur. Parce que. Parce que les choses n'allaient plus jamais être les mêmes vous savez. Plus jamais les mêmes. L'eau ne passe jamais deux fois dans la même rivière. Jamais deux fois. C'est ce qu'on dit vous savez.

C'est quand Alasia s'est mise à chanter que. « You are my sunshine my only sunshine. You make me happy » ... Vous connaissez ? C'est pas important. Non pas important ... C'est quand elle a chanté c'est à ce moment que j'ai compris vous savez. C'est quand Alasia s'est mise à chanter je veux dire que j'ai compris que les choses

n'allaient plus jamais être comme avant. Ou plutôt comme maintenant. Je veux dire à ce moment-là. « You are my sunshine my only sunshine. You make me happy »...

Nous ... nous étions toutes amassées sur le toit de l'école. L'ancienne petite école de rang qui était devenue désormais le repère le refuge des volontaires. Le ghetto des Consciences Humainement Éclairées. Nous nous y étions toutes amassées. Sur le toit je veux dire. Le toit de l'école. Collées les uns contre les autres le nez dans les odeurs des autres. Volontairement. Comme ça. Pour se rapprocher. Se sentir près les unes des autres. Le nez dans la condition humaine de l'autre des autres. Le nez dans notre féminité aliénée. Pour se sentir vivantes un peu plus vivantes vous savez.

À plusieurs. À plusieurs on est plus fort. Douze. Douze nous étions. Douze femmes en galère. L'union fait la force c'est ce qu'on dit vous savez. À plusieurs c'est plus facile beaucoup plus facile de faire les choses de faire avancer les choses. On devient une force brute en quelque sorte. Un amas volontaire de forces brutes animales. Oui en quelque sorte. Pour atteindre le sommet de la condition humaine. C'est la somme des corps et des âmes volontaires qui fait la condition humaine vous savez.

Nous étions toutes sur le toit de l'école. Et nous chantions. C'était la veille du départ. Et je savais. Je savais que plus rien ne serait comme maintenant. À ce moment-là je veux dire. Que nous allions retourner chacune dans notre vie notre ville respective nos tracasseries respectifs. Retour dans nos cellules préprogrammées : Famille-Travail-Cité. L'Université pour moi. Peut-être. Cela dépendrait des progrès que j'aurais accomplis. Le retour dans le grand monde comme on dit vous savez.

Trois semaines. Nous venions de passer trois semaines les unes avec les autres les unes sur les autres c'est ça c'est presque ça. Éloignées de tout de tous. À travailler pour le bien commun pour la communauté. Trois semaines à nettoyer des sous-bois à

ramasser des branches toujours plus de branches pour que tout soit propre très propre. Avant l'ouverture du parc. Qui était prévue pour bientôt très bientôt. Il fallait faire vite vous savez. Car le jour de l'inauguration approchait. L'inauguration des pistes d'hébertisme aérien je veux dire. C'est comme ça qu'ils appellent ça. Le jour de l'inauguration approchait donc. Et le jour de notre départ aussi du même coup. Pure causalité.

Nous devons faire vite nettoyer bien nettoyer les sous-bois environnants pour ne pas gêner la vue des gens qui viendraient. Pour l'inauguration. Des gens toutes sortes de gens. Des touristes bien sûr. Mais aussi des gens en vacances en congé en cavale le temps d'un week-end. Des amateurs de sensations fortes ça c'est sûr. Tous réunis pour l'inauguration de la piste d'hébertisme aérien. Trente dollars pour se balancer d'arbre en arbre. Qu'ils paieraient. Trente dollars que ça coûte vous savez pour se balancer d'arbre en arbre comme ça pour oublier. Pour oublier un moment juste un tout petit moment qu'on est humain un peu trop humain.

Nous ... nous avons une mission. Nous avons la mission de préparer le terrain. De nettoyer tout nettoyer. D'effacer les traces du temps. Le temps des arbres vous savez. Dans les sous-bois enlever des branches toujours plus de branches. S'y écorcher les avant-bras résister aux mouvements réfractaires du sous-bois. Y laisser un peu de notre sang le sang de notre condition sur les arbres le sol.

Voyez mes bras... Marqués. Marqués par le fouet des branches.

Nous étions des volontaires. Engagées pour le bien commun la communauté. Engagées je veux dire de plein gré sans rémunération. Engagées comme on dit investies.

Ah investies nous l'étions ! Pleinement. Pleinement investies je veux dire. Corps et âme pour le bien commun. Marquées corps et âme. Volontairement.

Et puis nous faisons « tout tout tout » ensemble. Comme on dit en famille. Nous avons même appris à former une longue chaîne pour être plus efficaces dans les sous-bois. Une longue chaîne de douze atomes disparates placés stratégiquement sur le terrain pour former une structure moléculaire infaillible. Stratégiquement disposés pour résister. Infailliblement. Stratégiquement disposés pour contrer les résistances boréales.

« You are my sunshine my only sunshine. You make me happy »... C'est quand elle s'est mise à chanter que. C'est quand Alasia s'est mise à chanter je veux dire. Sur le toit de l'école. Que j'ai compris tout compris vous savez. Compris quoi ? Que ça s'arrêtait là. Que les trois semaines venaient de s'écouler et puis. Et puis que plus rien n'allait être comme avant. Comme maintenant je veux dire. À ce moment-là. Qu'il nous faudrait toutes repartir chacune chez soi vous savez. Un certain chez-soi. « Home sweet home » loin de l'Alabama. Un chez-soi qui ne pouvait désormais plus en être un. Trop de temps. Trop de temps nous avait séparées de ce soi-disant « home sweet home ». Et puis. Et puis nous ne nous reverrions peut-être plus jamais ou si peu très peu souvent. Que nous finirions par oublier tout oublier. Ou revivre ces moments nostalgiques moments chacune pour soi parfois mais si peu souvent. Et surtout pas ensemble. Chacune chez soi en soi pour soi vous savez. Séparées à jamais séparées. Vous savez ce qui arrive quand on retire des atomes d'une molécule ? Un par un. Détachés de son tout. Vous le savez ? Eh bien moi je sais. Moi je sais ce qui arrive à ce moment-là.

Et ça ... ça ne me convenait pas. Pas du tout je veux dire.

Et puis je me disais pourquoi mais pourquoi tu penses à ça maintenant ? Si ça se trouve tu es la seule à y penser la seule à te torturer l'âme le corps la seule à te faire de la bile de la bile noire pour des faits somme toute si banals si naturels. Des départs. Dans la vie il n'y a que des départs. Très peu d'arrivées. Une seule personne atteint

généralement le fil rouge de l'arrivée. Les autres ne font que suivre. Bêtement. Que nous importe alors qu'elles soient harassées ? Elles sont arrivées deuxième troisième ... douzième. Que nous importe leur rang ? Une seule élue. Au bout du compte une seule. Une seule a franchi le seuil. Le seuil de la réussite vous savez. Dans la vie il n'y a que des départs plus ou moins ratés.

Et puis je me disais que peut-être ... peut-être elles y pensaient aussi. Et pourtant. Pourtant cela ne transparissait pas dans leur visage. Elles se laissaient aller si facilement aller. Elles étaient comme des arbres. Dans leur élément je veux dire. Elles bruissaient sur le toit de l'école. Oui comme des arbres des branches d'arbre dansent dans le vent. Livrés au vent je veux dire. Volontairement. On devient ce que l'on fait vous savez. Moi je sais. « Deviens celle que tu es ». Moi je sais qu'on devient ce que l'on fait car faire c'est aussi être en quelque sorte vous savez.

Mais je chantais moi aussi. Je chantais « You are my sunshine my only sunshine. You make me happy when skies are gray »... Il ne faudrait pas croire que je ne chantais pas pendant ce temps-là. Ça ne serait pas exact pas du tout exact ...

Et puis. Et puis je suis finalement revenue à mon hypothèse de départ. Oui. Reprendre le moment du départ. Il faut savoir faire cela. Et je me disais. Je me disais si ça se trouve tu es la seule à y penser. Au moment du départ je veux dire. À l'après-chantier. La seule à jouer de lucidité en quelque sorte.

Ce n'était pourtant pas le moment. Pas du tout le moment. Nous étions bien si bien les unes sur les autres les unes dans les autres vous savez. Ce n'était pas le moment pas du tout le moment. Nous étions si bien toutes si bien. Enfin presque. Elles avaient l'air bien si bien et moi j'y étais puis je n'y étais pas je veux dire avec elles en elles vous savez.

Et puis il y avait Isabelle qui quêtait constamment de son regard mon regard. Un seul regard. Un seul petit signe de connivence. Isabelle qui ces derniers jours me disait que j'étais tout pour elle. « Tout tout tout » qu'elle me disait. Isabelle qui de ses longs doigts effilés triturait avidement les miens. Isabelle qui me répétait sans cesse « ce ne sera plus jamais pareil maintenant. Parce que. Parce qu'il y a toi et moi maintenant. Tu peux me faire confiance. Je ne te veux aucun mal. Au contraire. Que du bien. Je saurai te montrer. Je saurai te montrer à m'aimer. Tu verras. Plus rien ne sera comme avant. »

Et elle chantait. Elle chantait elle aussi. Je veux dire Isabelle. Isabelle chantait. Sur le toit de l'école. « I'll always love you and make you happy ». Elle chantait aussi fort que les autres. Sur le toit de l'école. Plus fort même peut-être. Pour que j'entende bien. Elle chantait me chantait en me triturant. En me triturant si fort les doigts dans ses grandes mains. Ses grandes mains moites si moites.

Et moi je pensais je ne faisais que penser. Pas à Isabelle. Non. Mais à elles toutes. Et je me disais mais qu'elles sont bêtes. Plus rien ne sera comme avant. Comme maintenant je veux dire. À ce moment-là. Nous allons toutes partir nous séparer et elles s'amused chantent rient se caressent se sourient se...

Et ça a continué comme ça pendant quelque temps. Je ne sais pas. Je ne sais pas quelle heure il pouvait être à ce moment-là. Mais ça a continué comme ça pendant quelques heures sans doute. Sur le toit de l'école. Parfois en bas sur le terrain. Nous buvions du vin du vin rouge je crois comme ça comme on boit de l'eau. Avidement. Nous nous passions la bouteille les bouteilles je ne sais plus. Fontaine jaillissante toujours plus jaillissante. Et nous buvions. En chantant. Pour s'amuser se laisser aller.

Et je buvais. Avidement. Moi aussi. Pour oublier. Non. Pour ne pas oublier. Pour oublier sur le moment qu'il me faudrait oublier de penser à elles à ça. Et je buvais. Mon

corps était devenu éponge une immense éponge. Imbibée d'alcool de sueur âcre de sang. Le sang qui affluait à mes joues. Je sentais battre mon cœur dans mon visage vous savez. Cramoisie je devenais. Je sentais tout mon corps investi ... non envahi. Corps et âme je veux dire. Envahi par une immense rivière de sang. De gros bouillons. De sang je veux dire. De gros bouillons écumants de sang. Qui circulaient. Se propageaient. En Moi. Dans mes veines.

Et je buvais buvais buvais. Comme toutes les autres. Du vin. Du vin rouge. Je ne devais plus sentir plus rien sentir du tout. Boire pour oublier. Pour tenter d'oublier qu'il me serait impossible désormais d'oublier tout oublier.

Le temps a passé. Si vite. Tout allait si vite.

Une après l'autre les autres elles sont parties. Descendues du toit de l'école je veux dire. Parties quérir le sommeil. Une après l'autre les autres elles n'ont désiré qu'une chose. Le sommeil. Toutes parties. Les unes après les autres. Quérir le sommeil du juste qu'on dit vous savez. Comme ça les unes après les autres. Peut-être les unes sur les autres. Je ne sais plus. Plus très bien vous savez.

Et elles m'ont laissée là.

Elles m'ont laissée là seule toute seule sur le toit de l'école.

À regarder des étoiles qui se moquaient bien de tout ça. Et de moi.

Elles m'ont laissée seule. Comme ça. Sans arrière-pensée sans doute.

Même Isabelle. Oui même Isabelle est partie comme les autres. Isabelle qui me disait pourtant toujours être là à présent. Pour moi. Pour nous. Elle et moi. Toutes deux. Unies. À jamais unies. Oui. Même Isabelle était partie chercher le sommeil du juste.

Elles étaient toutes volontairement retournées à leur condition d'esclaves du Sommeil. Des « Versuchspersonen » d'elles-mêmes de leur propre système. Livrées à

leurs rêves leurs ambitions leurs désirs leurs besoins bestiaux lubriques leurs fantasmes. Que je m'imaginais. Oui. Bêtement. Auxquels je me voyais participer parce qu'il ne pouvait en être autrement. Nous faisons « tout tout tout » ensemble vous savez. Désormais.

Et elles m'ont laissée là. Seule toute seule sur le toit de l'école. Moi qui refusais le sommeil. Non. C'est plutôt le sommeil qui me refusait vous savez. Même imbibée d'alcool fatiguée fourbue par le travail le sommeil m'a toujours refusé l'asile.

Et c'est là que tout est devenu clair très clair dans ma tête vous savez. En fait c'est plutôt à ce moment que j'ai compris tout compris. Compris que plus rien n'était comme avant. Maintenant. À ce moment-là. Que la chaîne venait de se briser d'éclater. L'atome que j'étais venait de prendre un autre chemin. Oui. Un tout autre chemin. Compris aussi. Compris qu'il y avait une raison une raison valable pour que les choses soient ce qu'elles sont étaient à ce moment-là. Que je devais en tirer une leçon en quelque sorte. Que j'étais peut-être malgré moi bien malgré moi celle qui devait guider. Guider toutes ces volontaires je veux dire. Que mon rôle ne se confinait peut-être pas à celui qu'on m'avait assigné. C'est-à-dire je veux dire vous savez celui de volontaire. Que j'étais plus que cela. Beaucoup plus que cela.

Oui. L'évidence même. C'était MOI la gardienne de ce bonheur de « notre » bonheur. Que je devais à tout prix préserver ce bonheur « notre » bonheur.

C'est là. C'est là à ce moment-là que j'ai compris tout compris. Ce qu'il me restait m'était demandé de faire. J'ai arrêté de me torturer de réfléchir à ce moment-là vous savez. Car tout devenait clair si clair à présent. Eh oui. Comment avais-je pu être si bête. Il fallait agir et non plus ressasser ! Il fallait créer de l'action et non de la

pensée ! Il me fallait à tout prix trouver un moyen de préserver ces moments de bonheur « notre » bonheur. Qui disparaîtraient. Se disperseraient dans l'espace.

Et que c'est moi. Que c'est moi seule qui devais le faire. Moi qui ne pouvais trouver le sommeil. Moi à qui était refusé le sommeil.

C'est comme ça voilà. C'est comme ça que ça s'est passé.

C'est les yeux levés vers le ciel que tout est devenu clair. Très clair. Oui. Le ciel prenait tranquillement des couleurs. Des couleurs chaudes je veux dire. Partout. Partout le ciel devenait d'une jolie couleur rose orangé. Malgré tout. Malgré tout quelques reflets bleutés persistaient. Les relents de la nuit. Tout s'éclairait. Lentement. Lentement mais sûrement. Dans ma tête je veux dire.

Je me suis levée. À ce moment-là. Tranquillement. Debout sur le toit de l'école je veux dire. Et je me suis avancée. Sur le bord. Le bord du toit. J'ai regardé en bas. J'ai baisé les yeux et regardé le sol. Les bras tendus. Les bras en croix je veux dire. Et j'ai fermé les yeux. Oui. J'ai fermé les yeux et j'ai senti que cette fois ça y était. Un fort très fort sentiment m'a saisi à ce moment-là. Un sentiment de puissance. Une volonté hors du commun. Un bonheur intense. L'aboutissement d'une quête. Qui m'a saisie à ce moment-là. Sur le bord du toit je veux dire.

C'est comme ça voilà. C'est comme ça que je suis descendue du toit. Du toit de l'école je veux dire. Tranquillement. Sans hâte. Je respirais profondément. Peut-être ai-je versé une larme des larmes je ne sais plus. Plus très bien vous savez. Magique. Un moment magique. Dans le ciel je veux dire.

Je suis entrée dans l'école. Doucement très doucement je me suis glissée dans la salle où nous dormions toutes depuis trois semaines.

Elles étaient si mignonnes livrées comme ça au sommeil. Toutes si mignonnes. Et si grotesques à la fois. Oui oui. Parfaitement. Grotesques elles étaient malgré tout. Parce que. Parce qu'elles ne se rendaient pas compte pas compte du tout. Elles se laissaient aller comme ça au sommeil insouciantes parfaitement insouciantes. Comme les apôtres sur la montagne des oliviers vous savez.

Je les ai longuement regardées. Longuement examinées caressées triturées les unes et les autres vous savez. Doucement. Très doucement. Toutes elles dormaient. Dans cette salle où nous dormions toutes. Depuis trois semaines. Un peu les unes sur les autres il faut l'avouer. Dans cette ancienne salle de classe au deuxième étage. Dans cette ancienne école de rang. Toutes dormaient. Aucune ne s'est réveillée et ne m'a demandé ... « tu ne dors pas ? » La voix ensommeillée enrouée encrassée d'alcool de rire de chants. Aucune ne m'a entendue dire « non non je ne dors pas mes amies mais dormez dormez donc je ne vous réveillerai pas c'est promis ».

Pas même Isabelle. Pas même Isabelle ne s'est réveillée. Isabelle qui n'a cessé de me dire « plus rien ne sera pareil à présent. Plus rien. Je suis là pour toi pour nous. Je serai toujours là près de toi ».

C'est comme ça voilà. C'est comme ça que ça s'est passé.

Je me suis retirée. À reculons. En ne cessant de les regarder. Avec amour. Ah oui avec amour ! Et puis j'ai fermé la porte. Doucement. Tout doucement. Pour ne pas perturber leur sommeil. Le sommeil du juste vous savez.

Pas un son. Pas un bruit. Un calme plat qu'on dit vous savez.

Et puis j'ai mis de l'essence partout ... partout sur la porte de la salle ... de la salle qui nous servait de dortoir. Puis les escaliers. J'en ai mis aussi dans les escaliers. Puis dans la cuisine ... dans la salle commune qui nous servait de salon ... dans la salle

de bain. De l'essence. Partout. Toute la réserve y est passée vous savez. La réserve d'essence je veux dire. Qui servait à nos déplacements dans ce petit village. À Sainte-Déprime comme nous disions. À quelques minutes de Sainte-Félicité. Et de Sainte-Méthode. À Sainte-Déprime où n'habitent que quelques milliers d'âmes. De corps. Aussi. Et si loin. Si loin les uns des autres. De corps et d'âme vous savez.

Je sortais puis rentrais. J'arrosais. Sans relâche. Sans penser. Ne pas penser. Agir. « Deviens celle que tu es ». Oui je sais. « Deviens celle que tu es ». Gardienne de la mémoire collective.

Puis je suis sortie. Définitivement sortie. J'ai regardé le soleil qui se levait vous savez. Le soleil levant. Oui. Qui se levait à l'Est. À l'Est bien sûr à l'Est. Et puis j'ai vidé ce qui restait d'essence autour de l'école. En chantant. En dansant. Oui oui.

Et j'ai lancé une allumette. Puis une autre. Et encore une.

Tout s'est embrasé. Bien sûr que tout s'est embrasé.

Ça a pris quelques minutes. Je suis restée là. À attendre je veux dire. À attendre que les couleurs de la terre prennent le dessus sur celles du monde céleste. Le ciel je veux dire.

Tout s'est embrasé. Un immense brasier.

Et une forte très forte chaleur et odeur se sont vite propagées dans l'air. J'attendais. J'attendais que tous mes sens participent du spectacle. Que la musique douce musique tant attendue vienne se joindre à la grâce des couleurs. À ce doux parfum de bois qui brûle. À cette vive et vibrante sensation de brûlure de chaleur qui se propage dans mon âme et mon corps transis d'émotions imbibés d'alcool. Que flambe en moi les restes d'humanité !

Et puis cela est venu.

Lente très lente combustion.

Une lancinante plainte un chœur à plusieurs voix. Qui se chevauchaient. Les voix je veux dire. Ou se répondaient. Les voix de l'humaine condition.

Musique douce musique à mes oreilles. Dans mon âme mon corps un long spasme. Un frémissement. Feu de joie.

Les cris. Le long cri de la jouissance. La complainte amoureuse du volontaire.

« Oui. Je sais. Moi aussi je vous aime et toujours vous aimerai ... Plus rien ne sera pareil à présent ... Je suis là pour vous. Pour vous toutes ... Je vous aime tant ! Jamais rien ni personne ne vous fera de mal. Désormais. Désormais je suis là pour vous ! ... Chantez ! Chantez maintenant ! Et dansez ! Oui. Dansez à jamais ! Pour notre bonheur. Préserver notre bonheur ».

Et puis plus rien. Tout s'est tu.

Il ne me restait plus qu'à partir. C'est comme ça voilà. C'est comme ça qu'enivrée complètement enivrée par le plus beau le plus odorant le plus touchant des spectacles je suis partie. Car le plus beau le plus odorant le plus touchant des spectacles venait subitement de prendre fin.

Je suis partie. Enivrée complètement enivrée. Mais je suis allée tout droit tout de même. Vers le Soleil levant. Oui. Tout droit dedans devant. Vers le Soleil levant. Mais je vous l'ai déjà dit comme je suis bête.

Puisque j'avais fait bien fait mon travail il ne me restait plus qu'à suivre mon chemin. Droit devant. Vers le Soleil levant. Désormais.

Et témoigner.

Désormais il me faudrait témoigner. Témoigner de ce bonheur « notre » bonheur je veux dire. Car je suis désormais la gardienne de ce bonheur « notre » bonheur je veux

dire. La seule à en connaître l'essence. Oui. Véritablement l'essence. Désormais. Leur bonheur mon seul bonheur je veux dire. Et puis d'ailleurs. D'ailleurs, il me serait plus facile ainsi de témoigner. Témoigner de ce bonheur « notre » bonheur je veux dire vous savez. « Je suis la première et la dernière. Témoin fidèle et véritable ». Détentricice d'une seule vérité. La bonne parole.

Vous connaissez déjà la suite. Je vous l'ai déjà racontée. Mais il ne s'agit plus de raconter vous en conviendrez. Le soleil. Le soleil au crépuscule. Un soleil de sang. Anémique. Moi marchant droit dedans devant.

Je ne me suis pas retournée. Pas retournée une seule fois vous savez. Tout droit. Droit devant. Tout le monde sait que le sel bouche les artères. Enfin moi je sais. Moi je sais que le sel bouche les artères. Je me rappelle cela. Et puis si je m'étais retournée. Si je m'étais retournée tout se serait figé. Je refuse désormais le destin de Lolothe de petite lotte. Je ne suis pas Poisson vous savez. Non. Scorpion. Scorpion plutôt.

(Tout au long du récit, le corps policier est resté attentif aux aveux faits par l'accusée. Qui semble épuisée. Et très confuse. Le commissaire finit par déclarer que puisqu'il est très tard, les questions précises à poser à l'accusée sont remises au lendemain. On retourne l'accusée dans sa cellule.)

Fin de l'interrogatoire du 12 juillet 2005 à 23 heures 07.

Aux premières lueurs de l'aurore ce jour-là le jour du grand feu de joie le troisième reniement avait eu lieu.

Mais le coq n'avait pas chanté. Il gisait dans le poulailler piqué au vif par le dard sournois du scorpion enragé.

ELLE n'avait donc pas échappé aux autorités compétentes bien longtemps. On avait vite fait bien fait de la recueillir. ELLE n'avait pas marché bien loin. Tout droit. Devant. À l'Est. Pendant quelque temps. Certes. Mais le Soleil Levant s'était vite transformé en Soleil Couchant. Et ELLE en avait perdu ses repères. ELLE s'était laissée choir et s'était endormie quelque part c'est-à-dire nulle part sur le béton froid entre Sainte-Déprime et Montréal sur le bord de l'autoroute.

Une voiture l'avait aperçue. Une voiture s'était garée sur le bord de la route et un homme lui avait proposé de monter à bord de sa voiture.

Hey ! Hey, monte poulette ! ... N'aie pas peur. J'te veux pas de mal ! ... Ça va ?... T'es qui ? Tu viens d'où ? Pis qu'est-ce qu'tu fais là couchée à terre demême ? ... Moé j'm'appelle Corneille ! Ben oui comme le chanteur ! ... C'est marrant hein ?! ... Pis toé c'est quoi ton nom ? Tu viens d'où ?

ELLE l'avait regardé. Longuement. D'un regard trouble. ELLE avait ouvert la bouche. Bêtement. Puis ELLE avait fini par répondre

Je m'appelle Thana ... Érosive Thana ... Je viens du mont ... Du-mont-Royal ...

Il s'était approché d'ELLE. Visiblement heureux.

Ben, ça tombe ben ça, j'm'en vas justement à Montréal ! ... C't'une chance pour toé, ma poulette !

ELLE s'était levée. N'avait offert aucune résistance. ELLE s'était laissée conduire ... vers Montréal. Toujours l'Homme avait su être là pour la cueillir à point. Avant qu'ELLE ne devienne trop mûre ...

On l'avait retrouvée à Montréal perchée dans un arbre du carré Saint-Louis. La nouvelle maîtresse déjà larguée de Corneille était perchée dans un arbre devant la statue de Nelligan et scandait les vers du *Vaisseau d'or* et autres poèmes aux passants qui se pressaient de fuir ce lieu maudit. Hubert ... Émile ... ils trouvaient le moyen de se confondre l'un l'autre. L'agent double faisait bien son travail.

Ils étaient venus la recueillir. Ils étaient là. Venus la cueillir ELLE le fruit devenu trop mûr. Ils l'avaient interrogée. ELLE avait été incarcérée quelques jours à la prison de Bordeaux. Puis ils avaient décidé de la transférer de nouveau à Albert-Prévost. Cette fois de manière définitive. ELLE s'était grandement débattue. À corps et à cri ELLE avait résisté jusqu'au bout. Mais ELLE avait dû capituler en dernière instance. Il fallait bien l'accepter. Se résigner. L'Ennemi était beaucoup plus fort beaucoup plus équipé et surtout assez traître pour l'amadouer par de belles paroles. Scandées par l'accent stérilisé des révoltes tues. Car quand le silence du plus fort crie les révoltes des faibles finissent toujours par se taire.

Épilogue

Je m'appelle Thana !

Ainsi parlait Thana.

Je m'appelle Thana ! ... Érosive Thana !

Maintenant ELLE se rappelait. ELLE avait un jour perdu la mémoire. Mais ce temps-là était à présent révolu.

ELLE n'avait jamais su dire Je m'appelle suivi de nom prénom âge numéro d'assurance sociale. Avant ce jour. C'est-à-dire maintenant. À ce moment même. Dorénavant ELLE ne saurait plus que dire Je m'appelle et autres déclinaisons d'identité. Car ELLE troisième personne est un JE première personne plus ou moins objectif.

Je suis Je m'appelle. J'existe !

Dorénavant Thana n'arrivait plus à se taire.

JE EST Érosive Thana ! JE suis Érosive Thana !

Désormais. Thana ne pouvait plus ne voulait plus se taire. Incendier tout. Thana ne voulait plus que tout incendier. Autour d'elle. En elle.

Comme depuis le premier jour de son internement Thana avait trouvé refuge dans la salle commune de l'Institut. Comme à ses habitudes Thana s'était entourée de livres. Les livres étaient son miroir. Son miroir le plus fidèle. Thana ne faisait confiance désormais qu'à ceux qui un jour avaient écrit Je m'appelle ... avant de sombrer dans l'abîme du rêve.

Tous les morts vivent en Thana ! Tous les moi s'érodent et meurent en Thana !

Les morts Thana les portait en ELLE. Depuis longtemps. Les morts écrivailleurs. Et puis les autres. Thana hait les autres en ELLE. Néanmoins Thana est devenue la gardienne de leur mémoire. Thana porte les morts. Et le poids du passé. Un passé d'oppression. De possession. Aussi.

Thana s'était entourée de livres. Les livres d'Hubert. D'Émile de Carroll de Friedrich de Fiedor. Aussi. Et de bien d'autres encore. En grande partie des hommes. Toujours. Allez savoir. Thana n'avait toujours su que s'entourer d'hommes. D'hommes lettrés.

Thana ne cherchait pas qu'à répondre aux morts. Ses morts. Ou à apostropher les morts. Ses morts. Les morts qui depuis longtemps vivent en Thana. Elle jouissait. Aussi. Thana jouissait des morts lettrés.

D'Hubert surtout. D'Hubert son éternel amour son totem adoré.

Thana attendait avec impatience le jour de leurs noces. Ce jour était enfin arrivé. Thana savait désormais. Thana savait qu'ELLE ne coulerait plus. Qu'elle ne chuterait plus. Non. Thana savait maintenant qu'ELLE s'élèverait.

Thana se caressait. Entourée des livres. Ceux d'Hubert. Et de tous les autres. Les morts lettrés dont Thana portait en elle les inscriptions scripturaires. Le plaisir montait. Thana le sentait s'élever en elle. Le jour de la petite mort était enfin arrivé. Enfin venue la grande délivrance.

Thana se frottait sur les livres. Les uns après les autres. Thana les triturait de son pubis enflammé.

Mon rêve sera le tien Hubert ! ... Celui de m'abandonner à ma propre vie sans réserves et de tout sacrifier au feu qui me consume ! ... Comme toi Hubert ! Oui ! Tout

comme toi je veux choisir ma destruction qui seule peut me sauver ! Je veux ma destruction ! Je veux je choisis le malheur qui m'enfantera !

Thana mouillait de sa cyprine de feu tous les livres. Surtout les siens. Ses livres à lui. Hubert.

Thana avait fini par lâcher une longue plainte. Cri long cri de jouissance sous un ciel auroral. *Le Cri* de Munch. La plainte du Horla.

Je suis un fleuve en flammes ! Thana s'élève embrasée du lac Léman !

Ainsi s'était immolée Thana.

In memoriam

S'élève désormais dans les couloirs immaculés de l'Institut le chœur de l'armée rouge. L'armée des volontaires. Qui ont péri une nuit de juin. Les unes sur les autres. Les unes dans les autres. Dans le charnier embrasé de la conscience malade de Thana.

Persistent encore dans la chambre 212 les cris gutturaux de Christine. Christine à la chevelure enflammée. Christine sa sœur son miroir ...

À vous toutes ... chacune d'entre vous ...

Thana tient à vous exprimer sa gratitude.

Merci de lui avoir donné le privilège de votre présence au monde.

Malgré tout.

À toi aussi Isabelle.

De l'autre côté de la frontière Thana tient à te dire Merci.

Merci de ton sacrifice.

Et de ton amour.

Petite sœur de feu ...

BIBLIOGRAPHIE

Corpus primaire

DELAUME, Chloé, *Le Cri du sablier*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003 [2001].

Corpus secondaire

DELAUME, Chloé, *J'habite dans la télévision*, Paris, Gallimard, coll. « Verticales/Phase Deux », 2006.

DELAUME, Chloé, *Les Juins ont tous la même peau. Rapport sur Boris Vian*, Jaignes, La Chasse au Snark, 2005.

DELAUME, Chloé, *Certainement pas*, Paris, Verticales/Le Seuil, 2004.

DELAUME, Chloé, *Corpus Simsi*, Paris, Léo Scheer, 2003.

DELAUME, Chloé, *Les Mouffettes d'Atropos*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003 [2000].

DELAUME, Chloé, *La Vanité des Somnambules*, Tours, Farrago/Léo Scheer, 2002.

Corpus théorique

ANZIEU, Didier, *Le Corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1981.

ARTAUD, Antonin, *Œuvres*, édition établie, présentée et annotée par Évelyne Grossman, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004.

ARTAUD, Antonin, *Le Théâtre et son double*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2001 [1964].

ARTAUD, Antonin, « Cahiers de Rodez. Avril-25 Mai 1946 » dans *Œuvres complètes*, tome XXI, Paris, Gallimard, 1985.

ARTAUD, Antonin, *Œuvres complètes*, tome IV, Paris, Gallimard, 1964.

BARDÈCHE, Marie-Laure, *Le Principe de répétition. Littérature et modernité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sémantiques », 1999.

BARIL, Cindy, « Entre le *même* et l'*identique* : Trauma, répétition et autofiction dans l'œuvre d'Annie Ernaux », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, Faculté des Arts, Département des études littéraires, 2004.

BARTHES, Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.

CHEVALIER, Jean-Frédéric, « Tragique » dans *Le Dictionnaire du littéraire*, Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 605-607.

COLONNA, Vincent, *Autofiction & Autres Mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004.

DELEUZE, Gilles, *Différence et répétition*, 3^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1976 [1968].

DERRIDA, Jacques, « La Parole soufflée » et « Le théâtre de la cruauté et la clôture de la représentation » dans *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1979 [1967], p. 253-292 et p. 341-368.

DUMOULIÉ, Camille, *Nietzsche et Artaud. Pour une éthique de la cruauté*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophie d'aujourd'hui », 1992.

FREUD, Sigmund, « Au-delà du principe du plaisir » et « Le Moi et le Ça » dans *Essais de psychanalyse*, traduit de l'allemand par S. Jankélévitch, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1966 [1920 et 1923], p. 7-81 et p. 177-234.

FREUD, Sigmund, « L'Homme aux loups » dans *Cinq Psychanalyses*, traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et Rudolph M. Loewenstein, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1954 [1924], p. 325-420.

GIRARD, René, *La Violence et le sacré*, Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel Philosophie », 2004 [1990].

GROSSMAN, Évelyne, « Maudire/maldire : supplicier la langue » dans *Artaud, « l'aliéné authentique »*, Tours, Farrago/Léo Scheer, 2003, p. 41-60.

GROSSMAN, Évelyne, *Artaud/Joyce. Le Corps et le texte*, Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 1996.

HYLAND, Julie, « Mordre la langue. Le cri comme espace ultime de révolte » dans *La Violence à l'œuvre*, Julie Hyland, Larbi Touaf et Soumia Boutkhil (dir.), Montréal, Cahiers du CELAT/UQÀM, 2002, p. 57-69.

KRISTEVA, Julia, *La Révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIX^e siècle : Lautréamont et Mallarmé*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1985 [1974].

LAGACHE, Daniel (dir.), *Vocabulaire de la psychanalyse*, 4^e éd., Paris, Quadrige/Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige Dicos Poche », 2004 [1967].

M'UZAN, Michel de, « Le même et l'identique » dans *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977 [1969], p. 83-97.

NIETZSCHE, Friedrich, *La Naissance de la tragédie*, traduit de l'allemand par Michel Haar, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2000 [1872].

NIETZSCHE, Friedrich, *Le Crépuscule des idoles*, traduit de l'allemand par Henri Albert, Paris, Flammarion, coll. « GF-Flammarion », 1985 [1889].

NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit, préfacé et commenté par Georges-Arthur Goldschmidt, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de poche. Classiques de la philosophie », 1983 [1883].

PASCAL, Blaise, « Pensée 72-199 : Disproportion de l'homme » dans *Pensées*, texte établi par Léon Brunschvicg ; chronologie, introduction, notes, archives de l'œuvre, index par Dominique Descotes, Paris, GF-Flammarion, 1976 [1670].

POLLOCK, Jonathan, « Chapitre VII. Artaud le même (Carroll) » dans *Le Rire du Môme. Antonin Artaud et la littérature anglo-américaine*, Paris, Éditions Kimé, 2002.

REY, Jean-Michel, *La Naissance de la poésie. Antonin Artaud*, Paris, Métailié, 1991.

ROBIN, Régine. *Le Golem de l'écriture. De l'autofiction au Cybersoi*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2005 [1997].

SCHNEIDER, Monique, *La Parole et l'inceste. De l'enclos linguistique à la liturgie psychanalytique*, Paris, Aubier Montaigne, coll. « La psychanalyse prise au mot », 1980.

Œuvres littéraires citées

ERNAUX, Annie, *La Honte*, Paris, Gallimard, 1997.

KAFKA, Franz, *Œuvres complètes*, tome III, traduit de l'allemand par Marthe Robert, Claude David et Jean-Pierre Danès, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1984.

LA FONTAINE, Jean de, « Les animaux malades de la peste » dans *Fables*, Paris, Flammarion, coll. « GF-Flammarion », 1995 [1678].

VIAN, Boris, *L'Écume des jours*, Paris, Pauvert, 2006 [1947].

Discographie

Antonin Artaud, Marseille, André Dimanche Éditeur, 1995 (deux disques compacts contenant les enregistrements de *Pour en finir avec le jugement de dieu*, *Aliénation et magie noire*, *Les Malades et les médecins*), préface de Jean-Christophe Bailly.

Sites Internet consultés

« Aum Shinrikyo », *Wikipédia*, Éditions Internet, [en ligne].
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Aum_Shinrikyo] (20 août 2007).

« Éternel retour », *Bonne nouvelle à l'élite des élus*, [en ligne].
[<http://www.webnietzsche.fr/secret.htm>] (20 août 2007).

« Interview Chloé Delaume », *Fluctuat.net*, [en ligne].
[<http://www.fluctuat.net/livres/interview/delaume.htm>] (20 août 2007).

« Le Cri du sablier », *chloedelaume.net*, [en ligne].
[<http://www.chloedelaume.net/publications/le-cri-du-sablier.php>] (20 août 2007).

TRAN HUY, Minh, « Entretien avec Chloé Delaume », *Zone littéraire*, [en ligne].
[http://www.zone-litteraire.com/entretiens.php?art_id=314] (20 août 2007).

CURRICULUM VITÆ

Publications dans des revues :

- « Au nom de la fiction collective », *Spirale*, n° 214, (mai – juin 2007), p. 51-52.
- « Encirquez-vous, qu'ils disaient » (nouvelle) dans le collectif *L'Errance*, Paris, Éditions du Cygne, coll. « En attendant l'or », vol. 1, (février 2007), p. 119-122.
- « Le marché éditorial québécois : entre mythocratie et iconophagie » dans le dossier « Montréal, capitale mondiale du livre ? », *Liberté*, n° 271, volume 48, numéro 1, (février 2006), p. 23-36.
- « Par-delà le devoir de mémoire » dans le dossier « Disparition », *Spirale*, n° 205, (novembre-décembre 2005), p. 38-39.

Participation à des colloques :

- Septembre 2006 : « Le sujet delaumien : une "incarnation virtuellement temporaire" ? » : communication présentée dans le cadre des Journées inaugurales d'études du Centre de recherche sur l'espace francophone (CREF) intitulées « Qui dit "je" ? Les avatars du sujet » et qui se sont tenues du 7 au 9 septembre 2006 à l'Université du Nouveau-Brunswick (Fredericton).
- Novembre 2005 : « Le marché éditorial québécois : entre mythocratie et iconophagie » : communication présentée dans le cadre du colloque étudiant « Influences de l'édition : transformations contemporaines de l'imaginaire du livre » organisé dans le cadre du forum littéraire « L'autre visage de l'édition au Québec » qui s'est tenu le 11 novembre 2005 à l'Université du Québec à Montréal.